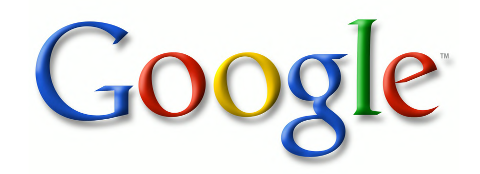
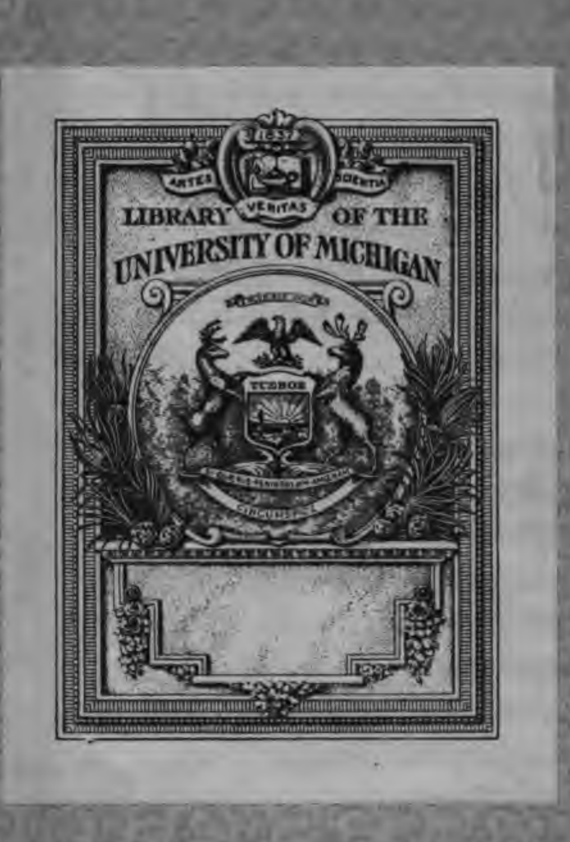
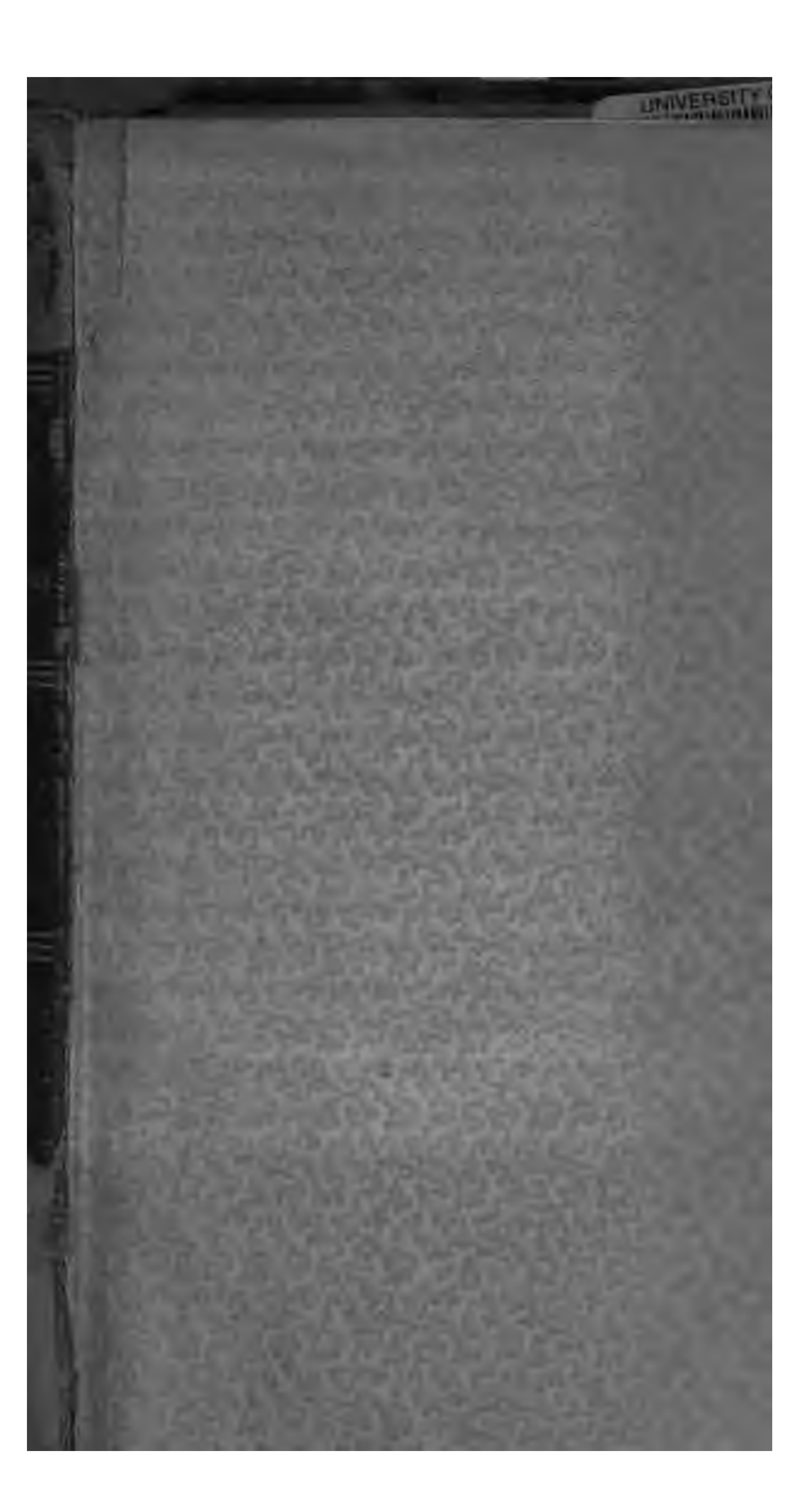






1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR


UNIVERSITY

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX XVe, XVIe, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

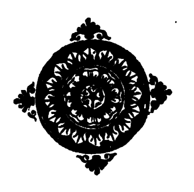
PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

Tome second.



PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829





MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

CHAPITRE PREMIER.

Amours du duc de Chartres et de Mme la Duchesse. — Jalousie de M. le Duc. — Le baron de Breteuil. — Projet de mariage avec la princesse de Conti. — La porte secrète. — Le père La Chaise. — Rendez-vous nocturne. — Complot entre Dubois et Mme de Maintenon. — Dubois prépare le mariage du duc de Chartres. — Mlle de Blois. — Dubois chez Madame. — Mme de Miramion. — Propositions de mariage. — Colère de Madame. — L'Appartement et le souper du Roi. — Menace d'un soufflet. — Dubois absent pendant la noce. — Le duc du Maine épouse Mlle de Charolais. — Madame et les bâtards.

Madame la Duchesse était si agaçante que le duc de Chartres alla se brûler à la chandelle, comme avait fait avant lui le prince de Conti,

qui se piquait de galanterie. M. le Duc n'avait pas alors eu le temps de s'habituer aux façons légères de sa femme, et, fort scandalisé qu'elle le remplaçât en dehors du mariage, il s'avisa d'être jaloux. Ce fut un ridicule dont on ne lui fit pas grâce; il avait eu la fantaisie de tirer l'épée contre un rival qui l'emportait sur lui par tous les avantages du monde; mais le Grand-Prieur de Vendôme lui avait dit : « M. le Duc, on vous fait l'injure de croire que vous tenez à la fidélité de votre femme; je vous conseille de la laisser se pourvoir où elle voudra. » L'avis ne fut pas perdu, et depuis lors Mme la Duchesse put sans contrainte choisir et changer ses amans. Le duc de Chartres, qui se mit sur les rangs, fut traité comme un prince du sang, c'est-à-dire à la *bonne franquette*. Cela parvint à le distraire quelque temps des grisettes et des comédiennes. Je m'en trouvai bien, car nos excès avaient altéré ma santé; et comme dans cet amour je n'avais pas de rôle actif à jouer, je m'occupai à me refaire. Quant au prince, il était étonnant pour son âge, et ses exploits amoureux le faisaient marcher sur les traces de Louis XIV.

Monsieur, qui n'avait pas laissé que d'être instruit des prouesses roturières de son fils, le vit avec plaisir se désencanailler dans une liaison digne de sa naissance. Toute la cour était comme le mari dans la confidence, et comme lui fermait les yeux. Le jeune baron de Breteuil, seulement, pour se venger d'avoir échoué dans la même conquête, composa une chanson satirique où Mme la Duchesse était nommée Manon. C'était le nom de la fille que le duc de Chartres avait quittée pour elle. Dans une des fêtes données par M. le Prince à Chantilly, avec une magnificence vraiment royale, Mme la Duchesse et le duc de Chartres disparurent tout-à-coup, et leur absence dura si long-temps qu'il fallut bien s'en apercevoir. Je remarquai que le baron de Breteuil riait dans sa barbe, et avant qu'à l'inquiétude succédassent d'indiscrètes recherches, je me glissai dans le jardin où j'avais vu s'enfoncer les deux amans, puis après le maudit Breteuil. Je n'eus pas de peine à trouver ceux que je cherchais. Il me suffit de visiter les endroits les plus fourrés et les plus écartés. Le duc de Chartres, qui reconnut

mon marcher, me cria : « Dubois, est-ce toi? » Il était enfermé avec sa maîtresse dans un cabinet de plaisance, où Breteuil, son rival, les avait vus entrer. Je me mis à l'œuvre et promptement avec l'aide du prince : je pratiquai dans la cloison une ouverture assez large pour qu'ils sortissent de leur prison. Ils reparurent dans le bal chacun de son côté, et leur geôlier, qui se réjouissait d'avance d'un grand scandale, demeura stupéfait de voir le duc de Chartres lui frapper sur l'épaule en disant : « Monsieur, si l'on vous claquemurait à la Bastille, croyez-vous que vous en sortiriez si facilement? » Sa vengeance se borna à cette menace, et Breteuil ne se vanta pas de l'aventure.

Monsieur, voyant la conduite relâchée que menait son fils, soupirait de ne pouvoir le marier; l'Europe était en feu par une guerre générale; ce n'était pas le moment de demander des princesses, à moins de les envoyer quérir à Siam. Madame, confite dans ses préjugés allemands, ne souhaitait qu'une guenon palatine pour le duc de Chartres; et celui-ci regardait une alliance quelconque comme nuisible à ses plaisirs. Mais

le Palatinat, saccagé par les armées de Louis XIV, dans la guerre de la succession, n'était pas encore réduit à faire la paix à des conditions exorbitantes. Monsieur se résigna donc à chercher dans la cour de son frère une épouse pour son fils. La princesse de Conti, veuve depuis peu, avait de quoi plaire à un second mari; belle, spirituelle et jeune encore, elle aurait été parfaite si son titre de fille naturelle du Roi n'avait pas révolté l'orgueil de la duchesse d'Orléans, fort curieuse d'une noblesse non équivoque. Cependant elle se radoucit en songeant que le prince de Conti l'avait eue pour femme; c'était à ses yeux une sorte de réhabilitation; les qualités et l'immense fortune de cette princesse achevèrent de lui faire oublier qu'elle était fille de Mlle de La Vallière. Monsieur se chargea de négocier ce mariage, auquel d'abord la princesse ne se montra point contraire; le duc de Chartres, que l'on ne jugea pas à propos d'instruire de ce projet d'alliance, ne continua pas moins à courtiser la princesse, sans savoir qu'il se faisait d'avance une infidélité à lui-même. Les choses en étaient là qu'il ne manquait plus que l'approbation du Roi; celle du prince

n'inquiétait pas Monsieur, lorsque la princesse de Conti fit répondre sèchement que tout était rompu et qu'elle voulait garder sa liberté. Une parole de Louis XIV avait anéanti ces espérances d'union; le chevalier de Lorraine et son frère étaient depuis trois ans confidens d'un autre projet que je devais faire réussir.

Un soir, fatigué d'avoir suivi la piste d'une beauté subalterne que le prince, avait couchée en joue à l'Opéra, je rentrai à mon hôtel avec la ferme intention de me reposer de mes travaux; j'étais ce soir-là dans une disposition à la colère; peu s'en fallait qu'après avoir battu mon domestique, je ne me battisse moi-même. On frappa doucement à la porte secrète qui s'ouvrait dans une garde-robe pour l'usage et la commodité de mes maîtresses. Par ce moyen, elles étaient dispensées de traverser l'antichambre sous les yeux effrontés des laquais. Quoique je ne me sentisse pas en état de faire figure en tête à tête, j'ouvris cependant avec l'espoir de me rafraîchir le sang dans un libre entretien. Quelle fut ma surprise de voir, au lieu d'une femme, entrer le père La Chaise!

Je m'étais déjà rencontré à la cour avec ce fameux Jésuite; mais soit orgueil de sa part ou maladresse de la mienne, je ne lui avais pas encore adressé la parole. Sa figure avait un caractère si grotesque et en même temps si fin qu'on l'eût reconnu entre mille. De gros yeux à fleur de tête, roulant stupidement sous d'épais sourcils; un sourire niais répandu sur une face de moine; des oreilles tombant presque sur ses épaules; une démarche tortueuse et patelinante, voilà mon homme. Plusieurs de ses pénitentes, entre autres Mme de Maintenon, m'ont assuré qu'il avait toutes les vertus; mais je m'imagine que sa douceur était un masque, sa bonté un piége, et son humanité un mensonge : je l'ai toujours jugé comme un tartufe; ainsi les Jésuites, pour le remercier de ses bons et loyaux services, en ont fait un saint après sa mort. Il était pénétré des devoirs de son ordre, qui veut étendre sa domination à tous prix, et quoique son esprit fût assez pauvre, il avait tellement les grâces de son état, qu'il en tirait bon parti pour s'emparer de son pénitent. Il était toujours instruit le premier des opérations des ministres, et Louvois, qui n'était

pas homme à se donner des fers et des maîtres, comprit qu'il devait baser son pouvoir sur celui du confesseur du Roi. C'était lui qui dictait les avertissemens du tribunal de la pénitence, et le père La Chaise lui servait d'organe dans toutes les occasions où il fallait rompre en visière et violenter Louis XIV. Le père La Chaise faisait parler le Ciel avec une persuasion qui lui valut des présens et des bénéfices, tant qu'il en demanda. Mme de Maintenon était trop fine politique pour se séparer des Jésuites et du confesseur; elle n'épargna, au contraire, ni les soins ni l'argent pour s'attacher le père La Chaise, qui lui sacrifia même Louvois. Des personnes qui ont connu l'intérieur de Mme de Maintenon prétendent qu'elle s'était acquis ce bon père par des moyens qui ne lui coûtaient pas beaucoup, et que la disgrâce de Louvois vint de ce qu'il avait surpris le confesseur du Roi exerçant d'autres fonctions que celles de sa charge. La calomnie s'attaque aux grands si volontiers, qu'elle est toujours de moitié dans la vérité.

« L'abbé, me dit le père La Chaise, en me faisant signe de la main pour m'empêcher de

prononcer son nom, ne sois pas étonné si je te visite moi-même; il s'agit d'une affaire grave et pressante.

— Parlez, Monseigneur, lui dis-je en le faisant asseoir; personne ne peut nous entendre.

— Je ne m'y fierais pas, mon fils; et d'ailleurs ce n'est pas moi qui dois t'interroger : tu n'es pas Jésuite?

— Non, pas de fait; mais je pratique les principes de l'ordre dans lequel j'ai été élevé.

— Hé bien! prête le serment, et tu seras Jésuite; alors nous aurons confiance en toi.»

Il me fit jurer d'observer, avant toutes choses, les lois du général de l'ordre, et je jurai tout ce qu'il voulut. « Maintenant, je puis compter sur ton zèle inviolable, me dit-il; d'ailleurs, songe que ta vie dépend de ton silence. Rends-toi sur-le-champ à Versailles, dans la cour de la chapelle du château; c'est là que tu sauras ce dont il s'agit. »

Je voulus hasarder quelques questions qui n'obtinrent d'autre réponse qu'une sévère injonction de me rendre à l'endroit indiqué. Des promesses de récompense me décidèrent, et, ras-

suré par le caractère du père La Chaise, qui n'eût pas voulu m'entraîner dans un guet-à-peus, je ne pris pas même le temps de changer de toilette : je descendis avec le confesseur du Roi, qui me vit monter dans un carrosse après m'avoir donné sa bénédiction. Mes craintes cessèrent tout-à-fait lorsque j'eus réfléchi qu'il fallait que l'affaire fût importante pour que le père La Chaise s'y trouvât mêlé. En effet, si l'avis me fût venu d'une source plus suspecte, je ne me serais pas exposé à ce rendez-vous nocturne. J'arrivai un peu avant minuit, et comme j'étais connu des gardes de la porte, je fis semblant de me diriger du côté des bâtimens neufs où étaient les appartemens du duc de Chartres, et tout-à-coup j'entrai dans la petite cour de la chapelle, que je trouvai ouverte. Je n'y fus pas long-temps; une petite femme voilée, que je reconnus pour la Balbieu, la vieille servante de Mme de Maintenon, me conduisit dans la chambre de celle-ci par un petit degré. Mme de Maintenon était couchée, ne dormait pas, et lisait des dépêches dont son lit était jonché. Je m'aperçus, au coup d'œil expressif qu'elle me lança, que c'était elle qui me faisait mander. La Balbieu m'ap-

porta une chaise et se retira. Je n'en croyais pas mes yeux, et il me semblait que j'étais abusé par un rêve; puis revenant à mes idées les plus coutumières, à la vue de ce lit parfumé et de ce qu'il contenait, je me supposai dans le chemin d'une bonne fortune aux dépens de plus grand que moi. Je me flattai que Mme de Maintenon avait entendu parler du précepteur du duc de Chartres, en des termes et sous des rapports qui avaient piqué sa curiosité. Que les hommes sont fats!

« Monsieur l'abbé, me dit-elle, je vous ai averti qu'on pourrait avoir besoin de vous, et voilà le moment de mettre au grand jour l'adresse que l'on vous suppose.

— Madame, répondis-je encore indécis sur le ton que je devais prendre, il n'est rien que je ne fasse pour mériter...

— La reconnaissance que l'on aura pour vous. Mais avant de parler à cœur ouvert, je vous prie de vous aguerrir contre toute indiscrétion qui pourrait vous perdre.

— Madame, ce m'est assez des bontés que vous avez pour moi, sans que j'aille en faire parade.

— Il s'agit d'une affaire d'Etat, et l'honneur

du Roi y est intéressé. Sa Majesté veut donner sa fille, Mlle de Blois, au duc de Chartres.

— Ah! Madame, avec quelle joie le Prince acceptera cette alliance!

— Vous croyez? cependant Madame, entichée qu'elle est de sa noblesse palatine, qui ne vaut pas même celle des d'Aubigné, s'est déclarée hautement contre ce qu'elle appelle des bâtards; et je sais qu'il faut arracher son consentement à ce mariage.

— Nous l'aurons, Madame, puisque je vous réponds de celui du duc de Chartres.

— Voilà ce que l'on attend de vous : on m'a rapporté que vous aviez la confiance du Prince, n'importe à quel prix, et c'est sur vous que j'ai jeté les yeux pour le préparer à obéir au Roi.

— Si j'ai obtenu quelque empire sur mon élève, je l'emploierai pour vous servir.

— Hâtez-vous; le chevalier de Lorraine et M. de Marsan ont amené Monsieur au point de dire de cette alliance qu'il en sera médiocrement fâché; quand le Prince sera résolu, la chose se fera, et nous laisserons crier la Bavaroise, dût-elle en étouffer.

— Madame, s'il m'est permis de fixer ma récompense, j'ose vous supplier de la rendre entièrement pareille à celle du chevalier de Lorraine.

— Tu demandes l'impossible, l'abbé; le chevalier est payé d'avance depuis trois ans qu'il a reçu les ordres du Roi, ainsi que son frère; il aura de surplus deux abbayes; je t'en promets autant.

— Madame, vous m'offrez un marchepied pour arriver à être cardinal.

— Que l'on ignore à jamais notre intelligence; Madame est méchante, et ses coups pour être cachés ne sont pas moins dangereux. La nuit suivante, vous viendrez me rendre un compte exact de ce que vous aurez fait. »

J'eus bientôt arrêté la marche à suivre pour gagner mes abbayes et l'estime de Mme de Maintenon, qui me détailla l'immense dot que le duc de Chartres pouvait espérer. Le lendemain de cette entrevue mystérieuse, je me rendis de bonne heure au Palais-Royal, et j'avais un air si diplomatique, que le Prince s'écria : « Je prévois que tu as quelque emplète à me proposer; tu ne

saurais venir plus à propos; le Roi m'a fait présent d'une bourse de deux mille louis pour mes étrennes.

— Vraiment, lui dis-je, il s'agit d'une emplète; mais c'est vous qu'on veut acheter.

— Moi, l'abbé, je n'aime pas les sots plaisans.

— Il ne s'agit pas de sots, Monseigneur, puisque le Roi offre de vous payer ce que vous valez. Traitez-moi, s'il vous plaît, en ambassadeur.

— Au diable ton jargon précieux!

—Plus précieux que vous ne pensez, puisque je vous offre, d'après les pleins pouvoirs du Roi, la main de Mlle de Blois...

— Railles-tu? ou bien es-tu ivre ce matin?

— Pas plus que vous, Monseigneur, et je vous prie d'accepter de bon gré pour éviter d'accepter de force.

— Me marier, Dubois? et c'est toi qui me le conseilles!

— Pourquoi non, si le mariage n'est un joug qu'autant qu'on veut bien s'y soumettre; vous ne devez le considérer qu'en raison de l'intérêt que vous y trouvez.

— Quel meurtre de sacrifier ma jeunesse! C'est la première fois de ma vie que je songe à cette sotte coutume de coucher toujours avec la même femme, que l'on déteste souvent à cause de cela seul.

— Je vous garantis, Monseigneur, que cette condition ne sera pas stipulée dans le contrat. Permettez-moi de vous parler le langage d'une sincère amitié : par ce mariage tout politique, vous resserrez vos liens de parenté avec le Roi, vous vous rapprochez du trône; il est dans les choses probables que vous y arriverez quelque jour...

— La belle probabilité que celle de la mort de cinq ou six personnes jeunes et bien portantes!

— Enfin, comme s'il n'y avait que les malades qui mourussent! D'un autre côté, sans mettre dans la balance le numéraire de la dot, vous avez la chance de recouvrer le Palatinat.

— Oui, brûlé, pillé et désert, grâce aux armées de mon beau-père.

— Enfin il nous menace d'ordonner; il ne sait ce que c'est qu'un refus : ne pas obéir de bonne grâce, c'est déjà nous exposer à son ressenti-

ment. Consentir de bon gré, au contraire, vous assure son amitié; et je vous le répète, parce que je vous suis trop attaché pour penser différemment, tout vous engage à consentir.

— Mais, Dubois, M[lle] de Blois est fille naturelle...

— Légitimée, et là-dessus, vous montrerez-vous plus difficile que feu M. le prince de Conti et M. le Duc? N'allez pas partager un préjugé de Madame, qui n'a pas jeté toute sa gourme allemande. Les bâtards d'un roi de France valent tous les enfans légitimes d'un électeur palatin.

— Coquin, je vois que tu es du côté de mes ennemis.

— Du côté de l'argent, vous voulez dire; c'est possible; mais ici, malgré moi, je suis bien plus du côté de la raison. Si ce n'est que la continuation de votre joyeuse vie qui vous arrête, je vous jure de ne pas vous abandonner, et la duchesse de Chartres ne vous occupera pas une heure tous les mois.

— Holà! l'abbé, tu oublies à qui tu parles.

— Monseigneur, avec moi n'oubliez-vous pas qui vous êtes? Enfin, n'est-ce rien qu'une jolie

femme, quand tant d'autres en ont de laides?

— J'ai vu plusieurs fois Mlle de Blois, mais sans y faire attention.

— Vous aurez tout le loisir possible après la cérémonie.»

Cette conversation assez leste, où j'avais battu le prince sur tous les points, lui laissa une tristesse qui ne venait que de l'ennui de se voir trompé dans ses rêves d'une jeunesse bien employée. L'air triste de Monsieur me convainquit que le chevalier de Lorraine n'avait pas perdu de temps. Vers minuit, je fus encore introduit dans la chambre de Mme de Maintenon, où je trouvai le père La Chaise, qui m'embrassa comme un confrère. Les embrassades recommencèrent lorsque j'eus raconté le succès de mes opérations.

« Mon cher Dubois, me dit le confesseur, Dieu vous récompensera de votre zèle.

— Oui, par les mains de madame, répondis-je en souriant à Mme de Maintenon.

— Croyez-vous, me dit-elle, qu'il soit temps de faire agir le Roi, qui, vous le savez, ne veut paraître dans cette affaire qu'autant qu'il soit sûr de ne point éprouver un refus?

— Madame, répondis-je, M. le duc de Chartres est déjà décidé à faire ce qui vous plaît, mais je le connais assez pour désirer qu'il voie d'abord Mlle de Blois, que l'on dit fort belle.

— Qui dit cela, je vous prie? riposta Mme de Maintenon; c'est le portrait de sa mère en mal: au reste, entre princes, les mariages ne dépendent pas de ces bagatelles. Pourtant que demain le duc de Chartres vienne me rendre visite, j'aurai soin que Mlle de Blois soit ici.»

Le Prince, depuis ma confidence, se livrait à une insouciance mélancolique, au lieu de jouir du temps de liberté qui lui restait. Il consentit à venir chez Mme de Maintenon, mais avec une indifférence qui m'affligea tant, que si ce n'eût été la honte de rendre l'argent que j'avais reçu, je me serais uni à lui pour éloigner ce mariage. L'entrevue fut froide et gênée; Mlle de Blois me parut d'une timidité extrême, et le duc de Chartres ne fit rien pour l'apprivoiser: Mme de Maintenon se chargea des demandes et des réponses. Le souvenir que m'a laissé Mlle de Blois s'est fondu avec le jugement que j'ai porté depuis de Mme la duchesse d'Orléans, après une plus en-

tière connaissance; je crains que le portrait que j'en ferai ne se ressente de mes observations plus récentes.

Mlle de Blois était à cette époque dans sa quinzième année, et le physique avait pris chez elle de précoces développemens aux dépens du moral. Elle m'a semblé d'une taille médiocre et mal soutenue; ses yeux avaient quelque chose de ceux du Roi : la bouche et les dents, le teint et la gorge attirèrent mon attention, et quoique chacune de ces parties fût vraiment belle, l'ensemble ne me plaisait pas. C'était son air contraint, ses rougeurs continuelles, ses embarras de langue qui n'étaient pas de mon goût, et je m'aperçus que le prince partageait mes sentimens à cet égard. Il est vrai qu'elle a bien changé depuis, et que son esprit a gagné autant qu'elle a perdu en beauté. Mais je soupçonnai déjà son défaut prédominant à la voir se coucher négligemment sur les genoux de Mme de Maintenon, qui la nommait son enfant. Le duc d'Orléans me dit en sortant :

« J'aurai bien à faire pour déniaiser cela.

— Laissez faire à l'âge, » lui répondis-je sans ajouter foi à mon conseil.

Des bruits commençaient à circuler, et Madame fut instruite par ses espions que l'on machinait quelque chose contre elle. Comme précédemment le mariage du duc du Maine avec sa fille avait été projeté, elle s'imagina qu'il en était encore question; et comme on lui rapporta que j'allais secrètement de nuit chez Mme de Maintenon, elle me soupçonna d'être le meneur de ces infamies : elle le dit à Mme de Châteauthiers, sa favorite. Je fus mandé en grande hâte, et j'osai affronter la tempête.

« Ne rougissez-vous pas, M. l'abbé? s'écria-t-elle quand j'entrai.

— Madame, je ne rougirai qu'en recevant le chapeau de cardinal, répliquai-je fermement.

— Savez-vous ce dont on vous accuse?

— Madame, moi, je n'accuse personne, pas même moi, qui vous parle. »

L'entretien ne pouvait se maintenir sur ce ton là, et le petit accès de superbe qui m'avait saisi lorsque je m'étais vu devenir un homme d'importance, me passa tout-à-coup.

« M. Dubois, dit-elle en colère, vous suivez à merveille les leçons de la vieille; mais sachez

que je ne souffrirai pas plus ses impertinences que celles de son valet. On m'a dit que l'on machinait le mariage de ma fille avec le duc du Maine.

— Madame, je suppose que l'on demanderait au préalable votre consentement.

— Est-ce encore une nouvelle insulte ? Marier ma fille au fils d'une catin ! Je mourrais plutôt.

— J'aurais tort, Madame, d'émettre une opinion auprès de la vôtre : mais je vous jure que cette alliance n'a jamais été plus impossible qu'à présent. On parle de Mlle de Charolais qui épouserait le duc du Maine.

— Qu'il épouse le diable en personne, si bon lui semble, mais ma fille, jamais. Écoute, l'abbé, si j'apprenais que tu me trahisses pour la vieille, je t'enverrais aux îles Sainte-Marguerite, sans autre forme de procès.

— En tous cas, je me lave les mains de tout ce qui se fera. »

Je saluai respectueusement, et au moment où je me retirais, j'entendis ces mots adressés à Mme de Châteauthiers :

« C'est du bois dont on fait les cuistres.

Je me retournai vivement :

« Permettez-moi, Madame, de vous donner une variante, lui dis-je : c'est là du bois dont on fait les ministres. »

Le mot est assez heureux, et comme la rime était toute prête, on en a fait une épigramme que tout le monde sait.

Je retournai encore une nuit chez Mme de Maintenon, qui s'amusa beaucoup de mon entrevue avec Madame. L'impression qu'avait produite Mlle de Blois sur le duc de Chartres n'était pas assez à son avantage pour que je ne la déguisasse pas.

« C'est demain, me dit-elle, que tout se termine, et je n'ose pas espérer que le duc du Maine obtienne la fille de Monsieur. Ce serait trop de chagrin pour Madame, et trop de joie pour moi ; cependant Mme de Miramion y travaille, et cette sainte dame attire la protection du Ciel sur tout ce qu'elle entreprend. »

Mme de Miramion, dont on faisait une sainte, n'avait pas toujours été ce qu'elle paraissait. Elle s'était trouvée veuve, après un an de mariage, d'un bourgeois fort riche nommé Cocu,

qui obtint des lettres-patentes pour changer ce vilain nom en celui de Beauharnais. J'ignore si ce nom lui porta malheur; mais sa veuve demeura grosse d'une fille qui épousa M. de Nesmond, président à mortier à Paris. Mme de Miramion était jeune, belle, riche et prude pardessus tout; Bussi de Rabutin ne réussit pas dans ses efforts à s'en faire aimer; il l'enleva de vive force et la mena dans son château, où il voulut la prendre par violence. Je ne sais trop comment elle se tira de ce mauvais pas sans qu'il y eût brèche à sa vertu, mais elle se vanta d'être sortie saine et sauve des mains de son ravisseur. On fit grand bruit de sa chasteté, qui resta toujours intacte en apparence; mais je ne crois pas que l'on se frotte impunément à toutes ces robes de Jésuites qui la suivaient partout. Enfin, pendant vingt ans que dura sa grande beauté, il est probable qu'elle ne la consacra pas seulement à Dieu. Elle fonda des couvens pour toutes les filles du monde, et contribua avec Mme de Maintenon à mettre à la mode les chapelets et les scapulaires. Elle avait par sa grosse dévotion acquis

une puissance qu'elle rapportait tout entière à l'Eglise. Le Roi ne savait rien lui refuser, et lui demandait souvent son avis sur des pénitences à faire. Cette fois cependant ses intrigues ne servirent à rien, et échouèrent contre l'indignation de la duchesse d'Orléans.

Monsieur et toute sa maison étaient venus à Versailles de la veille; j'allai le matin chez le duc de Chartres, que je trouvai plus triste que jamais; il me dit qu'il était résigné, bien que pour le marier on aurait pu attendre qu'il le désirât. Je l'encourageai par mille raisons qui le touchèrent peu; on vint l'avertir que le Roi le mandait; il se leva lentement pour y aller, et je le suivis jusqu'à la galerie haute, en parlant sans être beaucoup écouté : il rencontra le jeune Saint-Simon, qui lui proposa une partie de mail. « Monsieur, répondit le duc de Chartres, je vous enverrai bientôt mes enfans pour jouer avec vous. » Et il continua son chemin. « M. Dubois, me dit le gouverneur de M. de Saint-Simon, ne m'oubliez pas s'il y a quelque place à donner. » Je compris que le mariage était déjà

connu, je pris un air de dignité, et j'allai attendre l'issue de la conférence à la porte du cabinet du Roi.

Voici les détails que m'a donnés le duc de Chartres. Il trouva, en arrivant, Monsieur parlant bas avec le Roi, qui vint à sa rencontre, et l'embrassa paternellement. « Monsieur, lui dit-il, vous êtes d'âge à prendre une femme qui vous donne des descendans; la guerre qui embrase l'Europe m'empêche de vous la choisir dans les cours étrangères; mais je veux vous témoigner toute ma tendresse, en vous offrant ma fille, Mlle de Blois, dont les deux sœurs ont épousé des princes du sang; cependant je ne prétends pas vous contraindre, et vous avez toute liberté d'accepter ou de refuser. » Ces paroles furent prononcées avec une autorité qui ne laissait pas de retraite, et le duc de Chartres répondit en balbutiant que Sa Majesté n'avait qu'à ordonner pour être obéie, qu'il acceptait avec reconnaissance cette illustre alliance, mais que son consentement tenait à celui de Monsieur et de Madame.

« C'est mon affaire, répliqua le Roi, consen-

tez seulement, et votre père va vous en donner l'exemple.

— Certes, dit Monsieur, je remercie Sa Majesté de l'honneur qu'il nous fait.

— Alors, dit le Roi, il ne faut plus que la réponse de Madame. » Il l'envoya chercher; elle n'avait pas sans doute été la dernière à apprendre ce qui se passait, car elle arriva tout de suite. « Madame, lui dit le Roi, en la prenant par la main pour la faire asseoir, je compte bien que vous ne voudrez pas vous opposer à une affaire que Monsieur désire non moins que le duc de Chartres.

— Il s'agit du mariage de mon fils avec une fille de Mlle de La Vallière, interrompit Madame.

— La chose est conclue, reprit sévèrement le Roi, et je vous saurais mauvais gré de vous faire plus difficile que Monsieur et M. de Chartres.

— Puisqu'ils le veulent bien, je n'ai rien à dire, répondit-elle, en faisant une révérence. »

Elle sortit, et son fils la suivit jusque dans la galerie, où elle m'aperçut. « L'abbé, me dit-elle, je te défends de paraître en ma présence; et vous, ajouta-t-elle, en s'adressant à son fils, de-

meurez avec votre beau conseiller.» Elle alla s'enfermer dans son appartement, où Monsieur vint la joindre. Ils se querellèrent long-temps, et Madame disait, en apostrophant ses portraits de famille : « On voit bien, Monsieur, que vous n'avez pas une goutte de sang palatin dans les veines. Comment oseriez-vous à présent regarder en face ces nobles ancêtres? »

Le soir, il y eut Appartement au château; on fit de la musique, et l'on commença à jouer; Monseigneur et Monsieur au lansquenet, selon leur habitude; Madame à l'ombre, et le duc de Chartres aux échecs le plus tristement du monde. Tout-à-coup les personnes royales furent mandées chez Mme de Maintenon, où travaillait le Roi avec les ministres; il se fit dans les salons un bruit de nouvelles et de conjectures qui n'allaient à rien moins qu'à marier le duc de Chartres et le duc du Maine avec toutes les princesses de l'Europe, l'une après l'autre. Je fis le mystérieux avec un air de satisfaction, qui m'attira des questions de toutes sortes. Mlle de Blois fut prête à défaillir en voyant tant de monde chez Mme de Maintenon, qui la prit sur ses ge-

noux et la caressa. Le Roi lui apprit ce qu'on voulait d'elle avec un ton si sévère, qu'elle ne fut pas rassurée; le silence du duc de Chartres, qui se tenait à l'écart, la déconcerta tout-à-fait. Le souper du Roi ne fut remarquable que par la contenance embarrassée de tous les convives: on s'observait, on ne mangeait pas; Madame lançait à son fils des regards furieux, et répondait par des mouvemens brusques à toutes les prévenances de Louis XIV; Monsieur baissait la tête fort piteusement: au sortir de table, le Roi salua profondément Madame, qui lui tourna le dos ou toute autre chose. Mlle de Blois se mit à pleurer.

Le lendemain de grand matin, le Roi passa chez Madame, qui était encore au lit; ils restèrent ensemble une heure et quart, causant très-vivement, et l'on entendit Madame dire ces mots avec fureur: « Non, Sire, je ne sacrifierai pas ma fille comme mon fils; elle est à moi, et Monsieur ne me l'enlèvera pas; plutôt que de la livrer à un bâtard, je la poignarderais de mes mains. » Ce jour-là toute la cour, muette et curieuse, se réunit dans la galerie pour attendre la levée du conseil; Monsieur fut persécuté de félicitations,

auxquelles il répondit tant bien que mal; Madame marchait seule à grands pas, sans que personne osât l'aborder; son fils s'y hasarda, en lui disant :

« Madame, je vous prie de ne pas m'en vouloir.

— Pourquoi avez-vous consenti à ce qui nous déshonore?

— Madame, le Roi est si absolu que je n'ai pas eu le courage de dire non. . . .

— Allez-vous-en, ou je ne serais plus maîtresse de moi. »

Elle fit mine de lui donner un soufflet, et ce geste n'échappa point à quelques-uns, qui s'étonnèrent fort de cet excès. Quant au duc de Chartres, il sortit, les larmes aux yeux, et je le rencontrai à la porte : « Il faut que je me tue, dit-il, j'ai reçu le plus cruel affront de Madame; je n'y survivrai pas. » Il me raconta ce qui venait de se passer, et, feignant de douter de l'action inouie de Madame, je lui conseillai de se remontrer comme si rien de cela n'avait eu lieu. « Par cette assurance, lui dis-je, vous démentirez suffisamment ce qui n'a été aperçu que par un petit nombre. » Il se trouva bien de mon conseil, et

fit taire par sa bonne contenance les bruits qui circulaient déjà. Le jour même la dot fut déclarée et les préparatifs de mariage ordonnés.

Mme de Maintenon m'envoya quérir de jour, et me dit d'un air joyeux :

« Hé bien ! l'abbé, tu as fait merveille, et je vois maintenant que tu es un homme fort habile.

— Madame, répondis-je, les bons chefs font les bons soldats.

— Le seul reproche que j'ai à t'adresser concerne la religion, qui n'est pas où tu brilles le plus.

— J'en suis plus honteux que vous ne pensez, et je me corrigerai tôt ou tard.

— On dit que l'argent rend honnête homme ; cette bourse n'est que pour t'exciter à le devenir. Sa Majesté ne t'oubliera pas en temps et lieu ; mais il te commande de t'absenter de la cour pendant les fêtes du mariage. L'Allemande te regarde comme l'auteur de tout ; elle est si vindicative, qu'elle pourrait te faire un mauvais parti. Elle sera apaisée à ton retour. »

Je protestai de mon obéissance, et en effet j'allai prendre congé du Prince, qui me dit en partant :

« Je t'attends, l'abbé, quinze jours après la noce, parce que la lune de miel sera pour moi de courte durée; je ne me piquerai pas de fidélité conjugale.

— En ce cas, repris-je, mon ministère vous est indispensable. »

J'allai me refaire à mon abbaye d'Airvault, où je vécus comme un chanoine, jurant tout mon saoul, exploitant les fillettes des environs, et me nourrissant d'œufs frais. Pendant ce temps-là se conclurent les épousailles, et peu de jours après le mariage du duc de Chartres, celui du duc du Maine avec Mlle de Charolais fut terminé. Mme de Miramion, de dépit de n'avoir pas réussi à donner la fille de Madame à un bâtard, fut quelque temps sans paraître. Mme de Maintenon se contenta d'avoir *abâtardi* le duc de Chartres, et pendant les réjouissances, qui furent magnifiques, elle répéta souvent : « La peine que je fais à Madame me rajeunit de dix ans! »

CHAPITRE II.

Retour de Dubois au Palais-Royal. — Le duc de Chartres marié. — Reconnaissance des grands. — Etat de la fortune de Dubois en 1692. — Le duc de Chartres à l'Académie. — Fontenelle. — L'abbé de Saint-Pierre. — Siége de Namur. — Le coup de mousquet. — Vauban. — Le Grand-Prieur de France. — La chauve-souris. — La lunette de Racine. — Bon mot d'un Suisse. — Prise du *Fort-Neuf*. — Cohorn et Vauban. — M. de Rosen. — Bataille de Steinkerque. — Prouesse de Dubois. — Les *Steinkerques*. — Retour de Versailles. — Mécontentement du Roi. — Bataille à Nerwinde. — Le prince d'Orange et Dubois. — Le *tapissier de Notre-Dame*. — Les princes aux arrêts.

Je laissai passer quelques jours sur le mariage du duc de Chartres, et jugeant les plaies de l'orgueil de Madame à demi fermées, je revins à Paris, au Palais-Royal, de peur qu'en me perdant trop long-temps de vue, mon élève ne secouât le joug de ma domination. Je retrouvai le Prince dans les dispositions d'esprit que je lui connaissais à mon égard : le mariage n'avait

pas plus influé sur son amitié pour moi que sur ses amours volages.

« Hé bien ! Dubois, me dit-il lorsqu'il m'aperçut, j'ai pris ce qu'il y avait de bon dans ma femme ; à d'autres maintenant, mon cher abbé.

— Quoi ! Monseigneur, la lune de miel est déjà finie ?

— Je ne sais ce que tu entends par la lune de miel dans une alliance politique ; mais en vérité, prince du sang ou simple sujet de mon beau-père, c'est une sotte chose que de coucher conjugalement ; j'en ai déjà par-dessus la tête.

— Oh ! pas encore, Monseigneur.

— Tu reviens donc plus insolent ? Mais je te pardonne en expiation de la sottise que j'ai faite de me laisser mettre le bât du mariage. Cependant je suis aussi content de la duchesse de Chartres qu'on peut l'être d'une épouse légitime ; je pense que nous vivrons bien ensemble ; elle est trop indolente et pas assez bourgeoise pour me tourmenter de sa jalousie. A tout prendre, femme pour femme, elle en vaut une autre.

— Je suis aise, Monseigneur, de vous voir à peine alléché par la première nuit des noces.

— Le diable emporte ta première nuit ; on n'a pas un moment à soi, et c'est là que les grandeurs sont un pesant fardeau. Mais je veux te présenter à la duchesse. »

Je me laissai faire, et le Prince me conduisit sans façon dans l'appartement de la petite duchesse, qui, étendue nonchalamment sur un lit de repos, ne remua pas au bruit de notre arrivée.

« Madame, dit le duc, voici l'abbé Dubois, mon cher précepteur, que je vous prie de bien accueillir pour l'amour de moi.

— Un abbé ! dit-elle sans me regarder, celui qui s'est employé à mon mariage ? je crois l'avoir vu quelque part.

— J'ai eu l'honneur d'offrir mes services à Votre Altesse, lorsqu'elle n'était encore que Mademoiselle de Blois.

— C'est bien ; mais mon mari n'a plus besoin de précepteur, je crois.

— Madame, l'abbé Dubois n'est pas seulement un précepteur ; c'est un homme utile sous plus d'un rapport. D'ailleurs le Roi a désiré que le marquis d'Arcy restât encore mon gouverneur

honoraire, et M. Dubois conservera aussi sa place.

— Je le veux bien. Ne trouvez-vous pas le temps fort maussade? Je suis dans mon jour de vapeurs. »

Le Prince comprit cette invitation honnête de se retirer, et nous saluâmes la duchesse, qui demeura dans la même immobilité.

« Dubois, me dit le duc de Chartres en sortant, je te donne à penser l'usage qu'on peut faire d'une pareille fainéante?

— Que vous importe, repris-je, pourvu qu'elle vous laisse faire? »

J'étais curieux de savoir la manière dont le Roi, si grand dans ses récompenses, reconnaîtrait mon service. Mon ambition était affriandée, et je me voyais ministre quelque jour. J'allai saluer Mme de Maintenon, qui me reçut du haut de sa dévotion. Elle me dit sèchement qu'elle me ferait connaître quand je pourrais la servir; et là-dessus me congédia, en me conseillant de réformer mes mœurs et ma religion, dont on ne faisait pas l'éloge. « Madame, répondis-je assez impudemment, je ne redoute qu'un seul

péché, c'est le scandale! » Je me doutais bien que la vieille m'avait nuid dans l'esprit du Roi. Cependant je risquai l'aventure; j'allai me mettre en embuscade à la sortie du petit couvert, et je fis en sorte que le Roi me remarquât tout d'abord. Il m'aborda avec une dignité gracieuse : « Ah! vous voilà, M. Dubois, me dit-il; je suis charmé de vous revoir. Dites-moi ce que l'on peut faire pour vous.

— Sire, répondis-je sans peser mes paroles, Votre Majesté peut me faire cardinal; mais qui peut le plus peut le moins, ajoutai-je en voyant que la première phrase lui faisait froncer le sourcil. »

Le Roi me regarda avec plus de mépris que de colère, et sans me dire un mot, rentra dans son cabinet, en haussant les épaules : « Je ne m'attendais pas à cette impudence, s'écria-t-il; il aurait aussi bien fait de me demander de le faire roi!

— M. l'abbé, me dit le père La Chaise d'un air sévère, si vous êtes fou, allez à l'hôpital; si vous ne l'êtes pas, vous prenez le chemin de la Bastille. »

Le Roi ne me récompensa que l'année suivante, en me donnant l'abbaye de Saint-Just, vacante par la mort de l'archevêque de Lyon.

Voici quel était l'état de ma fortune en 1692.

Avant d'entrer au Palais-Royal, de mes économies j'avais amassé un millier de louis, que je doublai en les prêtant à intérêts raisonnables. Du vivant de M. de Saint-Laurent, je n'avais que mille livres, puis quinze cents livres d'appointemens : en qualité de précepteur, je les élevai jusqu'à quatre mille cinq cents livres, non compris les cadeaux. Deux ou trois conférences d'histoire et de géographie que le duc de Chartres soutint à Saint-Cloud, en présence de la cour, me valurent plusieurs gratifications. Le Prince, dans l'approvisionnement de ses amours, me permit de gagner, sous le nom de *Monseigneur Total*, quelques bonnes sommes, que je ne dépensai pas. L'abbé Faure, mon ancien maître, étant mort, je sollicitai la principalité de Saint-Michel pour empêcher qu'elle ne tombât en de mauvaises mains. Elle me fut accordée ; mais comme la *résidence* m'aurait forcé de résider, M. de Ségnelay, que La Fontaine disposa en ma faveur,

me donna une dispense par arrêt du conseil, à cause de mon emploi auprès du duc de Chartres. Ma pension fut augmentée de quinze cents livres quand je suivis le prince au siége de Mons. La protection de Monsieur me fit nommer à un canonicat de Saint-Honoré, moyennant que je serais reçu maître-ès-arts. Enfin le Roi, importuné par les prières du duc de Chartres, m'avait abandonné l'abbaye d'Airvault, qui était d'un grand revenu. Ce beau commencement promettait une belle fin. Des bénéfices, j'en prendrai tant qu'il y en aura; ce sont les *breloques* d'un homme d'esprit.

Les premiers mois qui suivirent son mariage, le duc de Chartres se sevra des galanteries de coin de rue, et je craignis qu'il ne m'échappât, tant il se jetait à la tête des grandes dames; mais cet essai ne servit qu'à l'en dégoûter pour toujours. Je cherchai à conserver, par mon esprit, l'influence que je devais à mes trouvailles. Je persuadai au prince de se relancer dans ses études, et je vis avec plaisir qu'il s'entêta d'aller à toutes les séances de l'Académie, où je l'accompagnais régulièrement. Ce n'était pas que les ba-

varderies soi-disant savantes ou littéraires de ces messieurs m'amusassent le moins du monde; mais là, je tenais mon prince en réserve, et mon crédit s'en augmentait. Il était plaisant alors de voir M. de Fontenelle, neveu du grand Corneille, lequel avait été reçu depuis un an malgré vent et marée, faire assaut d'épigrammes avec ses confrères. Il avait à lui seul plus d'esprit que les quarante ensemble; ils furent long-temps avant de s'en convaincre : à présent, personne n'en doute. Ce n'est pas ici le lieu de parler de M. de Fontenelle, avec qui j'ai fait connaissance ailleurs qu'à l'Académie.

Un homme non moins savant, que j'ai toujours estimé quoiqu'il ne m'ait pas rendu la pareille, c'est l'abbé de Saint-Pierre, que la duchesse d'Orléans a fait son aumônier. Le marquis d'Arcy me l'amena à cette époque, en me faisant de lui des éloges qu'il a bien justifiés depuis. L'abbé de Saint-Pierre était alors un petit abbé d'antichambre, sans intrigue, sans bassesse et sans fatuité; M. d'Arcy, qui découvrit le premier son mérite, l'aida de sa bourse et de sa protection. L'abbé de Saint-Pierre, quoiqu'il n'eût pas en-

core écrit son projet de paix universelle qui, suivant mon expression souvent répétée, est le rêve d'un homme de bien, avait dans le caractère cette douceur, ce liant, cette humanité qu'il croit voir dans tous les hommes. Son extérieur lourd, épais et vulgaire, n'influait pas sur son cœur et son esprit; ceux qui ne le connaissaient pas prenaient pour de la stupidité sa sobriété de paroles et sa timidité de jugement. Aujourd'hui même que le maniement des affaires l'a dégrossi et policé, personne ne placerait son nom sur sa figure. Le fonds de toutes ses idées était un patriotisme qui comprenait tous les peuples. A force de s'appesantir sur ces idéalités d'honnête homme, il devenait ennuyeux par ses redites et ses explications communes. Son entretien du soir était souvent celui du matin, et il disait, pour s'excuser de cette profusion de paroles, qu'à force de répéter il triomphait des mémoires les plus paresseuses. Caton, disait-il encore, ne se contenta pas de crier une fois : *Delenda est Carthago!* Au reste, dans l'intimité, c'était un parleur agréable, un convive amusant. Un jour que je lui donnais à souper avec son ami M. d'Arcy,

sa tempérance habituelle se laissa entraîner à des excès de vin et à une incontinence de langue : il mena la conversation d'un si joyeux train, que moi, qui avais forte tête et petite soif, je ne demeurai pas en arrière; je commençai de raconter des histoires si scandaleuses et si scandaleusement racontées, que le marquis d'Arçy m'arrêta tout court par ces mots : « Holà, l'abbé, ta conversation n'est guère ecclésiastique !

— Bon ! bon ! reprit l'abbé de Saint-Pierre, ce n'est rien, nous ne sommes encore que dans les ordres mineurs. »

Le duc de Chartres accompagna le Roi et les Princes au siége de Namur, et moi j'accompagnai le duc de Chartres. J'avoue que mes premiers faits d'armes m'avaient donné si bonne opinion de ma bravoure, que je balançai de quitter l'Église pour le militaire : je pense tout différemment aujourd'hui, et je vois que pour réussir à l'armée il faut de la noblesse, de la fortune et du bonheur. A Namur, je m'exposai de l'air le plus délibéré, et plus d'une fois je suivis le duc de Chartres dans la tranchée, au milieu d'une grêle de plomb; enfin, je fis tout ce qu'il faut pour être

tué ou blessé. Le Roi, il est vrai, n'était pas plus prudent, il lui arriva d'avoir son chapeau percé d'une balle de mousquet : « Il paraît, dit-il en riant, que messieurs les assiégés en veulent à mon chapeau. » Une autre fois qu'entouré des princes et des généraux, il inspectait les travaux de Vauban, je remarquai un soldat hollandais qui couchait le Roi en joue : « Sire, m'écriai-je, à gauche!» Au lieu de se retirer, tous les assistans se jetèrent au-devant du Roi, qui dit tranquillement : « Ce n'est qu'une balle ! » Cette balle aurait tué roide Monsieur, si elle n'eût rencontré un gabion qui l'amortit; elle toucha seulement le bras du comte de Toulouse et lui fit une grosse contusion. Le duc de Chartres ramassa la balle, et en chargeant un mousquet, dit au Roi : « Sire, ces pauvres gens ont besoin de leurs munitions; permettez-moi de leur rendre ce qu'ils nous envoient. » Il tira, et si adroitement que le soldat, qui, au mouvement de notre groupe, s'imaginait avoir blessé le Roi, tomba mort sur le rempart. «Vous êtes un habile chasseur, lui dit Monseigneur. »

Selon mon plan de conduite, qui consistait à

me faire des amis puissans partout où il s'en présenterait, je m'accrochai à Vauban, qui se plut à ma conversation, comme moi à la sienne. Le cœur et le caractère de Vauban donnaient un démenti à sa figure; ses yeux avaient une expression de brutalité et même de férocité, qui eût fait peur à qui n'eût pas connu sa douceur, son humanité; du reste, ramassé dans sa taille, il justifiait ce mot de la duchesse du Maine, lorsqu'il fut fait maréchal de France : « c'est un héros paysan. » Son prodigieux mérite ne lui ôtait rien de sa modestie; sa candeur ressemblait à de la timidité; il était trop bon homme, et l'on ne saurait croire combien il tenait à la vie de ces gredins qui portent le mousquet, et se font tuer au meilleur marché possible; je l'ai vu causer au Roi une dépense d'un millier d'écus dans la construction des ouvrages pour épargner une centaine de soldats; sa politesse ne dégénérait jamais en flatterie, et sa franchise était si grande, qu'elle l'entraînait à des vérités dures, dangereuses, et le Roi ne l'en estima [illegible]oins. C'était une vertu antique; les soldats [illegible] enfans, et tout ce qu'il possédait [illegible]t; il est étrange que malgré la dif-

férence de nos caractères nous ayons pu nous lier d'amitié au point de passer des heures à converser à la portée du canon. Les qualités de l'esprit remplaçaient chez moi celles de l'âme, qui me paraissent à peu près inutiles. Un jour, il me conduisit du côté d'une demi-lune qui n'avait pas encore été attaquée. « C'est par là, me dit-il, que nous prenons la place, et cela dans six jours. » La prédiction se trouva réalisée. Le duc de Chartres, qui, dans sa manie de tout savoir, ou du moins de tout apprendre, n'avait pas négligé l'art des siéges, recherchait singulièrement les conseils de Vauban, qui admirait sa prompte intelligence. Ils passaient des soirées à tracer des plans et des figures de géométrie.

« Monseigneur, disait un jour Vauban dans le feu de ses idées, tracez-moi une ligne de circonvallation dans l'espace, et je prends le ciel.

— Ce ne sera certainement pas par famine ni escalade, » reprit le duc de Chartres.

Au camp de Namur, je retrouvai mon premier Mécène, le duc de Vendôme, qui ne m'avait jamais revu qu'en passant.

« Comment, l'abbé, me dit-il, tu fais la guerre ?

— Bon, Monseigneur, est-ce qu'un abbé ne fait pas de tout, jusqu'à des enfans?

— Pour cela, je vous en réponds, » reprit en riant le Grand-Prieur de Vendôme, avec lequel je ne m'étais pas encore rencontré parce qu'il vivait éloigné de la cour au milieu des voluptés du Temple. Je ne sais si mon visage amaigri, jauni et fatigué, ne lui annonça point en moi un bon vivant, capable de lui tenir tête; mais il ne m'invita jamais aux soupers qui se donnaient la nuit, dans sa tente, où il réunissait du vin et des femmes de France. Ce frère du duc de Vendôme avait un faux air ecclésiastique dans sa personne, sinon dans son entretien; il s'intitulait le ministre suprême de Cythère, et les chansons qu'il composait valent celles de Chaulieu qui ne valent rien. C'était un libertin de cour, chez qui chaque vice était racheté par cent belles qualités. Il poussait le courage jusqu'à la témérité, et cependant il lui est arrivé de quitter l'armée la veille d'une bataille pour visiter une de ses maîtresses. Il choisissait d'abord celles-ci dans les premières familles, afin de ne pas descendre même dans ses amours. Mais sa passion pour Mlle de Ludres, chanoinesse de

Poussay, qu'il partagea avec le Roi et le gros maréchal de Vivonne, le dégoûta de ces attachemens romanesques mieux placés dans l'Astrée et la Clélie. Un triste événement dont il ne se défendait pas acheva de borner ses plaisirs à la bonne chère, à l'esprit et à la paresse qui l'emporte sur tout. Lui-même racontait sa mésaventure tant et à tant, que Palaprat, un de ses commensaux, lui disait: « Monseigneur, vous voudriez qu'une de ces dames vous en demandât la preuve. » Le Roi, que ces bagatelles mondaines troublaient dans ses dévotions, lui fermait ainsi la bouche : « Monsieur, qui ne connaît pas Abélard? » Voici la leçon de ce récit, non la plus authentique, mais la plus honnête.

Le Grand-Prieur, lorsqu'il n'était encore que chevalier de Vendôme, outragea d'une manière sensible une grande dame qui l'avait traité mieux qu'il ne méritait. On devinera comme on pourra quelle était cette grande dame, quel était cet outrage. On sait que les femmes ne pardonnent pas plus que l'Église, et qu'elles se vengent à tout prix. Un soir qu'il y avait Appartement à Versailles, une chauve-souris entra par une croi-

sée, voltigeant parmi les lustres et les bougies; l'oiseau de nuit produisit un grand effroi dans le salon, et les dames se pécipitèrent aux portes pour s'enfuir. Ce tumulte effaroucha la chauve-souris qui multiplia les cercles de son vol, renversa quelques flambeaux et gâta la coiffure d'une dame. Cette dame, qui n'avait pas bougé de sa place, était l'ex-maîtresse du chevalier de Vendôme. « Monsieur, lui dit-elle, prêtez-moi votre épée, que je fasse justice de cette mauvaise bête. » Le chevalier, ne soupçonnant pas de perfidie, tira la lame du fourreau et la remit en de belles mains. La chauve-souris s'était arrêtée au coin d'une glace dans le fond du salon : la dame prie le chevalier de la seconder dans son entreprise; elle monte sur un fauteuil, soutenue par M. de Vendôme; mais au moment où il lui baise la main, avec plus de galanterie que d'amour, elle lui porte un coup d'épée qui atteint le but où elle visait, non dans l'intention de le frapper mortellement. « Ah! madame, lui dit-il en souriant encore, vous êtes cruellement sévère à l'égard de vos amis. » Et il tombe dans son sang; la dame, sans paraître troublée, crie que M. le

chevalier de Vendôme s'est blessé lui-même ; on transporte en son hôtel cette victime de l'amour offensé, et deux jours après les médecins déclarèrent qu'il s'était rendu sage malgré lui. Le beau de l'histoire, c'est que le Grand-Prieur s'attribua toujours sa funeste blessure et dédaigna de se venger de cette vengeance féminine. Depuis lors il prit gaîment son parti et remplaça tant bien que mal ce qui lui manquait. « Si j'étais marié, disait-il, ma femme n'aurait pas le front de me paterniser ; au moins je reconnaîtrais mes œuvres ; le roi de France n'en dirait pas autant. »

J'avais remarqué et l'on m'avait dit que Racine, pour s'acquitter de sa charge d'historiographe, sortait du camp lorsqu'un assaut devait avoir lieu et s'allait planter en observation sur une hauteur voisine hors de l'atteinte de l'artillerie. Là, il promenait sa lunette sur Namur, et par ce moyen écrivait de *visu* l'histoire du siége. Sous prétexte d'essayer sa lunette, je la remplis de grains de sable et de poussière, sans que Racine y prît garde. J'avais parié avec Cavois que Racine ne pouvait rien voir avec sa lunette, et que le temps qu'il perdait à y regarder était

employé, sans doute, à la méditation d'une tragédie. Cavois et moi, nous allâmes surprendre le poète qui lisait dans un livre, qu'il cacha à notre approche; la lunette braquée au hasard me prouva qu'il ne s'était pas aperçu de ma supercherie.

« Hé bien! lui dit Cavois, vous n'observez pas l'assaut qui se donne en ce moment.

— Vraiment oui, dit Racine; mais je reprenais haleine.» Et il mit l'œil à la lunette.

« Vous ne voyez pas? lui dis-je.

— Très-bien, répondit-il; voici la compagnie des mousquetaires qui marche en avant; je distingue même le Roi entouré de ses généraux.

— Ça doit être un beau spectacle, repris-je en étouffant de rire.

—J'en écrirai les détails à M. Despréaux, qui fait une ode sur la prise de Namur. »

Cavois poussa un éclat de rire qui le déconcerta; il remua sa lunette, et le bruit des graviers lui fit soupçonner une plaisanterie; il eut bientôt sous la main les belles choses qu'il voyait par les verres.

« Je vous jure, messieurs, dit-il avec bon-

homie, que j'ai cru voir tout ce que je détaillais.

— Et maintenant que voyez-vous? interrompis-je.

— Que l'imagination sait bien moins tromper que l'abbé Dubois. »

Néanmoins, il rapprocha son observatoire de manière à pouvoir au moins distinguer l'endroit où l'on se battait. Se faisant honte à lui-même de sa prudence qui l'empêchait de voir par ses yeux, il payait des soldats qui lui racontaient mille sornettes; il fourrait tout dans son histoire; je l'entendis un jour interroger un Suisse baragouinant le français:

« Tu reviens des postes avancés, lui dit-il, apprends-moi quelque chose de nouveau, et cette pièce d'argent est pour toi.

— Tertaif! reprit l'autre, je ne sais, moi, que ce que j'ai vu; ça vous plaît-il? Mon camarade eut la tête emportée par un boulet...

— Bien, après.

— Kurt, ai-je dit, tu reviendras sans tête dans le camp. Est-ce tout?

— Merci, mon brave; » Et voilà Racine qui couche par écrit cette ânerie, de peur de l'oublier.

Le siége se poussait vivement, et tandis que le prince d'Orange, à la tête de l'armée des confédérés, essayait de secourir Namur, les armées du maréchal de Luxembourg et du marquis de Boufflers le harcelaient de tous côtés. Les assiégés se défendaient en désespérés, et chaque nouvelle fortification que nous leur enlevions semblait augmenter leur résistance : le fort Neuf, bien pourvu d'hommes et de munitions, soutint plusieurs assauts où nous perdîmes beaucoup de monde; enfin il fut emporté de vive force pendant la nuit; Vauban avait dirigé les attaques. Le lendemain, lorsque la garnison sortit pour être conduite à Gand, le duc de Chartres, Vauban, quelques gens de la cour et moi nous entrâmes dans le fort pour l'examiner de près. Nous descendîmes dans une cave où des sanglots nous attirèrent. Nous y vîmes une fosse creusée et un petit vieillard dans la plus profonde douleur.

« Qui êtes-vous, lui demanda le duc de Chartres, et que faites-vous là?

— Je suis Cohorn, répondit-il; c'est moi qui ai construit ce fort: je l'ai cru imprenable, et je ne veux pas survivre à mon déshonneur.

— Monsieur, lui dit Vauban, la guerre a des chances qu'on ne saurait prévoir, et une défaite peut être aussi belle qu'une victoire.

— Ah! monsieur, si l'on m'eût attaqué dans les formes ordinaires, je me serais défendu plus de quinze jours encore.

— Ce que vous me dites, répliqua Vauban, me cause une joie inexprimable; il est vrai, je n'ai pas de manière et je ne consulte que mon coup d'œil.

— Vous êtes M. Vauban, s'écria Cohorn en s'élançant de sa fosse, laissez-moi embrasser mon maître. »

Vauban lui tendit les bras avec une émotion partagée par les assistans. « J'espère que nous nous retrouverons ailleurs, dit l'ingénieur hollandais. » Il rejoignit ses troupes, sans vouloir qu'on le pansât, quoiqu'il fût blessé à la tête par un éclat d'obus. La capitulation de Namur suivit celle du fort Neuf. Le Roi repartit pour Versailles trois jours après. Les princes restèrent jusqu'à la fin de la campagne, qui s'annonçait devoir être brillante sur terre plus que sur mer, où le combat de la Hogue venait d'illustrer

M. de Tourville, mais en laissant l'avantage aux Anglais, et le duc de Chartres se retrouva sous les ordres de M. de Luxembourg.

Parmi les personnes dont le souvenir me sera toujours agréable, je n'oublierai pas M. Rosen, qui faisait assez de cas de moi pour m'avoir à la table délicate qu'il tenait en plein camp comme à la ville. C'était là où passaient tous ses revenus, qui n'y suffisaient pas. Le Roi, qui l'aimait, pourvoyait à ses dépenses de bouche. Rosen, aussi maigre que grand, semblait prêt à rompre en marchant; un boulet lui avait cassé la jambe, et il en gardait une démarche boiteuse qui ne l'empêchait pas de faire un bon officier. Je n'ai jamais compris qu'avec autant d'esprit qu'il en avait, il se fît un jeu d'estropier la langue à chaque phrase: le Roi s'amusait de son insouciance à parler correctement. Rosen, malgré son extérieur grossier, possédait un tact non commun. Il me disait que s'il avait voulu modeler son parler sur celui des courtisans, il aurait fini par ne plus se comprendre lui-même. Au reste, quand il se battait on voyait qu'il avait été soldat avant d'être capitaine.

Le combat de Steinkerque termina glorieusement la campagne. Ce fut vraiment une belle chose; et le duc de Chartres s'exposa si avant dans les rangs ennemis, que je ne crus pas devoir le suivre à mes dépens. Je me regardais à peine comme un demi-soldat, un aumônier portant l'épée !...

M. d'Arcy voulut user de sa qualité de gouverneur pour modérer l'ardeur du Prince.

« Corbleu ! lui dit celui-ci, je vous avertis que je ne connais ici que mon épée pour gouverneur.

—Et si vous êtes tué, Monseigneur, que dirai-je à Monsieur?

— Tout ce qu'il vous plaira, répondit le Prince. »

Et il partit au galop dans le fort de la mêlée. Un grand diable d'Anglais se jeta sur lui, le pistolet au poing. La balle effleure le bras du duc de Chartres, qui s'écrie : « Messieurs, je ne suis pas blessé! Suivez-moi ! » Au même instant, l'Anglais, qui revenait contre le duc de Chartres, tombe frappé à mort.

« Monseigneur, dit froidement M. d'Arcy, si je m'étais trouvé à vos côtés, vous n'auriez pas été blessé.

— Je suis heureux d'en être quitte pour si peu, reprit le duc de Chartres; continuons. »

Le courage de ce prince de dix-huit ans surprend, enflamme lès troupes, qui reviennent à la charge avec une nouvelle ardeur. Ce mouvement rétablit la bataille ; et tandis que M. de Luxembourg, malade de la goutte, fait des prodiges de valeur et de génie, le prince de Conti, M. le Duc, le duc et le Grand-Prieur de Vendôme, à la tête de la maison du Roi, décident la victoire. « Messieurs, leur dit M. de Luxembourg après l'action, le prince d'Orange a eu l'honneur d'être battu par les princes et la noblesse de France. » Je ne restai pas, durant la bataille, caché comme Sosie dans la tente, buvant et mangeant; je courus même quelque danger. Je me promenais sur les derrières de l'armée, fort inquiet du sort de la journée et du duc de Chartres. Un soldat allemand qui s'enfuyait m'aperçut et vint à moi en jurant. Je tirai mon épée, et me mis en posture de me défendre;

mais le coquin avait sabre et pistolet, et je jugeai prudent d'entrer en composition. Je lui fis un geste tout amical et lui tendis mon épée par la poignée; il s'avança de la meilleure foi du monde, et je la lui donnai dans le ventre si brusquement, qu'il n'eut pas le temps de s'apercevoir de ma politesse. Après ce beau fait d'armes, j'allai me jeter dans les bras de notre arrière-garde. Je fis un si magnifique récit de ma prouesse au duc de Chartres, qu'il m'embrassa en m'appelant le héros des abbés; à quoi je répliquai que je n'étais que l'abbé d'un héros. Sa blessure fut guérie en peu de jours. C'est à lui que l'on dut la mode des *steinkerques*, sortes de cravattes portées par les femmes, parce que, dans la précipitation du combat, le duc de Chartres avait noué la sienne fort négligemment. Cette victoire donna son nom à bien d'autres bijoux, et le retour des princes fut un véritable triomphe qui excita la jalousie du Roi. Le long des chemins, les femmes d'accourir avec des fleurs, les baillis avec des complimens, les enfans avec des chansons. Un jour que je m'étais séparé du Prince, je ne sais pourquoi, je fus redevable

d'une bonne fortune provinciale à l'honneur d'avoir joué mon rôle à Steinkerque.

Notre arrivée à Versailles eut l'air d'un triomphe, et le duc de Chartres principalement fut accablé de félicitations. Le Roi seul ne partageait pas ce délire, et il fit des reproches à tout le monde.

« Monsieur d'Arcy, dit-il à ce dernier, pourquoi n'avez-vous pas pris garde aux jours de votre élève ?

— Sire, répondit le marquis, Son Altesse royale a laissé à son épée le soin de veiller sur sa personne, et une légère blessure est compensée par une victoire.

— Et vous, monsieur l'abbé, ajouta le Roi, on dit que vous vous êtes conduit comme un soldat.

— Sire, repris-je hardiment, la victoire eût été plus belle si vous y aviez présidé. »

Le Roi fit un pauvre accueil au prince de Conti et à M. le Duc. Le Grand-Prieur de France, qui, en sa qualité de petit-fils de Henri IV, parlait avec une grande liberté, dit à Louis XIV : « Sire, ce n'était pas là une bataille en peinture ! »

Le duc de Chartres n'eut pas le temps de s'ennuyer jusqu'à la campagne suivante; sa figure, son rang, et le renom de ses premiers faits d'armes, multiplièrent ses conquêtes parmi les grandes dames, qui, à force de coquetterie et de fidélité exigeante, le rejetèrent plus que jamais dans mon système d'amours vulgaires et passagers. Mme la duchesse de Chartres, fort insouciante de son mari comme du reste, seconda mes vues comme d'intelligence avec moi.

Au commencement du printemps, mêmes princes, mêmes troupes, même général et même victoire. Malgré la mauvaise humeur du Roi, bien me prit de ne point quitter la fortune du duc de Chartres. Le prince d'Orange fut surpris par notre marche forcée dans le village de Nerwinde, et de plus terrible bataille il n'en est que dans les romans. L'impétuosité du Prince ne me permettait pas de prendre place à ses côtés. Cependant j'avais comme un caprice de m'illustrer; les armes n'étaient pas ce qui me manquait. Dans l'engagement de l'action j'entendis crier : *Le prince d'Orange !* et je vis un cavalier qui, après avoir renversé deux esca-

drons, allait en avant, à peine suivi des siens. J'étais à cheval, et courant sur lui, je lâchai mon pistolet à bout portant. Je ne frappai que le cheval, qui tomba avec le prince, et l'on criait: «Le prince d'Orange est pris !» Mais me voyant presque seul contre un gros d'ennemis qui arrivaient, je me déterminai à la retraite; et le duc de Chartres, qui m'avait vu de loin, me dit en colère :

« Que ne le tuais-tu?

— Ils m'auraient tué après.

— Qu'importe, la guerre eût été finie.»

Le Prince alors, à la tête de la cavalerie, se précipita dans les retranchemens que le prince d'Orange avait élevés pendant la nuit. Le prince de Conti et M. le Duc combattaient comme de simples soldats. Deux fois le duc de Chartres fut environné et au moment d'être fait prisonnier; mais à la guerre la témérité sauve presque autant qu'elle expose.

« Monseigneur, lui dis-je au sortir du combat, on ne s'aperçoit pas que l'aigle a été élevé par un oison.

— Votre Altesse royale s'expose trop, ajouta

le marquis d'Arcy, qui ne s'appliqua point ma comparaison.

— Monsieur d'Arcy, répliqua le Prince, le prince d'Orange, qui est roi d'Angleterre, risque de perdre plus que moi qui ne suis encore que duc de Chartres. »

Louis XIV, que la vieillesse, la dévotion et la Maintenon par-dessus tout, retenaient inactif à Versailles, ne vit dans cette journée de Nerwinde que la gloire des princes, qui le blessait. Il s'indignait que dans son royaume il y eût des lauriers pour d'autres que pour lui. Aussi les vainqueurs de Nerwinde furent-ils dégoûtés par des reproches ou l'indifférence. Lorsque le prince de Conti dit au Roi, en lui montrant M. de Luxembourg, « Sire, voici le tapissier de Notre-Dame, » Louis XIV répondit : « Je vous conseille d'écrire votre nom sur les drapeaux pris à Steinkerque et à Nerwinde. » Il dit encore au duc de Chartres, avec un sourire sardonique : « Monsieur, comme je tiens plus à votre vie qu'à la mort de deux ou trois pauvres diables, je vais vous mettre quelques années aux arrêts dans ma cour, pour vous apprendre à échanger votre cou-

rage contre un peu de prudence. » En effet, le prince de Conti, M. le Duc et le duc de Chartres n'obtinrent pas la permission de servir dans les campagnes suivantes. Le duc de Chartres employa ces années d'inaction à ses plaisirs : c'étaient encore des combats plus doux et moins dangereux.

CHAPITRE III.

Dubois, auteur. — La *Relation des batailles de Steinkerque et de Nervinde*. — Beau trait de Dubois. — Le grenadier et M. de Beauregard. — Eloge du maréchal de Luxembourg. — Mort de Pellisson. — Les inconvéniens d'une phrase. — Le duc du Maine joue le blessé. — Coups de bâton. — Mort de Mademoiselle. — L'urne brisée. — Le grand deuil de M. de Lauzun. — Montbrun, marchand de draps. — Jacques Boileau. — Les Flagellans. — Le cheval anglais. — Le baron de Beauvais. — Le comte de La Vauguyon. — Mme Leboindre du Gros-Chenet et ses trois amans. — Mort de La Vauguyon. — La disette de 1693 et 1694. — Le huitain. — Le marquis de Dangeau. — *Sic vos non vobis*. — Le peuple de Paris. — Le carrosse de Mme de Maintenon. — Le *Sauveur*.

J'ÉCRIVAIS assez bien, et le premier usage que je fis de ma plume m'attira quelques suffrages éclatans. Mais je m'aperçus que de graves inconvéniens étaient attachés aussi à la qualité d'écrivain, et, depuis cette leçon frappante, j'ai modéré la chaleur et la hardiesse de mon style. J'en

suis venu au point de dire des injures aux gens sans qu'ils puissent faire autrement que de se taire ou de me remercier. *C'est la manière qui fait tout*, dit une chanson de Mme de Nevers. Qui le savait mieux qu'elle ?

J'avais assisté à deux campagnes brillantes, et si j'étais resté plus volontiers spectateur qu'acteur, j'avais au moins recueilli, par ouï-dire, une masse considérable de faits et d'observations. Encouragé par le duc de Chartres, fier d'avoir aussi son historiographe, je fis une relation des batailles de Steinkerque et de Nerwinde, écrite avec un enthousiasme militaire qui ne sentait nullement son abbé. J'avais eu soin de commencer et de finir par LE ROI ; c'était le centre où se rattachaient tous les fils de ma narration. Aussi je présentai mon manuscrit à Louis XIV, qui daigna y jeter un coup d'œil favorable. Il fut même si flatté de la place que je lui avais donnée dans ces deux campagnes, auxquelles il était totalement étranger, qu'il voulut que j'en fisse lecture dans un Appartement, après la musique. Ce qu'il y avait de plus brillant à la cour s'y trouvait, et mon talent de lecteur me servit au-

delà de mes espérances. Je fus applaudi, complimenté plus encore que les héros de Steinkerque et de Nerwinde, présens à leur apothéose.

J'ai encore sous les yeux cette relation, que je n'ai pas consenti à publier, quelque prière qu'on m'en fît. C'est bien un ouvrage de jeune homme, plein de feu, de déclamations et de sentences. Depuis que j'ai mûri mes idées, mon style s'est réduit au ton simple et animé. La politique est ennemie des phrases. Voici un trait qui me regarde autant que le duc de Chartres; je le copie textuellement du manuscrit.

« Quand le prince d'Orange se fut retiré avec son armée non moins mutilée que la nôtre, nous laissant treize cents prisonniers, dix canons, vingt drapeaux, et le champ de bataille, nous vîmes combien chèrement nous avions acheté la victoire de Steinkerque. Une lieue d'étendue couverte de près de vingt mille morts! L'air retentissait des cris des blessés, et nos troupes, fatiguées d'un combat de sept heures, ne se hâtaient pas de porter des secours aux malheureuses victimes de la guerre. J'aperçus le duc de Chartres qui versait des larmes de ce sanglant spectacle. « Les

pauvres gens, disait-il, les pansera-t-on aujourd'hui?

— Monseigneur, lui dit en riant un chirurgien, l'ennemi n'est pas loin encore, et ce serait s'exposer que de ne pas attendre à demain.

— Demain! monsieur, reprit le Prince indigné; c'est là votre humanité!

— Que voulez-vous, Monseigneur? au moins nous ne ferons pas de pansemens inutiles. D'ailleurs nous ne sommes pas assez de monde pour relever les blessés.

— M. le duc, m'écriai-je, faites honte à ces messieurs : envoyez vos équipages enlever ces malheureux.

— Merci, Dubois, me dit le Prince; tu viens de m'inspirer une bonne action. »

» Aussitôt l'ordre fut donné et exécuté avec le même zèle qui l'avait dicté. Deux mille personnes dûrent la vie à un prince de dix-sept ans.

« Dubois, me dit-il, je me sens soulagé d'un poids énorme : voilà, certes, la plus belle leçon que tu m'aies donnée.

« Monseigneur, répondis-je, si vous vouliez la suivre jusqu'au bout, nous irions ensemble vi-

siter le champ de bataille; votre vue serait une consolation pour bien des maux. »

» Le duc de Chartres, qui n'avait pas pris soin d'essuyer la poussière et la sueur de son front, parcourut en tous sens cette plaine de carnage.

« Monseigneur!» dit une voix qui partait d'un tas de morts; nous approchâmes avec anxiété, craignant de reconnaître un ami: c'était un vieux grenadier dont les deux jambes avaient été emportées par un boulet.

« Mon ami, lui dit le Prince, prends courage, je vais appeler les médecins.

— Ce n'est pas pour moi, Monseigneur, reprit le brave; mon temps est fait, et je crois que je ne vis plus que pour vous montrer M. de Beauregard, mon capitaine, qui a besoin de secours.

— M. de Beauregard! interrompit le duc de Chartres; où est-il donc?

— Parmi ces morts; et, à moins qu'il ne le soit lui-même, il vous répondra. »

» Les gens de Son Altesse le duc de Chartres dégagèrent M. de Beauregard, enseveli sous un amas de cadavres. Le vieux grenadier ne consen-

tit à être pansé qu'après lui ; mais ils moururent l'un et l'autre de leurs blessures. »

Le maréchal de Luxembourg n'était point présent à la lecture ; et comme on lui rapporta le bien que je disais de lui, il désira avoir connaissance de mon ouvrage. J'allai un matin le lui lire, et voici un passage qui me gagna son amitié : « M. de Luxembourg a le coup d'œil de l'aigle pour deviner la victoire, et il ne la laisse pas échapper. Turenne préparait ses triomphes, M. de Luxembourg les improvise, et l'on peut dire de lui comme du grand Condé : C'est un foudre de guerre ! »

« Monsieur, me dit-il, quel service vous ai-je rendu pour mériter de si belles choses ?

— M. le maréchal, lui répondis-je, vous ne les mériteriez pas, si je parlais ainsi par intérêt ou même par reconnaissance.

— C'est un plaisir, répliqua-t-il négligemment, de se voir si bien compris. »

Le jour même il m'envoya mille louis au Palais-Royal ; il les avait gagnés la veille au jeu du Roi. Le soir les éloges de pleuvoir sur moi, et les dames me déclarèrent que j'avais manqué ma

vocation : à les croire, j'étais un autre César. Je singeai la modestie le mieux possible, quoique je crevasse d'orgueil dans ma peau.

Comme je me rapprochais toujours du Roi pour obtenir un coup d'œil et une parole, j'entendis Boileau dire familièrement à Louis XIV:

« Sire, Pellisson est mort il y a long-temps, à Versailles, où il vivait pauvre et obscur.

— Tant pis, dit le Roi; il ne faut pas désirer la mort du pécheur. Pellisson était mon ennemi.

— Ne le croyez pas, Sire, répliqua Boileau avec énergie; il était l'ami de Fouquet, et il l'a défendu contre vous, comme il l'eût fait contre tout autre.

— Qu'on ne prononce jamais ce nom devant moi, s'écria le Roi. Mais vous dites qu'il est mort pauvre; d'où vient qu'il ne m'a pas fait savoir sa position? ai-je donc refusé des secours à un homme de lettres malheureux?

— Non, Sire; mais le produit de ses ouvrages suffisait à ses désirs, sinon à ses besoins; il composait des livres de piété.

— Cependant il est mort sans confession, interrompit le père La Chaise, qui ne perdit pas

l'occasion de mettre en jeu sa charité jésuitique.

— Sans confession! ajouta le Roi; Dieu nous garde de ces hommes pieux, qui ont pour maxime: Faites ce que je dis, et non ce que je fais!

— Sire, repartit le maréchal de Luxembourg en posant sa large main sur mon épaule, Pellisson n'était-il pas abbé?

— Hélas! oui, soupira le père La Chaise.

— Hé bien, continua M. de Luxembourg, je connais un autre abbé qui a l'honneur d'être apprécié par Votre Majesté, et qui pourra bien aussi mourir sans confession; c'est l'abbé Dubois, qui va au feu comme un grenadier; à Steinkerque je le trouvais partout.

— Il a eu soin de nous apprendre lui-même de ses nouvelles, dit le Roi en souriant.

— Sire, c'est à M. le maréchal, et non à moi, qu'il faut demander de ménager sa vie; car, si j'étais tué, ce ne serait qu'un abbé de moins, et les abbés, quels qu'ils soient, ne valent pas les généraux.»

Cependant une phrase de ma narration me procura plus de désagrémens que si elle eût été lacérée et brûlée par les mains du bourreau. J'a-

vais dit fort modérément qu'au combat de Nerwinde le duc du Maine, se croyant blessé, *s'était* fait porter chez un curé. Cette simple mention d'un fait qui n'était pas à son honneur provoqua des commentaires qui vinrent aux oreilles du Roi. Il en parla au duc du Maine, qui nia cette feinte blessure, et la mit sur le compte de mon imagination. Je fus mandé à mon tour, et Sa Majesté *me tint à peu près ce langage :*

« Qu'est-ce que j'entends dire, l'abbé? on prétend que vous avez insulté gratuitement le duc du Maine.

— Sire, on m'a calomnié, et, eussé-je à me plaindre de Son Altesse Royale, je n'oserais pas me prendre à si forte partie.

— Cependant que signifie cette phrase : Le duc du Maine *se croyant blessé ?*

— Fort peu de chose, Sire ; il arrive souvent qu'on croit ce qui n'est pas. Son Altesse Royale avait reçu quelque balle morte, quelque coup de sabre mal appliqué, et les officiers s'obstinèrent à le faire panser. Dieu merci, il n'en était pas besoin. »

Le Roi me renvoya après cet interrogatoire.

Mais des bruits défavorables étant venus jusqu'à lui, il s'adressa à son valet de chambre La Vienne, qui s'émancipa jusqu'à entrer dans des détails dont le pauvre père rougit jusqu'au fond de l'âme.

Le duc du Maine n'avait pas une bravoure à l'épreuve : il s'était déjà, sous de frivoles prétextes, absenté de plusieurs batailles. A Nerwinde, il se sentit saisi d'une belle peur en voyant tomber à ses côtés MM. de Montchevreuil et de Cinq-Mars. Il entendait crier à ses oreilles que le duc de Chartres venait d'être tué en chargeant à la tête de la maison du Roi : toute sa résolution l'abandonna; nos troupes, cependant, étaient presque maîtresses du village, et l'on se battait encore dans les rues. « A moi! cria-t-il, je suis blessé à mort! » Il fit semblant de chanceler sur son cheval, en portant la main à sa poitrine; ses gens accoururent, et le prirent entre leurs bras. Le retour au camp était difficile, parce que le prince d'Orange faisait inquiéter les derrières de l'armée : le duc du Maine se vit dans un véritable danger, ne pouvant ni reculer ni avancer, lorsqu'il aperçut, sur le clocher de l'église, le

curé qui regardait le combat; il se fit porter de ce côté, et chercha un abri dans la maison de Dieu. Ceux qui l'accompagnaient allèrent relancer le bon curé dans son clocher, et le bonhomme, s'imaginant qu'on en voulait à ses jours, fut au moment de se jeter en bas. Heureusement il n'en fit rien : quand il apprit quel personnage d'importance devenait son hôte, il lui offrit son propre lit; et sa gouvernante, qui s'était cachée dans la cave par précaution pour sa chasteté, revint mettre le couvert, les médecins ayant déclaré que M. le duc du Maine était le plus sain et sauf des blessés. En effet, la bataille gagnée, il remercia curé et gouvernante, et retourna assez piteusement à son poste de lieutenant-général. J'eus l'imprudence de dire à cette occasion que M. du Maine était si crédule, qu'il finirait par se croire un héros.

Quand cette belle révélation eut mis le Roi à même de juger du courage de son fils, il lui en adressa de durs reproches. Le duc du Maine se renferma dans la négative, et demanda à être confronté avec ses accusateurs. Le Roi lui cacha même les bons offices que La Vienne lui avait

rendus. M. du Maine, bouffi de colère, n'eut pas de peine à se persuader que j'étais l'auteur de tous ces bruits; car Racine, l'historiographe, s'était bien gardé de consigner par écrit la poltronnerie d'une Altesse royale. L'orage ne tomba que sur moi : un soir que je courais les rues pour découvrir gibier de prince, je fus assailli par quatre coquins qui m'accablèrent de coups. N'ayant pas un pouce de fer à opposer à leurs bâtons, j'eus la précaution de me jeter à terre avec un grand cri; eux s'enfuirent, pensant avoir outrepassé leurs ordres à mon égard : un bon marchand, qui sortit de sa boutique, me releva et me garda chez lui jusqu'au lendemain; les bons soins qu'il me prodigua avancèrent ma guérison. A quelque temps de là, pour lui témoigner ma reconnaissance, je fis de sa fille la maîtresse du duc de Chartres. Quant au duc du Maine, il ne se contenta pas de cette vengeance brutale; il me dit un jour, en présence de toute la cour :

« On dit, monsieur l'abbé, que je vous ai fait donner des coups de bâton; qu'en pensez-vous?

— Monseigneur, repris-je avec audace, je ne sais pas si vous m'avez donné quelque chose ; en tout cas, je ne l'ai pas accepté, et je suis homme à vous le rendre. »

Les rieurs ne lui firent pas plus grâce qu'à moi : de là date notre haine mutuelle, qui ne mourra qu'avec nous.

Pendant notre campagne de Steinkerque, la Grande Mademoiselle était morte à force de se croire malade : on lui avait administré les sacremens, et cela n'avait fait qu'accélérer sa fin. M. de Lauzun, depuis sa grande brouille, ne s'était pas remis dans les bonnes grâces de cette princesse, qui l'avait épousé pour avoir les bénéfices du lit conjugal. Or, quand il fut instruit que Mademoiselle s'en allait, il se transporta avec empressement au Luxembourg, où il fut reçu moins comme un ancien amant que comme un collatéral. Il trouva Monsieur et Madame installés auprès de la moribonde, bien disposés à happer la succession au passage, la larme à l'œil et la parole douce comme miel. Il commença ses désespoirs de comédie, s'arracha quelques cheveux, et voulut se percer de son épée. Mademoiselle, qui sa-

vait ce qu'il y avait de vent dans cette tête folle; fut si peu touchée de ces beaux semblans, qu'elle le pria d'attendre qu'elle fût morte pour la rejoindre. D'après l'officieux conseil de Monsieur, fort curieux de succession, elle défendit sa présence à M. de Lauzun, qui continua ses simagrées et s'en alla dans la maison professe des Jésuites. Enfin Mademoiselle mourut, et, selon l'usage égyptien, fut embaumée très-proprement en deux ou trois parties, le corps, le cœur et les entrailles. Je regrette de n'avoir pas été présent à un singulier accident qui troubla toute la pompe funèbre. Comme je ne crois pas le moins du monde au surnaturel, il y avait là de quoi me donner la foi infuse.

Le corps était veillé par deux duchesses désignées par le Roi, et relevées de deux heures en deux heures. Deux évêques en rochet et camail occupaient la droite et la gauche du lit de parade. Deux urnes, l'une contenant le cœur, l'autre les entrailles, étaient placées sur des piédestaux couverts de velours noir. Autour, des hérauts d'armes avec leurs masses, des Feuillans dépêchant des psaumes, et des dames en grand

deuil, pleurant ou faisant semblant : le grand-maître des cérémonies s'était surpassé. Lorsqu'il fut l'heure de partir pour Saint-Denis, le Roi, la famille royale et les premiers de la cour se rendirent au Luxembourg, dans les salles ardentes. La chaleur était excessive; celle du jour augmentée par la foule et la lumière des bougies. Tout-à-coup une rumeur sourde arriva des escaliers, et l'on sut que M. de Lauzun, tout couvert de crêpe, se rendait au convoi.

« Ce n'est pas ici sa place, dit le Roi.

— Mon frère, ajouta Monsieur, il vaut mieux le laisser, puisqu'il est venu. »

M. de Lauzun parut à la porte avec un visage pâle et des yeux rouges d'avoir pleuré. Il faillit s'évanouir à la vue des urnes funéraires..... On entendit comme un coup de mousquet, et une des urnes se brisa en éclats, avec une odeur insupportable. M. de Lauzun fut le seul qui ne bougea pas; il eut la présence d'esprit de se boucher le nez : le Roi, les princes, les dames, les prêtres, tout le monde s'enfuit en criant comme des insensés. Fagon n'eut pas la persuasion qu'il fallait pour calmer cette épouvante;

sa voix se perdit dans le tumulte; il eut beau dire que c'étaient les entrailles mal embaumées qui avaient rompu l'urne, on ne l'entendit pas ou l'on ne le crut pas, et chacun se signait en disant que la vue de M. de Lauzun avait produit cet effrayant prodige. Le Roi, plus superstitieux que le reste, demeura convaincu que Mademoiselle avait manifesté par là l'horreur qu'elle avait de Lauzun. « Monsieur, lui dit-il, sortez d'ici sur-le-champ, et respectez les morts ! » Le dégât fut bientôt réparé, et les entrailles, réembaumées, furent portées sans encombre aux Célestins. M. de Lauzun se trouva tout sot à l'ouverture du testament; il n'avait qu'une bien maigre part dans les richesses immenses de Mademoiselle : Monsieur avait fait râfle du tout.

Toutefois il prit bravement son parti, résolu de jouer jusqu'au bout son rôle de mari désespéré. La première fois qu'il se présenta à Versailles, il portait le grand deuil. Le Roi, en colère, alla à lui :

« Monsieur, lui dit-il, si vous persistez à me désobéir, je vous enverrai en un lieu que vous connaissez déjà : de quel droit prenez-vous ces

habits, qui sembleraient annoncer que vous êtes parent ou allié d'une petite-fille de France?

— Sire, répondit noblement M. de Lauzun, j'ai pris le deuil par devoir et non par ostentation; cependant, comme j'ai à cœur de ne vous point déplaire, j'attendrai quelque temps avant de me représenter devant vous.

En effet, il continua pendant plusieurs mois à porter le grand deuil, sans paraître à la cour.

J'avais fait connaissance depuis quelques années avec un marchand de draps nommé Montbrun, qui habillait la livrée de Monsieur et du duc de Chartres; pour avoir des marchés avantageux, il me faisait des cadeaux qu'il savait bien regagner aux dépens de Leurs Altesses royales. En outre, il n'était pas de politesses qu'il ne me fît très-libéralement; avare autant que fripon, il m'aurait livré sa femme et sa fille pour me forcer à fermer les yeux sur ses bénéfices. Il m'entourait de petits soins, et je lui faisais l'honneur de dîner souvent à sa table. Mal lui en prit de se brouiller avec moi : il y perdit ses pratiques. Ses dîners étaient d'une délicatesse exquise, et sa femme, épaisse de corps et d'esprit, n'avait d'autre talent

que de bien faire la cuisine. Les convives étaient toujours les mêmes et peu nombreux : deux ou trois gros marchands et l'abbé Jacques Boileau, frère aîné du poète.

L'abbé était de toutes les fêtes en sa qualité de confesseur de la famille, et les meilleurs morceaux arrivaient du plat sur son assiette. C'est lui que son frère a voulu peindre dans sa satire des *femmes*, sous les traits d'un directeur. Cependant le portrait manque de vérité, car Jacques Boileau, fort ami de la bonne chère et du plaisir, se relâchait dans la pratique de l'austère morale qu'il prêchait dans ses livres. C'était un petit maigrelet, à peau tannée, avec des yeux de chat et une voix chevrotante; le choix de ses sujets de conversation dévote trahissait l'instinct de son tempérament. Son sujet favori était la flagellation, et, comme il est dit dans les Pères de l'Église que les premiers chrétiens se flagellaient en l'honneur de Jésus-Christ, il attaquait cette pénitence qui lui paraissait un libertinage. Le livre latin qu'il a publié sur cette grave matière n'est que le résumé des rêveries de toute sa vie ecclésiastique. Le bruit a couru que ce

livre était une satire contre Louis XIV, qui prit de Mme de Maintenon l'habitude de se faire flageller très-chrétiennement de toutes mains. Cela lui semblait devoir être aussi agréable à Dieu qu'à lui-même. Cependant le Roi entendit parler du livre et voulut le connaître; mais le voyant écrit en latin, il dit à Mme de Maintenon :

« Personne de ma cour ne lira ceci, et pour cause. »

Il fit venir l'auteur, et pensant bien l'effrayer, lui demanda pourquoi il n'avait pas écrit en français.

« Sire, répondit l'abbé Boileau, c'est de peur que les évêques ne lisent mon ouvrage. »

Louis XIV se mit à rire et le renvoya avec une gratification.

Montbrun avait un frère établi à Londres, où il fit fortune dans le commerce, je ne sais lequel. Il devait quelque argent à son aîné, et lui envoya, pour s'acquitter, un magnifique cheval anglais qui n'avait pas son pareil dans les écuries du roi de France. Montbrun me le fit voir, et fort ignorant en maquignonnage, m'interrogea sur ce qu'il valait.

« Si vous me le confiez, répondis-je, je me fais fort de le vendre mille livres.

— C'est une grosse somme, s'écria le vieux marchand, et je serais content de l'avoir au lieu de cet animal, qui peut mourir d'un moment à l'autre.

— Vous en aurez mille livres demain, répliquai-je; mais quel sera le prix de la commission?

— Ce que vous pourrez en avoir de plus. »

J'étais si joyeux des avantages que j'allais retirer de ce marché, que je montai en selle, et piquai des deux jusque chez M. de Beauvais, chef de la capitainerie des environs de Paris, que je savais fort curieux de beaux chevaux. Par un heureux hasard, le jeu de la veille avait rempli sa bourse.

« Oh! la belle bête! me cria-t-il de loin.

— Est-ce de moi ou du cheval que vous parlez?

— Vraie race anglaise! Est-il à vendre? J'en donnerais volontiers mille écus.

— Je les accepte encore plus volontiers; comptez-moi la somme : il est à vous. »

Je retournai au Palais-Royal, fort satisfait de ma journée, et je ne parlai à qui que ce fût de mon droit d'aubaine. Le lendemain je portai à Montbrun les mille livres qui lui revenaient, sans lui parler du reste. Il me remercia, et me fit cent questions, qui m'obligèrent à cent mensonges. On me retint à dîner : l'abbé Boileau arriva : on se mit à table.

« L'admirable cheval que je viens de voir! s'écria-t-il; je parie, M. Montbrun, que le vôtre, tout anglais qu'il est, ne le vaut pas.

— Et combien a-t-il coûté? demanda l'avide marchand.

— M. de Beauvais l'a acheté ce matin mille écus de l'abbé Dubois. »

La mine était éventée, et je fis de mon mieux pour soutenir l'assaut.

« Mille écus! s'écria Montbrun au désespoir : l'abbé, vous ne m'avez remis que mille livres?

— Selon notre convention, répliquai-je froidement.

— Et vous ne me restituerez pas le surplus? continua le marchand.

—Au jugement dernier, lui dis-je; pas avant.

— M. Dubois, interrompit l'abbé Boileau, vous êtes profondément jésuite.

—Non : je suis votre serviteur, » dis-je en me levant de table.

Je sortis de la maison pour n'y plus rentrer. Je retirai à Montbrun la fourniture de la maison d'Orléans. Ce lui fut une leçon de savoir-vivre.

La vente de ce cheval me lia d'amitié avec le baron de Beauvais, qui lui dut une partie de sa fortune. Il était fils de la Beauvais, première femme-de-chambre de la Reine mère, et le Roi, par souvenir de cette catin, qui avait eu ses prémices, avait pour le fils une affection presque paternelle. Je crois que plusieurs auraient pu s'attribuer une part à la naissance du baron de Beauvais, et La Vauguyon le premier, car la Beauvais le préférait à ses autres amans. Quoi qu'il en soit, Louis XIV, par sa façon d'agir avec M. de Beauvais, qu'il comblait de biens, de tendresses et de faveurs, laissait le champ libre aux suppositions. M. de Beauvais ne ressemblait pas mal au Roi du côté de la figure; l'esprit et la bonté n'étaient pas chez lui moins caractérisés. Il jouait

gros jeu, mais sans rage et sans vilenie; il gagnait souvent, et n'avait guère d'argent, parce que La Vauguyon puisait dans sa bourse à pleines mains.

Le baron de Beauvais, fier de posséder un cheval d'un si grand prix, le monta aux yeux de toute la cour et à l'admiration des plus difficiles. Le Roi en eut envie après l'avoir essayé dans le jardin de Versailles; toutefois il n'en dit mot à personne, et personne, excepté La Vauguyon et moi, ne soupçonna le cas que faisait Louis XIV de ce superbe Bucéphale. Dès lors l'un et l'autre nous cherchâmes à l'acheter pour l'offrir au Roi.

La Vauguyon était d'origine un pauvre gentilhomme, appelé d'abord Bethoulet, puis Fromenteau, jusqu'à ce qu'il s'intitulât comte de La Vauguyon. Je l'ai vu seulement dans un âge assez avancé, et des qualités du corps qu'il avait eues, il ne lui restait qu'une belle taille et des traits assez bien conservés. Il avait des grâces acquises dans le commerce des femmes, et de l'esprit de ruelle; avec cela une voix musicale et du talent à pincer de la guitare. Il touchait alors à

sa soixantième année, et Mme de La Ferté l'avait trouvé digne de sa réputation d'autrefois. Cependant ces avantages n'auraient pas réussi à le pousser en cour, si la Beauvais ne s'en était servie d'abord. Elle se déclara la protectrice de Fromenteau, et le Roi, qui ne savait rien refuser à cette honnête gouvernante, fit de son amant un ambassadeur en Danemark et en Espagne, un conseiller d'État et d'épée, et un chevalier de l'Ordre. Enfin La Vauguyon s'embarrassa en mariage d'une veuve laide, méchante et à peine riche, qu'il aimait, on ne sait ni pourquoi ni comment. A sa mort, il se prit de mille fantaisies plus extravagantes les unes que les autres; il se plaignait sans cesse de sa pauvreté et sollicitait toutes les places vacantes. Louis XIV se fatigua bientôt de ses importunités et de ses folies. La Vauguyon en était venu au point de dire au Roi: « Sire, je suis un homme mort, si vous ne me nommez point ministre. » Ce n'était pas une plaisanterie.

Il s'imagina que, s'il pouvait faire hommage au Roi du cheval du baron de Beauvais, il obtiendrait la place de Barbezieux, dont on était mé-

content. Il importuna donc son ami afin qu'il lui donnât ou lui vendît le cheval anglais. Beauvais, accoutumé aux étranges lubies de La Vauguyon, résista à ses pressantes sollicitations : « Mon cher, lui dit celui-ci, tu seras cause de ma mort. » Je ne m'étonne pas de ce désir de posséder ce cheval, car moi-même pour le ravoir j'aurais engagé des sommes considérables. M. de Beauvais tint bon, et venant à apprendre combien le Roi souhaitait son cheval, il nous prévint en l'envoyant dans les écuries de Versailles. Louis XIV accepta ce présent, et fixant lui-même un prix à la générosité du baron de Beauvais, il la paya en pensions viagères. Dès que La Vauguyon fut instruit de cela, il se regarda comme un homme perdu, et l'exaltation de sa tête fit le reste.

Il était alors l'amant en troisième d'une M[me] Leboindre du Gros-Chenet, qui, outre son mari, fréquentait le marquis de Rubentel et M. de Marois, curé des Invalides. Elle n'était rien moins que jolie, et toutes ses séductions étaient des moyens cachés. C'est sur elle que Boileau fit une épigramme où il priait Jean, le mari, de ne pas les gâter tous. Un matin que je me trouvais

chez le baron de Beauvais, Mme Leboindre arriva à demi morte; elle avait passé la nuit avec La Vauguyon, qui s'était levé pendant qu'elle dormait et s'était tué de deux coups de pistolet. Mme Leboindre, pâle et désolée, portait encore des traces sanglantes de ce suicide. J'accompagnai M. de Beauvais, qui se rendit au domicile du mort: nous le trouvâmes dans son lit, la tête horriblement mutilée, et sur une table était un papier avec ces mots: « Mon cher Beauvais, ton cheval m'eût fait nommer ministre! » C'était le rêve d'un fou. Cette mort étonna, et ne produisit pas grand deuil.

La disette fut grande cette année et la suivante, le peuple murmurait et l'éclat des victoires n'avait plus à ses yeux ce prestige que favorise la prospérité publique. Les impôts croissaient en raison de nos succès militaires, et la guerre appauvrissait toutes les ressources de la France. Les gens riches enfouissaient l'argent, et je me croyais en droit de faire de même que les gens riches. La cherté du blé devenait excessive. Je ne me souviens pas d'avoir vu autant de pauvres. Paris offrait un spectacle déplo-

rable, que l'on s'efforçait de cacher au Roi. Louis XIV ne se doutait pas du malheur de ses sujets.

A Versailles les fêtes n'étaient pas moins brillantes, et dans tous les sermons les prédicateurs avaient bien soin de représenter la France dans l'état le plus florissant. Il y a long-temps que l'on a dit d'un prédicateur du Roi que c'était un flatteur en chaire. Mon petit Massillon n'a pas suivi ces erremens. La cour n'était pas si mal informée de la situation des choses, et seulement ses plaisirs l'empêchaient de s'intéresser aux calamités du peuple. Jamais les mœurs n'avaient été portées à un plus haut degré de perversité que sous le régime dévotieux où nous vivions. La Maintenon, métarmorphosée en mère de l'Église, présidait à cette Babylone d'iniquités et d'hypocrisie.

Ce n'était plus de la fine fleur de galanterie, des maris trompés, des amans, des petites maisons; le jésuitisme était encore plus l'ennemi des dames françaises que des libertés gallicanes. Il est vrai que le duc de Chartres et moi nous résistions au torrent, et je me rap-

pelle un huitain qu'il composa sur les affaires du temps :

Le pain blanc s'achète à grands frais ;
Le bon vin ne se trouve guère,
Et l'argent, qui sert à tout faire,
Devient plus rare que jamais.
Amis, plaignons nos infortunes,
La guerre cause nos besoins,
Les femmes seulement aujourd'hui sont communes,
C'est ce dont on use le moins ;

Ces vers, répétés alors par les cent bouches de la renommée, renouvelèrent le *Sic vos non vobis* de Virgile : le marquis de Dangeau se les attribua.

Ce Dangeau, que je n'ai jamais aimé, était pour ainsi dire l'orgueil incarné ; il avait oublié sa médiocre naissance en Beauce à mesure que le jeu grossissait sa fortune ; c'est le premier joueur qui n'ait jamais perdu ; ce bonheur continuel avait sans doute quelque cause secrète. Il avait été joli homme dans sa jeunesse et grand meneur d'aventures. Ses libéralités d'argent, de flatteries et d'embrassades lui firent des amis de toutes sortes, et sa méchante facilité à rimer lui gagna le Roi et les maîtresses, les unes après les

autres. Des produits du jeu il acheta de belles places, et même un fauteuil à l'Académie française. Il disait à qui voulait l'entendre qu'il renouvellerait la pluie d'or de Danaé; ce fut bien pis lorsqu'il épousa une fille d'un comte de Lowenstein, jolie, spirituelle, et prude comme une duègne espagnole. Elle avait été fille d'honneur de la Dauphine, qui machina ce mariage, et la fiancée arriva toute hérissée de vertu. Elle s'est apprivoisée depuis, et Dangeau disait avec sa superbe ordinaire : « Qui osera dire qu'il n'y a plus de sagesse en France, tant que ma femme y sera ?» Ce Dangeau avait la manie de remplir des bouts rimés, et l'on raconte qu'il dut la faveur du Roi à une merveille de ce genre. Il avait un impudent valet, sachant à peine écrire, qu'il nommait magnifiquement son secrétaire; chaque soir il lui dictait ce qu'il avait entendu de nouveau dans la journée. Les sots mémoires que cela fait! je les ai eus entre les mains depuis sa mort; et en vérité, j'ai ri de pitié en les parcourant. Mieux vaut cent fois la Gazette du médecin Renaudot!

Dangeau ne disait pas ouvertement qu'il était l'auteur des vers satiriques du duc de Chartres;

mais il le laissait croire, et on le dit au Roi. Louis XIV lui en parla un soir dans l'Appartement, et Dangeau, courtisan jusqu'à la bassesse, nia effrontément qu'il connût ces vers, insolens, disait-il.

« Pourtant, reprit le duc de Chartres, qui l'entendit, vous me les avez récités à moi-même.

— Il est vrai, répondit Dangeau embarrassé, mais je n'en connais pas l'auteur.

— Si ce n'est pas vous, répliqua le Prince, vous avez fait tout ce qu'il faut pour me le faire croire. Enfin, puisque vous en avez pris la responsabilité, vous la garderez, s'il vous plaît.

— M. Dangeau, lui dit le Roi, vous ressemblez ici au paysan de la fable, qui souffle le froid et le chaud. »

Dangeau, à qui le Roi tourna le dos, s'épuisa pendant quinze jours en flagorneries de toutes sortes pour réparer son imprudence.

A quelques jours de là, Louis XIV eut lieu de s'apercevoir que les vers en question n'avaient rien d'hyperbolique. Paris était en proie à de sourdes menées, et diverses émeutes n'avaient cédé qu'à la force. Mme de Maintenon choisit ce

moment pour aller voir l'archevêque. Elle était haïe de la populace, parce qu'on l'accusait d'accaparer les blés pour se faire de l'argent, et je la crois capable de cette rubrique si souvent employée. On m'a souvent assuré qu'elle a, de cette manière, amassé plus de dix millions. L'horreur qu'à cette époque elle inspirait était portée à son comble, et elle faillit être lapidée.

Elle était dans sa voiture avec Mme la marquise de Dangeau et Mme de Roucy : quoiqu'elle eût pris la précaution d'avoir un carrosse du Roi et pas de gens à sa livrée, elle fut reconnue dans la rue Saint-Honoré, et quelqu'un ayant crié, *la Maintenon!* la foule aussitôt s'amassa de tous côtés. Je me trouvai là par bonheur pour elle, et prévoyant le danger que courait la favorite, je me précipitai à la portière en disant : « Madame, retournez, il en est temps encore ; je vais tâcher d'occuper ces furieux ! » Elle comprit la prudence de mon avis et ordonna au cocher de reprendre la route de Versailles. Quand le peuple vit son projet, il commença à lancer contre elle des injures, des menaces et des pierres. Je montai sur une borne, et tandis que la voiture luttait contre un flot de

gens en guenilles, je criais : « Mes amis, vous vous trompez ; ce carrosse porte des officiers du Roi qui ont l'ordre de faire baisser le prix du pain. » Ces paroles volèrent de bouche en bouche, et des applaudissemens succédèrent aux imprécations. Mme de Maintenon était déjà hors de la portée de cette multitude, lorsque je parvins à m'esquiver de l'ovation qui m'attendait.

Je partis le soir même pour Versailles, que je trouvai dans une grande agitation de la scène du matin ; Louis XIV était transporté d'indignation, et je contribuai à le ramener à des sentimens plus doux en lui peignant la misère qui régnait à Paris. Le lendemain le prix du pain fut diminué. Mme de Maintenon, reconnaissante de ce que j'avais tenté pour elle, m'appela long-temps son *sauveur* sans toutefois m'aimer davantage. Elle eut donc double mérite en me donnant une somme de cinq cents louis et en me faisant obtenir le prieuré du Val-en-Grais.

CHAPITRE IV.

Mortalité. — Mort de La Fontaine; des maréchaux d'Humières, de Luxembourg et de Bellefonds; de la princesse d'Orange; de Mme de Barbesieux; de M. de Harlay, archevêque de Paris. — Mme de Lesdiguières. — Couplet. — Maladie de Dubois. — Le docteur Carrette et son élixir. — Le mémoire d'apothicaire. — La brouille. — Le Mercure galant. — Thomas Corneille. — Dubois parle littérature. — Charles Perrault. — Les anciens et les modernes. — Opinion de Dubois sur la poésie. — Le portrait de Mme de Maintenon, peint par Mignard. — Sainte Françoise. — Le manteau d'hermine et la couronne. — Mme de Sévigné. — Mme de Coulanges. — L'abbé Têtu. — Son épitaphe. — Méprise. — Le gentilhomme, maître-d'hôtel. — Les mains. — Le portrait du maréchal de Noailles, peint par Rigaud. — Flatterie de Mignard. — Dubois voit diminuer son crédit.

A la disette se joignit bientôt la mortalité. Les vieilles femmes du peuple disaient que la fin du monde approchait, et que Mme de Maintenon était l'Antechrist. Quand les pauvres gens eurent payé

tribut les premiers aux épidémies, ce fut le tour des riches. Toutes les célébrités y passèrent. On ne voyait qu'enterremens, on n'entendait que le son des cloches. Les prêtres seuls s'accommodaient de ces messes de morts à dire, de ces *requiem* à chanter. Les prix ne diminuaient pas en raison de la quantité, et le nombre des défunts était si grand, que deux maris se prirent aux cheveux, dans la sacristie de Notre-Dame, en se disputant un service funèbre pour leurs femmes, soit excès de zèle conjugal, soit hâte de se débarrasser des défuntes. La petite vérole surtout faisait d'affreux ravages, et je m'en consolais dans l'espoir que de gros bénéfices viendraient à vaquer. La cour faisait à chaque instant des pertes nouvelles, et le lendemain, la fosse comblée, la place prise, tout était oublié. Je ne saurais compter toutes les personnes que je vis mourir en moins de trois années.

Le bonhomme La Fontaine ne survécut que deux ans à Mme de La Sablière, qui l'aimait autant que son chien et son chat. Il s'éteignit à la suite d'une longue maladie, où le père Pujet avait réussi, par la peur du diable, à faire de l'auteur

des Contes un pénitent à haire et à cilice. Dans les derniers temps de sa vie, il ne voyait presque plus ses amis, de peur de se ressouvenir avec eux de ses péchés de jeunesse. Je l'allai visiter quelques jours avant sa mort : il était dans son lit, occupé à coller des images de saints sur tous les feuillets d'un volume de ses Contes : « Vous voyez, me dit-il, je fais un acte de contrition. » Il avait à ses côtés une vieille garde, qui, les lunettes sur le nez, lisait son bréviaire ; elle releva la tête quand La Fontaine s'écria avec un soupir :

« Je suis un grand scélérat !

— Laissez faire, Monsieur, lui dit-elle, le bon Dieu n'aura pas le courage de vous damner. »

Le pauvre La Fontaine avait des momens d'absence. Il me demanda tout-à-coup mon nom ; quand je le lui eus dit, il m'apostropha en ces mots :

« Savez-vous les litanies des agonisans ?

— Non, répondis-je.

— En ce cas, allez-vous-en. »

Là-dessus, il me tourna le dos brusquement, et s'obstina à ne plus vouloir me parler, quoi que je fisse pour l'y engager. Je me levai pour sortir,

lorsqu'il me rappela en me priant de lui répéter la fable du *Mort et du Curé ;* et comme je ne la savais pas par cœur, il se mit à la réciter en riant de toutes ses forces.

« L'histoire n'est-elle pas singulière? ajouta-t-il. C'est la première fois qu'un curé s'est trouvé mal d'un mort.

— Au lieu de ces tristes idées, lui dis-je, vous devriez en avoir de plus gaies.

— Mon cher Dubois, reprit-il avec des larmes dans les yeux, l'excellent Molière est mort le premier; après moi, resteront encore Boileau et Racine! »

Je ne pus résister à mon émotion, et je le quittai pour ne point la laisser paraître. Cinq jours après, il fut enterré dans le cimetière des Saints-Innocens, à la même place où Molière l'avait été vingt ans auparavant.

Après avoir vu périr tant d'honnêtes gens, je ne m'étonne pas d'exister encore. Le maréchal d'Humières devança de quelques mois le maréchal de Luxembourg et le maréchal de Bellefonds. Il était homme d'honneur, brave à la guerre comme au jeu, et d'une courtisanerie fort relc-

véc. J'ai toujours admiré son mot à son confesseur :

« Vous voyez un homme qui s'en va mourir dans quatre heures, et qui n'a de sa vie pensé à son salut ni à ses affaires.

— Il est encore temps de penser à votre salut, repartit le confesseur.

— A la mort, vous voulez dire ? mais vous ne pourrez pas faire que j'en aie peur. »

Le Roi fut mécontent de cette fin assez peu chrétienne : « Il en coûte si peu, dit-il, de recevoir l'extrême-onction ! »

La princesse d'Orange, fille de Jacques II, mourut aussi, jeune et belle encore. Cette nouvelle tomba si inopinément à Versailles, qu'on la crut aussi fausse que celle qui arriva dans le même temps à Madame, annonçant que le Palatinat était inondé, et que vingt mille Allemands étaient noyés. Des paris, que le roi d'Angleterre avait mis à la mode, s'établirent à Versailles au sujet de cette mort encore incertaine. Quand il ne fut plus possible d'en douter, on agita la question du deuil, et Jacques II, plus roi que père en cette circonstance, la trancha d'un seul

mot en défendant de le porter. « Ce n'est plus ma fille, dit-il en cachant sa douleur ; c'est la femme d'un rebelle ! »

Mme de Barbezieux, toute jolie et parfaite qu'elle était, ne fut pas plus épargnée. Je l'avais souvent admirée dans les bals de la cour, et je ne comprenais pas qu'il pût y avoir tant de vertu sans faste dans une grande dame. Elle habitait Versailles lorsque la petite vérole se déclara, et, contre l'usage établi, on ne la fit pas sortir du château. M. de Barbezieux, son mari, qui craignait cette horrible maladie autant que le Roi, fit tout au monde pour que sa femme fût transportée à Paris. La duchesse d'Uzès, sa belle-mère, écrivit au Roi que sa fille ne supporterait jamais ce changement de lieu, et qu'il faudrait marcher sur son corps pour arriver au lit de la malade ; elle suppliait en outre Sa Majesté de permettre que Duchesne, le médecin des Enfans de France, la visitât. Ce Duchesne avait fait plusieurs cures merveilleuses de petite vérole. Mais le Roi refusa cruellement, et fit appeler le médecin : « Duchesne, lui dit-il, je vous ordonne d'aller sur-le-champ à Saint-Cyr, voir

comment on s'y porte. » Duchesne partit, et Mme de Barbezieux expira en disant : « Je suis sûre que Duchesne me sauverait. » On l'enterra de nuit, aux flambeaux, et pendant plusieurs jours le Roi n'alla point se promener du côté des bâtimens de la Surintendance, où elle était morte. Il répétait souvent depuis : « Je suis bien heureux de n'avoir pas eu la petite vérole de Mme de Barbezieux. »

M. de Harlay, archevêque de Paris, succomba dans une attaque d'apoplexie. C'était la fleur des galans : il quittait quelquefois son équipage pour chercher les aventures dans les rues de Paris. Malgré ce dérèglement de conduite, il s'était long-temps maintenu dans l'estime et l'amitié du Roi, dont il caressait les vices. Lorsque Mme de Maintenon intrigua sourdement pour faire déclarer son mariage, il se jeta dans le parti de Louvois, et fut entraîné dans sa disgrâce. Il avait encore plus d'ambition que d'immoralité; c'était d'ailleurs un prélat fort spirituel. Un jour, un prédicateur monta en chaire devant le Roi, et divisa son sermon en quatre points; mais tout-à-coup un cas d'urgence sur lequel il ne comptait pas le força

de quitter la place en demandant pardon à l'auditoire. L'archevêque de Paris profita de son absence pour commencer un sermon sur les quatre points que l'autre avait posés ; celui-ci, en revenant, fut tout ébahi de voir sa tâche à peu près faite. Ce n'est pas la seule occasion où M. de Harlay déploya son éloquence, qui lui regagnait toujours le cœur du Roi : « Cet homme, disait Louis XIV, est un démon dans la vie privée ; mais il parle du paradis comme un ange. » La conduite scandaleuse qu'il menait attira les regards du saint Siége, qui faillit le mettre en interdit. Il n'était pas fort curieux de dire sa messe, et il avait fini par ne plus distinguer le dimanche des autres jours de la semaine. Son tempérament avait d'impérieuses exigences, et maintes pénitentes lui payaient en nature la dîme pastorale. Outre ces amours à la douzaine, il eut deux maîtresses en titre, qui siégèrent avec lui sur le trône épiscopal, Mmes de Bretonvilliers et de Lesdiguières. Cette dernière, qui mangeait sans scrupule le bien de l'Eglise, vécut presque maritalement avec lui jusqu'à sa mort. Elle ne manquait pas une procession, et elle y affichait les



airs d'un archevêque en jupon. C'est dans ses bras que M. de Harlay fut frappé d'apoplexie, à la suite d'une débauche fort peu canonique. Mme de Lesdiguières, pour leur honneur commun, n'appela du secours qu'après avoir sauvé la dignité de Monseigneur en faisant disparaître toutes les traces de leur orgie. Un père Gaillard fut chargé de l'oraison funèbre, dont il se tira gaillardement; il parla de tout dans cette oraison funèbre, excepté du mort. Le président de Harlay, son frère, naturellement railleur, fut médiocrement affligé de cette perte : sa sévérité souffrait de la façon de vivre de l'archevêque; cependant je ne crois pas qu'il soit coupable du couplet suivant, qu'on lui attribua :

Harlay n'est plus : ce prince de l'Eglise
Dont l'âme fut à Vénus si soumise!
Paix!
Le Pape le canonise!
Lesdiguières en fait les frais!

Au milieu de cette foule de malades et de morts, je m'aperçus que ma santé avait subi de rudes atteintes; car enfin on n'est pas de fer. Mes éternelles idées d'ambition avaient allumé mon

sang non moins que mes exploits amoureux. J'allais chercher mes plaisirs dans des endroits suspects, et j'y prenais souvent ce que j'aurais mieux aimé y laisser. Ensuite, plus encore que la fatigue du travail, mon humeur irascible avait usé ma pauvre machine, et je commençai à avoir besoin de me médicamenter sérieusement, sous peine d'un dépérissement général de tout mon individu. J'étais si maigre qu'on m'eût pris pour un squelette, et c'est un miracle que j'aie pu résister si long-temps avec une si frêle apparence. Un régime rigoureux me rappela à la vie, et cette règle, que je n'ai jamais enfreinte depuis, toujours compensé les excès de mon tempérament.

C'était le moment de m'accrocher à un docteur, et ce fut un docteur qui s'accrocha à moi. Je dis docteur, et j'en demande pardon à la faculté. Ce charlatan italien se nommait Carro-Carri, mais il francisa son nom, en s'appelant Carrette, pour détruire toute prévention que son pays aurait fait naître.

Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

Il me fut adressé je ne sais par qui, et sa langue dorée trouva le chemin de ma bourse. Il me promit d'énormes bénéfices si je consentais à m'associer aux siens. Il se fit payer, bien entendu, comme ces gens qui vendent le secret de la pierre philosophale. Je me rendis coupable de la vogue que je lui procurai dans la plus haute société; il gagna en effet beaucoup d'argent, qu'il partageait assez honnêtement avec moi. Toute sa pharmacopée consistait en certain élixir, auquel il fixait un prix exorbitant; la bouteille se payait, je crois, dix écus; et le juif vendait aussi des guérisons d'avance, quitte à rester débiteur du tout. Cependant la mode l'avait mis en faveur auprès des dames, et la moindre indisposition ne pouvait se passer de Carrette. Son orgueil doctoral s'enfla tellement d'un succès dont il m'était redevable, qu'il s'emmarquisa à la barbe d'un chacun ; on en rit, mais on ne l'en consulta que davantage.

L'ingratitude le somma bientôt de rompre notre association, et ce serpent que j'avais réchauffé dans mon sein fit de grands hélas en m'avouant qu'il était décidé à continuer seul son

élixir et ses assassinats. Ce n'est pas tout, il voulut encore s'enrichir de mes dépouilles; il me présenta respectueusement une longue note d'apothicaire formant un total de deux cents écus.

« Qu'est-ce? lui demandai-je ingénuement.

— Une petite dette, que je vous prie d'acquitter.

— C'est toi, maraud, qui emportes une terrible dette de reconnaissance.

— Monsieur l'abbé, j'y ferai certainement honneur, comme vous à la mienne.

— Mais quels sont tous ces chiffres?

— Le nombre de mes visites, mon cher maître.

— Comment, fripon, de quelles visites parles-tu?

— Elles sont marquées exactement depuis la première, et je ne les ai pas estimées ce qu'elles valent, par égard pour vous.

— Quoi! voleur, tu me fais payer l'ennui que j'ai à voir ta sotte figure?

— Ne suis-je pas médecin pour vous servir, Monseigneur? Ce n'est pas ma faute à moi, si vous vous portez toujours bien.

— Sans doute, bourreau, il n'a pas tenu qu'à ton élixir qu'il en fût autrement; un verre que j'en ai pris a failli me traiter de même que tant d'autres.

— *Che volette*, mon bon seigneur; si les médecins guérissaient toujours leurs malades, il n'y aurait plus de ces derniers. Payez-moi, s'il vous plaît.

— Écoute, drôle; si tu taxes tes visites à trois livres, je n'estime pas moins de cent livres chaque audience que je t'ai donnée. »

Ma grosse colère était près d'éclater ; il jugea prudent de se retirer, et, s'il n'eût pris ce parti, je pense que d'un seul coup j'aurais vengé tous ses malades.

Depuis cette ridicule scène, je le décriai autant que je l'avais vanté d'abord, et ses bévues médicales lui nuisirent autant que j'aurais pu faire. Il vit tous ses cliens l'abandonner, et quelques-uns se moquèrent de son insolente vanité, comme fit M. de Barbezieux, qui le manda pour traiter un chien de basse-cour. Moi, de mon côté, je ne m'épargnai pas à détruire mon propre ouvrage, et je le desservis si chaudement qu'en moins de rien

toute sa réputation s'en alla en fumée. Une des premières causes de sa réussite était la mention que le *Mercure galant* faisait tous les mois de son élixir; pour faire taire ces éloges payés, je me présentai moi-même chez de Visé, l'auteur de ce journal.

Il était malade, et absent de Paris; je rencontrai à sa place son collaborateur Thomas Corneille, qui me reçut avec une politesse officieuse et me promit d'avoir égard au but de ma visite. M. Corneille avait une de ces figures de bonhomme qui trompent rarement. Quoiqu'il fût d'un âge avancé, il paraissait d'une santé robuste, et sa physionomie normande, fortement colorée, annonçait plutôt un paysan qu'un littérateur célèbre. Dès cette première entrevue, je remarquai sa modestie, si prodigue d'éloges pour les autres, et bien qu'il ne fît pas parade de sa dévotion, elle se décelait dans les moindres choses. Il me sembla d'une sensibilité extrême, et il ne parlait pas de son frère sans que ses yeux se mouillassent. C'était un savant universel, et il causait aussi librement de politique et de grammaire que de théâtre. Quand je lui eus appris qui j'étais, il redoubla de prévenances,

et je ne pus me dispenser de faire honneur à sa conversation.

— *Le Mercure galant*, lui dis-je, doit être pour vous d'un bon revenu ?

— Non, monsieur, reprit-il; M. de Visé et moi nous avons peine à nous soutenir, surtout depuis quelques années; c'est moi seul qui suis chargé de la rédaction, et j'ai cependant la plus petite part dans les bénéfices.

— La Gazette et le journal en vers de Lorret ne vous peuvent faire grand tort, et si j'ai bonne mémoire, j'ai vu le moment où tout le monde voulait avoir sa place dans ce *Mercure galant.*

— Du temps de Larrisoles et de la pièce de M. Boursault, mais depuis dix ans que la *Comédie sans titre* a été jouée, le goût du jour a bien changé.

— Sans doute vous avez des pensions du Roi?

— Aucune, monsieur; depuis la mort de Pierre, je vis dans l'obscurité, et les comédiens refusent souvent de représenter mes pièces; j'ai pourtant ma famille et celle de feu mon frère à nourrir.

— Ce ne sont pas vos jetons d'académicien qui vous aident beaucoup.

— Mon travail suffit à tout : depuis cinquante ans j'ai la plume à la main, et j'écris souvent jour et nuit.

— Je m'aperçois en effet que les *Chapelains* sont les mieux *rentés de tous les beaux esprits ;* on oublie les gens de talent.

— Parce qu'ils oublient de demander ; enfin je suis content ; mon Supplément au Dictionnaire de l'Académie, en deux volumes in-folio, vient d'être apprécié au-delà de son mérite. J'achève maintenant mon grand Dictionnaire de Géographie, qui n'aura pas moins de trois in-folio.

— Voilà d'effrayans travaux ! la vie d'un homme n'y peut suffire.

— Que diriez-vous donc du grand Dictionnaire Universel de M. Bayle, que l'on imprime en Hollande ? M. l'abbé de Renaudot a fait une grande faute en s'opposant à la publication de ce bel ouvrage.

— Je parlerai au Roi, à Monsieur, et je ne doute pas qu'on ne répare l'injustice dont vous êtes victime.

— Je n'ai besoin de rien tant que je conserve mes yeux. Quand les fenêtres se fermeront, ce sera le signal de déménager de la maison. »

Un nouveau venu mit fin à cet entretien, qui, malgré sa simplicité, avait pour moi l'intérêt le plus vif. C'était Charles Perrault, frère du médecin-architecte. Je n'ai jamais vu un auteur plus pacifique, moins jaloux et moins haineux. Son air ouvert et souriant prévenait en sa faveur, et son langage était à la fois simple et attachant. Il avait l'habitude de dire qu'il croirait à la métempsychose, n'était qu'il ne connaissait pas de puissance qui le fît entrer dans le corps d'un satirique. La querelle des Anciens et des Modernes était alors dans toute son effervescence, et il défendait presque seul son siècle contre le ban et l'arrière-ban de la littérature. Boileau surtout s'indignait qu'on lui accordât plus de mérite qu'à Perse et à Juvénal. Peu s'en fallut que l'autorité royale se trouvât engagée entre Homère et Chapelain. Je crois que Perrault avait la bonne cause; mais il la soutenait mal.

« Que ces auteurs sont bizarres! dit-il en entrant; j'ai pris leurs intérêts contre la vieille ad-

miration concentrée sur les Grecs et les Romains, et les voilà qui s'indignent, s'échauffent et cabalent pour des poètes morts depuis trois mille ans!

— Tenez, M. Perrault, répondit M. Corneille, il était imprudent d'opposer à l'Iliade et à l'Odyssée *Alaric*, la *Pucelle* et *Moïse sauvé*.

— Vous ne devinez pas, reprit Perrault, le motif qui m'a fait chercher dans les derniers rangs de notre Parnasse des sujets de comparaison avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité? J'avais trop beau jeu en citant nos grands écrivains, et c'eût été seulement une vérité banale.

— Ils ont pris cette réticence pour du mépris, ajouta Corneille, et Boileau, qui avait par ses épigrammes puni votre frère de lui avoir sauvé la vie, ne vous pardonnera jamais d'avoir dit que ses vers valaient mieux que ceux des anciens.

— Ils sont là deux ou trois poètes, dis-je à mon tour, qui se croient tout permis; n'ai-je pas entendu ce noir satirique critiquer aigrement le style du grand Corneille?

— Que peut-on attendre, répliqua Thomas,

d'un homme qui s'est moqué de Vaugelas en pleine Académie?

— Par forme de raisons, s'écria Perrault, il nous appelle Topinamboux! En vérité les anciens étaient plus honnêtes et plus justes.

— Messieurs, continuai-je, dans votre croisade littéraire, vous aurez toutes les femmes contre leur détracteur.

— S'il faut me décider pour l'un des deux partis, conclut Corneille, j'avouerai que, si Perrault n'a pas tort, Boileau n'a pas raison.

— Voilà ce que m'écrivait hier M. Arnauld, dit Perrault.

— Diable! interrompis-je, pour un janséniste, l'accommodement est un peu jésuitique. »

Je ne me jetais que rarement dans les discussions d'auteur à auteur, persuadé que l'amour propre en fait tous les frais. Je n'avais pas pour les lettres un amour exalté, et les charmes de la poésie ne m'ont jamais trouvé bien sensible. Je crois qu'il faut une sorte de minutie dans l'esprit et dans les idées pour se plaire à une musique de mots souvent vides de sens, et toujours vagues. La prose seule a l'avantage de dire ce qu'elle

veut dire, et de le dire de mille manières. J'ai fait peu de vers depuis que je me connais, et je me suis aperçu que les résultats ne rachetaient pas les peines qu'on se donne à rimer. Je me délassais plus volontiers avec les arts, dont je possédais au moins les principes. J'avais été contraint de partager les travaux et les études du duc de Chartres. C'est ainsi que je m'occupai quelque temps de peinture : le goût m'en est resté.

J'allai voir un portrait de Mme de Maintenon peint par Mignard; toute la cour y allait : il n'est pas de sagesse qui tienne contre la mode. On ne s'abordait à Versailles que par ces mots : « Avez-vous vu la sainte Françoise de Mignard (1)? » En effet, la flatterie du peintre avait déguisé la Maintenon en sainte, au risque de la grêle de plaisanteries que provoquait cette capucinade. Mignard avait un singulier talent, mais qui ne supportait pas l'analyse. Ses couleurs sont merveilleusement nuancées; mais souvent

(1) Françoise était le nom de baptême de Mme de Maintenon. (*Note de l'Editeur.*)

on ne sait s'il a voulu peindre de la chair ou du bois. Ce portrait, qui faisait tant courir, surpassait encore celui de Turenne. C'était une angélique figure qui ressemblait pourtant au modèle, l'eau de Jouvence aidant. Les défauts étaient surtout dans la composition, et sainte Françoise romaine, en manteau doublé d'hermine, n'était pas médiocrement grotesque. On disait, à propos de l'origine de ce manteau, marque distinctive de la souveraineté, que Mme de Feuquières, fille de Mignard, avait demandé au Roi s'il pouvait figurer sur les épaules de Mme de Maintenon? «Oui, répondit le Roi; sainte Françoise le mérite bien.» Mme de Feuquières revint à la charge, sans doute à l'instigation de la Maintenon, et demanda la couronne de reine pour le portrait : « C'est inutile, dit le Roi; les saintes n'ont pas besoin de couronne. »

Dans ma visite au portrait, je me trouvai avec plusieurs personnes que j'avais déjà vues à Versailles. Mme de Sévigné et Mme de Coulanges accompagnaient l'abbé Tétu, et je pris autant de plaisir à les examiner qu'à entendre leur entretien.

Mme de Sévigné n'était plus jeune, et ne s'en cachait pas; ce qu'elle était témoignait de ce qu'elle avait dû être dans le temps de sa grande beauté; cependant ses soixante-huit ans n'avaient pas encore imprimé sur son visage leur irréparable outrage, et, comme on sait, les grâces n'ont pas d'âge. Ses traits conservaient cette irrégularité piquante, ce je ne sais quoi que l'on retrouvait chez sa petite-fille Mme de Simiane. Sa taille était encore haute et dégagée, et ses yeux n'avaient jamais été plus vifs. J'admirai ses paupières bigarrées et son petit nez carré qui avaient charmé son cousin Bussy de Rabutin, et plus encore M. le comte de Toulouse. Il en parle souvent avec une religieuse admiration. Les premiers mots qui sortirent de la bouche de cette dame m'auraient attesté son esprit, si j'en avais pu douter.

Mme de Coulanges n'était ni laide ni jolie; elle touchait à l'âge où l'on cesse de l'être, et toutefois il y avait dans sa personne, son sourire, son allure vive et décidée, quelque chose d'assez agaçant. Les nombreux amans de cette dame s'étaient laissé prendre à cette première vue. Elle avait beaucoup d'esprit; c'était chose de famille,

et je me souviens de quelques épigrammes qui piquaient mieux que toutes les chansons de Coulanges son mari. Elle avait alors la manie des vapeurs, et Carrette, qui lui avait tiré moins d'argent qu'il n'eût voulu, gâta tout de bon sa santé. On la surnommait à la cour *la Mouche*, par allusion à ses railleries mordantes. Elle donnait libre cours à sa langue, disait-elle, de peur de faire comme le serpent, qui se trouve quelquefois réduit à se mordre lui-même. Sa religion se bornait à fort peu de chose, et une fois que, dans une grave maladie, elle reçut l'extrême-onction, elle dit au prêtre : « Ce ne sera pas trop de deux. » De toutes ses passions, la plus constante et la plus agitée, fut celle de l'abbé Tétu de Belval.

Cet abbé, que je n'aimais guère de réputation à cause de sa sotte vanité, avait joué un rôle dans le temps que Mme de Montespan le traînait à la remorque. La sœur de celle-ci, abbesse de Fontevrault, avait eu pour l'abbé des soins et un attachement en dehors de l'Eglise. Je ne conçois pas cependant qu'on ait pu s'amouracher d'un pareil masque! Il est vrai que trente ans de

plus sur un visage y apportent bien du changement. Mais il fallait qu'il eût quelque don secret, celui à qui Mme de Coulanges avait pu dire : « Vous êtes un dieu fait homme ! » Tel que je le vis, il faisait la figure de l'épitaphe dont l'honora Mme de Maintenon.

Ci-gît un abbé maigre et sec
Dont la vigueur s'est endormie
Avec la vieillesse ennemie.
Il ne lui restait que le bec
Dont il becquetait son amie (1).

Il avait encore du bec dans un autre sens ; il parlait, parlait : on eût dit une cliquette de moulin ; Mme de Sévigné l'avait baptisé : l'abbé *Tétu tais-toi*. Sa bavarderie avait un peu baissé depuis qu'il se gorgeait d'opium pour trouver quelques heures de sommeil. Il était alors en train de mourir, après une carrière plus galante qu'ecclésiastique, qui l'avait mis en si mauvaise odeur à la cour, que Louis XIV lui refusa un évêché sous prétexte qu'il faudrait auparavant le con-

(1) Cette épitaphe est rapportée ailleurs autrement.
(*Note de l'Éditeur.*)

vertir. L'abbé Tétu, vieux et usé comme il était, avait besoin d'indulgences de toutes sortes; son caractère se gourmait et sa maussaderie n'avait ni paix ni trêve.

Lorsque ces trois personnes arrivèrent, je regardais de loin le tableau pour mieux en juger l'effet. Mme de Sévigné me prit pour un gardien, et l'obscurité du coin où je me tenais debout contribua à ce quiproquo.

« Mon ami, me dit-elle, voudriez-vous nous expliquer les accessoires de ce tableau?

— Pardon, madame, repris-je en m'approchant, je ne suis pas ce que vous pensez, mais cependant je puis vous dire ce que je sais.

— En vérité, monsieur, répliqua-t-elle avec une gaîté charmante, je vois bien que je me suis méprise, et je vous en fais mes excuses. Ma vue basse m'a déjà trompée aussi grossièrement. Vous souvient-il, madame, ajouta-t-elle en souriant à sa compagne, de mon aventure au château de Chaulnes? J'avais une de ces faims de voyage qui crient au fond des entrailles, et le dîner n'arrivait pas. Je remarquai au bout de la chambre un homme que je crus être le maître-d'hôtel :

« Mon pauvre monsieur, lui dis-je d'un air sans façon, il est une heure, faites-nous dîner, je vous prie, et notre appétit vous rendra mille actions de grâces. « Cet homme me regarda avec des yeux si étonnés, que je le fus moi-même avant la réponse. « Mon Dieu, madame, me dit-il, serais-je assez heureux pour vous avoir à dîner chez moi? je me nomme Pécaudière; je suis gentilhomme, et ma maison n'est qu'à deux lieues de Landernau. » Je fus toute confuse de la politesse de ce bon gentilhomme de Basse-Bretagne, et pour me punir de mon étourderie, j'acceptai le plus ennuyeux des dîners d'étiquette de Paris à Landernau.

— Morbleu, madame, dit l'abbé Tétu avec son amabilité ordinaire, c'est être bien étourdie pour une femme de votre âge.

— Mon cher Tétu, dit Mme de Sévigné, vous devriez quelquefois faire boire une dose d'opium à votre grossièreté. »

On parla du tableau. Je parlai à mon écot, et, chose incroyable, l'abbé parla peu; en revanche, il gronda beaucoup.

« Vous êtes d'une si méchante humeur, dit

Mme de Coulanges, que je désespère de vous guérir de ce défaut-là.

— Nous ferons nommer l'abbé évêque des Incurables, » reprit Mme de Sévigné.

La conversation tomba sur les mains de Mme de Maintenon.

« Elles étaient plus belles que tout le reste, dit Mme de Sévigné, et ma fille, Mme de Grignan, se passionnait si fort pour ces mains-là, qu'elle les souhaitait à la sainte Vierge.

—Bon Dieu ! s'écria Mme de Coulanges, qu'en ferait-elle ? Je la défierais de les rendre pures. »

Tout-à-coup elle aperçut les miennes, que je montrais sans affectation aucune. Si ma vanité ne me trompe pas, elle dut dire tout bas à Mme de Sévigné : En fait de mains voyez celles de monsieur ; et Mme de Sévigné approuva l'observation par un sourire que je m'appliquai aussi sans façon. Du chapitre des mains on passa aux Anciens et aux Modernes, que Perrault et Boileau mettaient aux prises.

« Les Anciens sont plus beaux, dit Mme de Sévigné, mais nous sommes plus jolis.

— Madame, votre miroir vous le dira, repris-je.

— Voilà un compliment, dit-elle, qui arrive vingt ans trop tard. »

L'entretien se termina par un jugement sur le portrait du maréchal de Noailles, peint par Rigaud, que tout le monde allait voir avec des opinions différentes. Les uns le jugeaient digne de Van Dick ; les autres, indigne de son auteur. L'abbé Tétu à ce propos sortit de sa torpeur :

« Sotte chose! dit-il avec sa voix flûtée. On va voir cela ! on admire cela ! C'est pitié ! ne m'en parlez pas. Je vous jure que le maréchal de Noailles, sur cette toile, ressemble plutôt à un ermite du désert qu'à un maréchal de France! Il n'a ni chair ni os; on dirait une enseigne. Et cette fantaisie niaise d'avoir placé sur ses épaules les villes de Campredon et de Roses qu'il a conquises en deux années. Il faut avoir la rage de se faire peindre ! Moi, j'aimerais mieux recevoir un soufflet sur ma joue que de servir de mannequin à ce Rigaud...

— Halte-là ! l'abbé, interrompit M[me] de Sé-

vigné, Rigaud fait admirablement les portraits; et celui de Bossuet...

—Vaut l'original, n'est-il pas vrai? » s'écria le petit Tétu.

Nous nous séparâmes sans savoir au juste ce que nous pensions les uns des autres. Nous ne vîmes pas Mignard, qui faisait alors pour la dixième fois le portrait de Louis XIV, pour servir de pendant à sainte Françoise.

« Vous me trouvez vieilli? lui dit le Roi.

— Sire, répondit-il, je vois quelques victoires de plus sur le front de Votre Majesté. »

Pendant les trois premières années qui suivirent la campagne de 1693; je n'étais plus si souvent auprès du duc de Chartres; soit que la Duchesse eût projeté de m'éloigner, soit que le Prince se fatiguât de mes avis, soit enfin que d'habiles rivaux eussent réussi à balancer mon influence sur l'esprit de mon élève, je gravitai obscurément pendant ces trois éternelles années autour de l'astre de mon maître et mon crédit se ressentit de ce refroidissement. Une idée chagrine me poursuivait; je craignais d'être arrêté en route au milieu de mes bénéfices, et de voir avorter

mes rêves d'ambition. Les distractions que je cherchais au-dessous et au-dessus de moi ne tuaient pas le ver rongeur, et je dois à ma persévérance d'avoir reconquis plusieurs fois l'amitié et la confiance du prince que j'avais formé à mon image.

CHAPITRE V.

Commencement de Massillon. — Son portrait et son caractère. — Le quiétisme. — Mme Guyon. — Le père Lacombe son confesseur. — *L'amour pur.* — Fénelon. — Bossuet. — Assemblée spirituelle. — Principaux quiétistes. — Extase de Mme Guyon. — Dubois élu. — Godet, évêque de Chartres. — Mme Guyon épouse de Jésus-Christ. — Son arrestation. — Fin du quiétisme. — Ninon de l'Enclos. — Son portrait à quatre-vingts ans. — Ses soirées philosophiques. — L'abbé Gédoyn. — L'anniversaire. — Les pluriels. — Société de Ninon. — Aventure tragique de la mère et du fils.

Je m'étais lié avec Massillon lorsqu'il sortit de l'Oratoire, et je puis dire que rien n'a pu altérer cette liaison qui dure encore. Massillon promettait tout ce qu'il a tenu dès ce temps-là, et moi du moins j'avais deviné son talent bien avant qu'il le fît éclater sur le théâtre de la cour. Bourdaloue l'avait présenté fort jeune à Mme de Maintenon, qui le reçut sans conséquence, sauf les égards qu'elle accordait à la qualité d'abbé. Mas-

sillon, modeste et timide, ne voyait pas encore une place à remplir à côté de Bossuet, Fénelon, Bourdaloue et Mascaron; il ne songeait pas même à se ménager des amis et des appuis, et c'est moi qui, le premier, le sollicitai de travailler pour la chaire. Il prit mon conseil pour une erreur de l'amitié et n'en tint pas compte. Je l'avais entendu faire une conférence au couvent de Sainte-Magloire, et les éloges que je lui donnai eurent si peu de prise sur sa simplicité, qu'il s'alla enfermer dans le monastère de Sept-Fonds, où il serait demeuré sans le père Latour, général des Oratoriens, qui voulut en faire un prédicateur et un abbé de cour. Le père Latour avait pour lui l'attachement d'un père, ce n'était probablement pas sans raisons.

Massillon, de retour à Paris, me retrouva comme il m'avait laissé, disposé à l'aimer fraternellement, quoique je ne fusse pas le fils du père Latour. Je vis avec plaisir que la vie monastique qu'il avait menée l'avait dégoûté de la retraite, et je le félicitai de son ambition naissante.

«Mon ami, lui dis-je, c'est une plante qui pousse dans tous les terrains.» Certainement, si Massillon

n'avait pas réussi, c'est qu'il ne l'aurait pas voulu.

Chez les abbés comme chez tous les hommes l'apparence sert plus encore que le mérite, qui frappe seulement les yeux exercés. Massillon était plutôt un joli abbé qu'un bel homme, et maintenant encore sous sa robe d'évêque il porte une de ces bonnes figures qui n'ont pas d'âge tant qu'elles conservent la fraîcheur. Il y avait tant de santé dans ses yeux animés, dans ses joues pleines et roses et dans ses deux mentons, que les dames de Versailles, plus connaisseuses que des bourgeoises, auraient volontiers pris à cœur son avancement. Mais cet innocent de Massillon n'a jamais su tirer parti de ses avantages naturels, et comme il avait et aura toujours le scandale en horreur, il ne cherchait pâture que chez les demoiselles de bonne volonté. Il aurait cru faire un péché mortel que de faire un sot, et sa prudhommie a résisté à tout ce que j'ai pu dire contre un système de conscience si étroit.

Il m'a souvent conté les occasions qu'il manqua par scrupule, et je lui disais en pitié : « Vous êtes un abbé comme il n'y en a pas. » Voilà

pourquoi il garde comme relique sa réputation de vertu intacte et je suis forcé d'avouer que c'est d'un honnête homme de ne vouloir pas vivre aux dépens du prochain. Tout cela, me répétait-il, n'était qu'affaire de conduite ; car, du moment qu'il n'était plus dans les fonctions de sa charge, il redevenait homme aimable et ami de la joie. Je l'ai souvent entraîné à des parties de plaisir dont il était un fidèle desservant, et la bonne chère ne l'effrayait pas plus que le reste. Seulement, par manie toute pure, et par une dernière forme de convenance, avant de se mettre à table, il ôtait son petit collet en disant : « Je rentre dans la vie animale. » Jamais ces gaillardises n'ont transpiré, et Massillon, estimé et respecté, est toujours l'ami de Dubois, qui passe pour le plus vicieux et le moins estimable des hommes.

Depuis que Massillon avait quitté les Sept-Fonds pour la cour, il s'était répandu dans les sociétés les plus distinguées. Sa charmante mine, ses manières nobles, et son éloquence rehaussée par une voix suave, tout concourait à le faire apprécier. Il ne brillait pas encore, mais il en était

au point de se faire remarquer : un petit abbé de bourgeoisie ne pouvait espérer mieux. Fénelon surtout, qui venait d'être nommé archevêque de Cambrai, lui témoignait quelque affection, qui s'augmentait d'un amour mutuel du quiétisme.

Cette doctrine, qui n'était ni si chimérique ni si idéale que l'on a voulu le faire croire, avait été imaginée par Mme Guyon, qui s'érigea en nouvelle sainte Thérèse. Elle était restée veuve de bonne heure, avec de la fortune, de la beauté, du tempérament et un confesseur. C'était un moine nommé Lacombe, et je laisse à penser comme un moine comprend l'amour pur ! Il exalta tous les sens de sa pénitente, soit par des discours, soit autrement; et voilà Mme Guyon pieuse à sa manière, courant le pays, son moine en croupe, prêchant, déraisonnant, et prenant les esprits faibles aux piéges de sa spiritualité. Les jeunes têtes s'enflammaient, et les nouveaux adeptes nageaient dans les délices de cette dévotion nouvelle, le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Mme Guyon avait une fille fort bien dressée aux extases, et qui parlait sans s'entendre de l'aban-

don entier de soi-même, du silence de l'âme, du culte intérieur et de l'amour pur. La Suisse, la Savoie et le Dauphiné s'amusèrent de ces mystères qui avaient un but tout sensuel. Cela fit du bruit, et après cinq ans de courses et d'aventures, l'archevêque, qui n'était pas ennemi du culte extérieur et de l'amour impur, porta un coup terrible au culte intérieur et à l'amour pur en faisant confiner Mme Guyon et sa fille au couvent de la Visitation. On cria à la persécution, et le quiétisme en acquit plus de force : c'était à qui goûterait de l'amour pur.

Mme de Maintenon en voulut goûter; et Fénelon, qui, après avoir lu *les Torrens* de Mme Guyon, s'était passionné pour elle et son Dieu, plaida si chaudement sa cause auprès de la favorite, qu'il obtint sa mise en liberté. Le moine-confesseur, qui croupissait à la Bastille, fut oublié, et l'heureux Fénelon prit sa place en faveur de l'amour pur. Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, avait une de ces imaginations tendres et poétiques qui s'attachent à ce qui est surnaturel. Il aimait Dieu comme une maîtresse, et réciproquement. Homme de cour autant que prêtre, no-

ble et de bonne mine, il n'était pas de dignité ecclésiastique à laquelle il ne pût aspirer. Il se jeta à corps perdu dans les bras de Mme Guyon; et celle-ci, par l'espoir de s'assurer un appui à toute occasion, fit de lui un prosélyte de prédilection.

Le quiétisme s'organisa à Paris. Mme de Maintenon, que Fénelon avait catéchisée, s'impatronisa dans ces réunions mystiques, où s'introduisirent bientôt à sa suite de grandes dames. Les hommes étaient admis plus facilement, et Racine, toujours amoureux de la Champmêlé, embrassa les fantômes que l'on offrait à son imagination. Mme Guyon prêchait; Mme de Maintenon prêchait; Fénelon prêchait, le tout en style d'Apocalypse; puis on priait; puis l'amour pur faisait des siennes. Cependant j'ignore encore le mot de l'énigme.

Mme Guyon, ambitieuse comme tous les chefs de secte, grandissait chaque jour sous l'égide de son cher Fénelon. Elle se faufila à Saint-Cyr, endoctrina les demoiselles, et porta ombrage à Godet, évêque de Chartres et confesseur de Mme de Maintenon. Il crut qu'on allait lui enlever

sa pénitente, et il combina si secrètement ses intrigues, que Mme Guyon et Fénelon, son *cher fils*, y succombèrent. Cependant la faveur des initiés était grande, et le duc de Bourgogne, tendre et naïf comme l'avait fait Fénelon, se laissa toucher à cet amour pur qui faillit me prendre aussi. Mme de Maintenon avait si bien conduit la barque du quiétisme, que le Roi s'y serait abandonné sans penser à mal. La haine de Bossuet pour Fénelon renversa tout son ouvrage.

Bossuet, malgré son génie, n'avait pas d'âme : il pouvait faire le pendant de Boileau. Les passions douces lui semblaient misérables, et toute sa force était trempée d'orgueil et d'envie. Ainsi sont les grands hommes. Il n'avait, je crois, nul sujet de détester Fénelon, mais la différence qui existait entre leurs caractères réciproques les avait séparés de prime-abord.

Godet écrivit à Mme de Maintenon que l'amour pur de Mme Guyon et de Fénelon avait toutes les infirmités de l'amour charnel. Mme de Maintenon crut avoir le droit d'être jalouse, et se plaignit à Bossuet de la perfidie de Fénelon, s'avouant brebis égarée le plus ingénument du

monde. Bossuet tonna comme la voix de Jéhovah sur le mont Sinaï, et guerre fut déclarée au quiétisme. Mme Guyon avait mal placé sa confiance dans une dame de Saint-Cyr; il paraît que des révélations de celle-ci achevèrent de perdre la cause des spiritualistes. Bossuet, fort bien entendu en pathétique, s'alla jeter aux pieds du Roi, pleura, cria, prêcha et obtint, sous prétexte de religion, une lettre de cachet contre Mme Guyon, qui fut avertie à temps. Le désordre se mit dans le petit troupeau; Fénelon s'occupa de conjurer l'orage, et pendant ce temps-là Mme Guyon se cacha au fond du faubourg Saint-Antoine, bien qu'on l'eût sommée de sortir de Paris sous peine de la prison.

C'est en cet état qu'étaient les choses lorsque Massillon eut l'idée de me rendre quiétiste. Dans cette crise, on recrutait de tous côtés de nouveaux initiés et l'on faisait diligemment une levée de boucliers pour défendre Mme Guyon contre des ennemis puissans que l'on ne connaissait pas. La ville et la cour s'intéressaient à l'issue d'une querelle religieuse dont Bossuet et Fénelon étaient les chefs. L'évêque de Chartres agissait

en vrai Jésuite dans cette affaire ; il faisait même semblant d'épouser le parti de Mme Guyon, qui ne soupçonnait pas que la trahison fût si près d'elle.

« Dubois, me dit Massillon, voulez-vous assister ce soir à un conciliabule de quiétistes ?

— Volontiers, répondis-je, je suis tout pour l'amour pur, et si Mme Guyon est telle que je me la figure, nous nous entendrons sans mot dire.

— Vous raillez ; mais si comme moi vous aviez bu à la source, vous ne sauriez trop admirer cette belle spiritualité.

— J'aime de ma nature les gens et les choses spirituels. Entre nous, le fond du quiétisme est plus mondain qu'on ne croit ; je vois là-dessous une allégorie.

— Nous allons en juger ce soir même ; nous serons en excellente compagnie. M. Fénelon présidera. »

Nous nous rendîmes à la nuit dans le faubourg Saint-Antoine, et je m'aperçus que Massillon était initié de longue date. Il s'arrêta devant une grande porte, frappa trois coups, et me conduisit dans une rue voisine où nous trouvâmes

une autre petite porte qui se referma sur nous. Une figure d'homme encapuchonné s'approcha pour nous reconnaître, élevant sa lanterne à la hauteur de nos visages. Massillon, d'une voix grave, prononça ces mots : « La femme sera enceinte de l'esprit d'intérieur, et le dragon se tiendra debout devant elle. » Après cette biblique recommandation, le cerbère nous laissa monter. Nous arrivâmes dans un vaste salon, faiblement éclairé. Au silence qui y régnait on n'aurait pas cru que l'assemblée fût aussi nombreuse. Des hommes et des dames de tout âge étaient rangés circulairement autour d'une femme voilée, immobile et debout. Du premier coup d'œil, je reconnus beaucoup de personnes du plus haut rang : Mmes de Chevreuse et de Beauvilliers, la duchesse de Mortemart, Mme de Marstein, la comtesse de Guiche; Mrs Léchelle, Dupuis, Racine et d'autres. Je me penchai à l'oreille de Massillon pour lui demander ce qu'il fallait faire. « Ecouter et exalter votre âme, » répondit-il. La comédie commença. Mme Guyon releva son voile et montra une beauté encore fraîche et divine. Elle roula de gros yeux, joi-

gnit les mains, versa des pleurs et débita un discours en style figuré, auquel je ne compris pas un mot. Toute l'assistance répéta : « Adorable Jésus, aimez-nous comme nous vous aimons. »

Massillon me dit tout bas qu'on allait procéder à faire de moi un élu. On me fit asseoir en face de Mme Guyon qui me prit les mains dans les siennes et arrêta sur moi des regards enflammés, qui auraient réduit mon cœur en cendres. Je ne sais si elle s'aperçut que le mystère avait fait son effet, mais elle s'écria d'un ton d'inspirée : « Je vais me vider de la surabondance de grâce pour en enfler le corps de cet élu! » Je la vis alors rougir, pâlir, rouler des yeux mourans, étouffer, soupirer et tomber pâmée en disant : « Assez, je meurs, délacez-moi! » Mme de Chevreuse la prit dans ses bras et l'emporta dans une autre chambre. On eût dit qu'elle allait rendre l'âme.

Fénelon arriva sans saluer personne; il alla droit à un gros homme qui se tenait dans un coin, à l'écart. C'était l'évêque de Chartres. Je me sentais remis de l'initiation et je fis quelque attention aux figures. L'évêque avait l'air mal-

propre et sournois; son visage seul ne partageait pas l'embonpoint de son corps, et ses yeux creux, à sourcils épais, erraient niaisement sur le plancher. Fénelon, au contraire, tout frisotté, tout galant, sortait de sa toilette; il ne faisait pas un mouvement qui ne fût étudié, et quoique son costume fût d'une simplicité extrême, on voyait, à une sorte d'élégance, combien il y avait de coquetterie dans cette simplicité : au demeurant, une habitude de physionomie passablement monotone et une bouche sans sourire.

Il s'assit vivement à côté de Godet, lui parla bas, puis à demi voix, puis tout haut, à mesure que l'entretien s'échauffait. « La maison est cernée, » disait-il. A ces mots, dévots et dévotes sont en l'air; on parle, on crie, on court, et Fénelon a peine à ramener un instant le silence. « Mes frères, que craignez-vous? le divin Jésus n'est-il pas au milieu de nous? » Mme Guyon reparut un peu calmée; on se pressa autour d'elle et l'on se tut. « Oh! l'admirable extase que je viens d'avoir! s'écria-t-elle doucement; l'âme de Jésus-Christ s'est unie à mon âme; je l'ai épousé réellement, et je me souviens qu'un ange est

venu à moi pour me tenter. Va, lui ai-je dit, la maîtresse de la maison n'a pas affaire aux domestiques. » La mysticité remplaça l'effroi, et le ciel serait tombé que pas un n'y eût pris garde.

« Frères, dit Mme la duchesse de Mortemart, j'ai eu cette nuit deux extases. Un ange vint m'apparaître, portant une cruche d'eau et un réchaud pour brûler le paradis et éteindre l'enfer.

— Sublime figure du quiétisme..... » s'écria Fénelon.

Un bruit qui se fit dans l'escalier mit fin à ces folies que Massillon écoutait de toutes ses oreilles; des soldats parurent aux portes, et un officier de police, muni d'une lettre de cachet, s'avança dans la salle. « Messieurs et Mesdames, dit-il, ne vous troublez pas; l'ordre dont je suis porteur ne concerne que Jeanne Rouvier de Lamotte, veuve Guyon, que j'arrête au nom du Roi. » Un concert de lamentations éclata de toutes parts. On aurait dit la désolation de l'abomination prédite par le prophète Daniel. « Notre mère! notre fille! notre sœur! notre amie! » Tout le monde criait, et Mme Guyon,

conservant toute sa tranquillité, cherchait à les consoler à force de galimatias. « Amans de Dieu, disait-elle, je vous ai prédit que l'enfer se soulèverait pour empêcher les progrès de l'intérieur et la formation de Jésus-Christ dans les âmes. La tempête sera telle qu'il ne restera pas pierre sur pierre, et dans toute la terre il y aura trouble, guerre et renversement. »

Il n'y eut ni trouble, ni guerre, ni renversement. Mme Guyon fut enfermée à Vincennes, puis à la Bastille, où elle s'occupa de composer sur la Bible des explications et des réflexions qui regardent la vie intérieure, ainsi que des poésies spirituelles, quiétistement parlant. Fénelon fut exilé dans son diocèse peu de temps après, et censuré par le pape, à cause de ses *Maximes des saints*. Bossuet triompha ainsi du quiétisme, qui m'a procuré un délicieux moment. Massillon m'a toujours caché le secret de l'amour pur, sans doute parce qu'il l'ignorait. J'avoue, pour ma part, que c'est toute jouissance de recevoir la grâce des mains d'une jolie femme.

Mlle de l'Enclos entendait l'amour pur d'une autre manière que Mme Guyon. Elle disait, au su-

jet de cette visionnaire, qu'il fallait ne pas avoir de corps pour être amoureux de Dieu. Ninon dans sa jeunesse ne recevait que des hommes; dans sa vieillesse, sa maison était le rendez-vous de la meilleure compagnie; j'y fus présenté par Massillon, qui ne croyait pas, en allant chez elle à ses concerts et à ses soirées philosophiques, enfreindre les canons de l'Église. Je me plus tellement dans sa société, que pendant deux ans je ne manquai pas de m'y trouver deux fois par semaine. En voyant Ninon octogénaire, je m'étonnai qu'elle n'eût pas encore autant d'amans qu'à vingt ans. J'eus la preuve qu'elle n'en voulait pas avoir.

Sa beauté, aux lumières, était la même que dans son meilleur temps; si ce n'est que sa taille avait perdu quelque chose de ses grâces. Son teint était si blanc, si frais et si uni, que je lui demandai un peu de son eau de Jouvence. « Lavez-vous, me dit-elle, avec du lait de truie. » Je crus que c'était une plaisanterie; l'abbé de Châteauneuf m'a depuis assuré qu'elle devait à cet expédient la conservation de ses charmes. Son visage, d'un bel ovale, avait la pureté d'une

statue grecque ; ses yeux noirs et saillans respiraient une volupté communicative, et son sourire achevait ce que ses regards avaient commencé. Enfin, sa voix lente, moelleuse, allait au cœur, et au-delà.

On éprouvait déjà de la volupté, rien qu'à la regarder. Chaulieu a voulu faire une antithèse en disant que l'amour s'était établi jusque dans les rides de son front. Il eût fallu d'abord que Ninon eût des rides. Son esprit était aussi resté jeune ; mobile selon les circonstances, grave ou enjoué, jamais chagrin. On admirait lorsqu'elle parlait raison ; on admirait encore quand elle déraisonnait. Elle tenait une cour avec la même aisance qu'autrefois un sérail d'hommes ; les jeunes gens venaient se former à son école, prendre dans son entretien des leçons de politesse, et les belles manières de la cour ; car Ninon était de la nature de la pierre de touche, et comme elle n'avait fréquenté que des grands seigneurs, elle en avait gardé l'élégance et la noblesse. Ses amours avaient été publics, et souvent scandaleux ; mais il y avait sur toute sa conduite passée un vernis d'esprit qui la faisait oublier. Les

femmes s'étaient relâchées de leur pruderie au point de s'accrocher à Mlle de l'Enclos, et, je l'atteste, cet attachement était fort désintéressé. Ninon n'aurait jamais fait une pareille infidélité aux hommes. On ne comprend pas ce prestige de *célébrité*, et cet empressement autour d'une femme de quatre-vingts ans.

J'avoue, sans rougir, que je formai des tentatives contre le repos où s'endormait Ninon, et je voulus lui persuader qu'elle était plus jeune qu'elle ne croyait. « Vous venez trop tard, » me dit-elle en souriant, de cet air qui engage au lieu de repousser. Je fus instruit à quelques jours de là de la véritable signification de ce mot, que j'aurais relevé avec indignation, en prenant sa défense contre elle-même. Je n'étais pas le seul qui se flattât de renouveler les beaux jours de Ninon.

L'abbé Gédoyn, parent de Mlle l'Enclos, savant et abbé, se mit en tête de resserrer encore davantage les nœuds de la parenté; il n'avait pas plus de vingt-trois ans, et n'était pas aussi beau qu'un Candale; petite taille et petits yeux; teint enluminé et la bonté sur tous les traits. Il annon-

çait alors ce qu'il est devenu; plein de candeur, d'honnêteté et de mérite. Il parut tel aux yeux de Ninon; elle eut pitié de la rouille de séminaire qui gâtait ses excellentes qualités, et fit subir une rude épreuve à son innocence; un regard lui apprit qu'il avait un cœur. Ninon déploya tout l'arsenal de sa coquetterie contre un enfant qui ne savait ce que c'était qu'une femme. Moi qui avais voulu sauter par-dessus tous les préliminaires, je ne fis pas attention à cette intelligence de regards et de paroles. Enfin, elle nous révéla le tout avec une naïveté, dont rougirent plusieurs prudes de cour qui regardaient apparemment l'amour comme fruit défendu.

« Messieurs, nous dit-elle un soir, vous ne devineriez jamais pourquoi l'abbé Gédoyn nous manque aujourd'hui? il est si las de sa première bonne fortune, qu'il s'est couché. Vous savez ou vous ne savez pas que le pauvre Gédoyn, qui, en arrivant ici, ne connaissait que son bréviaire, s'est avisé de devenir amoureux de moi. Il suivait l'exemple de ses pères; car si Chapelle a poussé trop loin l'hyperbole en disant que j'ai couché avec Platon, il n'en est pas moins vrai

que le maréchal de Richelieu a couché avec moi, il y a de cela cinquante ans. L'abbé séchait sur pied, je n'ai pas voulu être cruelle pour la première fois de ma vie; je lui ai permis de m'aimer. Comme il était d'humeur à profiter de la permission à l'instant même, je l'assignai, non aux calendes grecques, mais à pareil jour dans deux mois. C'est ce matin qu'il s'est présenté en réclamant ma promesse; cette fois, il ne s'agissait plus d'un billet comme celui de la Châtre, mais d'une parole d'honneur. Je l'attendais sur mon canapé, et ma parole a été dégagée. Ce cher Gédoyn était dans l'ivresse; il me baisait les mains, les pieds, que sais-je? Il m'a fait ensuite un tendre reproche :

« Ingrate, pourquoi m'avoir fait languir si long-temps?

— Hélas, mon petit abbé, lui répondis-je, ma tendresse en a souffert autant que la vôtre, mais l'amour propre a été plus fort; j'ai voulu, pour la rareté du fait, ne pas vous céder avant d'avoir quatre-vingts ans accomplis, et je les ai seulement de ce matin.

— Ne me rappelez pas, ajouta-t-il, ce que j'ai

oublié, et promettez-moi de ne me point quitter.

—Tu demandes trop, l'abbé, ai-je répliqué; j'ai bien quitté la première les Coligny, les Villarceaux, les Sévigné, les Condé, les d'Albret, les La Rochefoucault, les d'Effiat... »

J'interrompis Ninon au milieu de cette nomenclature :

« Pourquoi, madame, mettre tous ces noms au pluriel?

— Vous ne connaissez donc pas votre histoire de France, M. Dubois? répondit-elle; aurais-je pu juger une famille par un seul échantillon? Pour en revenir à mon aventure, Gédoyn est le plus heureux des hommes, et je serais bien difficile de n'être pas la plus heureuse des femmes. Cela durera tant qu'il se pourra. »

La rupture n'eut lieu qu'un an après, et si je m'étais trouvé là, je suis sûr que j'aurais eu ma part des restes de Ninon de l'Enclos.

Je me souviens, avec délices, des agréables momens que j'ai passés dans sa société, composée de tous les gens de lettres ayant un habit propre et ne sentant pas le vin, ce qu'elle avait en horreur. Racine, Boileau, La Monnoye,

Longepierre, Boursault, Sénecé, Duché de Vaucy se rassemblaient à ce bureau d'esprit, et l'entretien roulait sur des abstractions platoniques, comme sur des sujets du jour, que Ninon assaisonnait de fines épigrammes. Il lui arrivait bien rarement de rappeler sa vulgaire origine par des expressions triviales et des proverbes communs. Quand sa langue s'abandonnait trop, elle se reprenait en disant : « Remarquez bien, messieurs, que ce n'est pas moi qui parle, mais la fille de mon père le joueur de luth. » Elle nous contait quelquefois, selon les anniversaires, des anecdotes de son jeune temps, et y semait tant de saillies inattendues, qu'on croyait qu'elle répétait une leçon. Elle revenait souvent sur la mort tragique de son second fils, qui, disait-elle, la déshabitua d'en avoir.

M. de Gersey avait fait élever ce fils sans lui faire connaître sa mère, pour se venger de ce qu'elle avait rompu avec lui. Cet enfant grandit sous le nom du chevalier de Villiers, et Ninon le revit sans savoir plus que lui le secret de sa naissance. Le jeune Villiers fut sérieusement amoureux de Mlle de l'Enclos ; elle avait alors cinquante-trois

ans, et elle ne le découragea point dans sa passion, qu'elle trouvait fort bien placée. Le marquis de Gersey était en voyage : il revint pour le bonheur des amans. Ninon, en lui avouant l'état de son cœur, vint à nommer le chevalier de Villiers :

« Savez-vous qui il est? demanda M. de Gersey.

— Je le saurai de reste demain, cette nuit il couchera avec moi.

— Malheureuse! votre fils! »

Ninon frémit du danger auquel on l'arrachait; et après les premières larmes, elle se consola de ce qu'elle perdait par ce qu'elle retrouvait; elle finit même par rire de la méprise de l'amour. Le chevalier de Villiers accourut au rendez-vous, plus tendre, plus impétueux que jamais; il se jeta à ses genoux; la couvrit de baisers; et comme il allait se porter aux dernières extrémités, sans écouter Ninon, qui le suppliait de l'entendre : « Mon cher Villiers, dit-elle en riant, où avez-vous vu le fils coucher avec sa mère? Ces mots furent un coup de foudre pour l'amoureux, qui s'écria :

« Grand Dieu! madame, vous m'aimez bien peu pour penser à de telles folies!

— Oui, Villiers, reprit-elle, tu es mon fils!

— Il fallait me la cacher, cette vérité qui me tue! Adieu, Ninon; adieu, ma mère! »

Il la regarda avec des yeux remplis de larmes, et il sortit précipitamment. M. de Gersey entra.

« Votre fils, monsieur? s'écrie Ninon.

— Il est ici, » répondit M. de Gersey.

Un coup de pistolet leur apprit la destinée de cet infortuné jeune homme.

CHAPITRE VI.

Le duc de Bourgogne. — Son éducation. — Son portrait; son caractère. — Le duc de Beauvilliers. — Mariage du duc de Bourgogne avec Adelaïde de Savoie. — Commencement de Fleury. — Arrivée de la Duchesse. — Demi-confidence du duc de Chartres à Dubois. — Mlle Adelaïde de Savoie. — Son portrait; son caractère. — Le chapeau de Monseigneur. — D'Antin, fils de M. de Montespan. — La conscience et la bourse. — Mlle Elisabeth-Charlotte d'Orléans. — Son enfance. — Son père. — Le frère et la sœur. — Maladie de Mlle d'Orléans. — Les lettres brûlées. — Son mariage avec Léopold Charles, duc de Lorraine.

La France soutenait toujours la guerre contre les alliés, avec des chances diverses; le duc de Savoie consentit le premier à la paix, dont la première condition fut le mariage de sa fille Adelaïde avec le duc de Bourgogne.

Ce prince, qui n'avait alors pas plus de quinze ans, était devenu, grâce à ses précepteurs, une sorte de petit Caton de cour. Il tenait de naissance

les défauts les plus bas; mais en les déracinant on ne les avait pas toujours remplacés par de bonnes qualités. Néanmoins la métamorphose était complète. Il fut mis entre les mains de Fénelon et du duc de Beauvilliers, joli et bien fait, joueur, gourmand, colère, méchant, orgueilleux, et par-dessus tout effrayant d'esprit. Au bout de quelques années, il était horriblement laid et bossu, timide, cagot, sobre et assez médiocrement niais. Voilà le fruit des meilleures éducations. Le petit Fleury avait été son sous-précepteur, et personne n'était plus en état de lui apprendre l'histoire de l'Eglise. Le duc de Chevreuse, Moreau, premier valet-de-chambre, et quelques autres avaient coopéré à cette belle œuvre. Je préfère encore ma manière d'élever le duc de Chartres.

Le duc de Bourgogne était naturellement droit; mais le duc de Beauvilliers remarquant qu'il se courbait pour écrire ou dessiner, ne s'aperçut pas que cela venait de la faiblesse de sa vue, et non de celle de sa taille. Il imagina de lui faire porter une barre de fer lourde de cent livres; le pauvre prince ne se courba que davantage, et le gouverneur

[illegible] en fer comme [illegible] un chien d'écurie. Le duc de Bourgogne n'en fut pas quitte pour une épaule saillante d'un demi-pied; on lui donna encore une grosse croix de fer, qu'il portait processionnellement deux heures le jour, en chantant des litanies, ainsi qu'un marguillier de paroisse. Cela acheva le plus vilain bossu du monde. Il devint aussi boiteux d'une jambe; ce qui ne l'empêchait pas de se montrer, de marcher et de monter à cheval. Il ne croyait pas que sa difformité fût apparente, et lorsqu'il voyait un bossu, il détournait la tête; de là sa grande horreur pour les miroirs. Sa figure n'était pas mieux partagée : de petits yeux louches et perçans, une vilaine bouche, même quand il souriait; un long nez pointu, des cheveux crépus de nègre, un teint blafard et des jambes en échalas. Le plus plaisant était qu'il se croyait beau à inspirer des passions. En effet, toutes les dames d'honneur de sa femme se jetèrent à sa tête, et les dangers que courut sa vertu lui persuadèrent que les cœurs n'en couraient pas moins avec lui. Une dame eut le front de lui parler de ses beaux yeux, et de prime-abord,

r humilité de retenue, et pour échapper à la ..ntation, il loucha si hideusement que cette dame dut rougir de sa flatterie.

Fénelon et le duc de Beauvilliers l'avaient élevé dans des principes si austères ou plutôt si étroits, qu'ils convenaient à un moine plus qu'à un petit-fils de roi. Ils l'avaient bourré de dévotion au point de gâter son esprit si vif, et si propre à tout. Dès quatorze ans, il *pédantisait* même avec Louis XIV, qui lui disait souvent des injures; avec Monseigneur, qui l'envoyait je ne sais où; avec tout le monde; et chacun de lever les épaules et de dire tout bas : « Le maudit Jésuite! »

Il se confessait deux et trois fois par semaine, et communiait chaque dimanche avec un recueillement qui n'était pas de l'hypocrisie, cependant. Il faisait beaucoup d'aumônes; mais par ostentation de la part de ses gouverneurs plus que de lui-même. Aux spectacles, jamais il n'y mettait le pied, et il finit par se dispenser de paraître aux Appartemens qui avaient lieu un jour férié, de quatre-temps ou de vigile. Quant aux jeûnes, il les observait sans avoir pitié de son corps. Du reste, il faisait peine de le voir si triste et si grave:

la vraie sagesse a l'air plus enjoué. Sa femme eut à se plaindre plus sérieusement de ses goûts solitaires.

M. de Beauvilliers, un des coupables de cette éducation, avait dans sa jeunesse été destiné à la carrière ecclésiastique; mais au moment où il allait entrer dans les ordres, la mort de ses frères le força d'entrer en ménage pour perpétuer sa famille. C'était un brave homme, malgré ses manies de religion et d'humanité; il fut nommé gouverneur du duc de Bourgogne, sans y penser, comme il avait succédé au maréchal de Villeroy dans le conseil des finances. Le Roi avait de lui une haute opinion depuis qu'il l'avait entendu dérouler d'une seule haleine la généalogie des Beauvilliers et des Saint-Aignan.

« Voilà un homme, disait-il, qui sait d'où il vient et où il va. »

Il le combla de faveurs en manière de surprise, et il lui laissait toujours la nuit pour se consulter avant d'accepter. Le duc de Bourgogne dut à M. de Beauvilliers de sages leçons sur l'art de régner, mais il s'enticha de noblesse à un tel point, que son unique rêve était, après son avénement au trône, d'améliorer encore la position

des nobles en les accablant de priviléges. Fénelon, qui n'était pas vicieux, donna à son élève des conseils doux, mielleux, inutiles et bourgeois. Il en fit, comme on sait, un Télémaque manqué, son Mentor lui ressemble aussi ennuyeusement qu'il est peint dans le livre. Le duc de Bourgogne, en un mot, fut affligé de tristes précepteurs qui n'ont rien accordé à ses goûts et à son tempérament.

Lorsque le mariage fut arrêté de part et d'autre, le Roi l'annonça à son petit-fils, qui répondit par une grimace, un soupir et un *Dieu, ayez pitié de moi!*

« En vérité, lui dit le Roi, je vous plains! vous aurez à votre disposition une femme qui vous donnera des enfans.

— J'aurais désiré ne me jamais marier, reprit le Dauphin.

—Sont-ce là, monsieur, les préceptes que vous devez à MM. de Fénelon et de Beauvilliers?

— Sire, permettez-moi de me consacrer à Dieu.

— Tant qu'il vous plaira, monsieur; mais à votre femme en même temps : la famille royale

a besoin de tous ses membres. Vous êtes appelé à me succéder, et je ne veux pas que la couronne de France passe à des étrangers.

— Sire, je vous fais responsable de ce manque à ma vocation. »

Il remonta dans son appartement, et ne cessa de prier et de pleurer pendant que Louis XIV faisait appeler les gouverneurs pour les tancer de la rébellion du prince :

« Monsieur, dit-il à Fénelon, vous ai-je confié mon petit-fils pour en faire un abbé? Le Ciel m'est témoin que je suis attaché autant que vous à la religion chrétienne; mais je n'en voudrais pas si elle traitait les rois comme les sujets.

— Sire, répondit Fénelon, le mariage est un sacrement, et son altesse royale le duc de Bourgogne connaît trop bien son devoir pour refuser de vous obéir. »

Mme de Maintenon arriva, qui calma cette colère du Roi; le duc de Bourgogne fut prêché, chapitré, et il promit de faire ce que l'on exigerait de lui. On apprit depuis que cette haine du mariage lui venait de Fleury, qui le tympanisait de ses histoires édifiantes. Après lui avoir

conté la pénitence d'un roi qui se fit ermite, il entra dans de grandes admirations, que partagea le Dauphin, jusqu'à vouloir se mettre au couvent de la Trappe, où M. de Rancé faisait alors des merveilles d'austérités.

Enfin on créa la maison de Mme la duchesse de Bourgogne, et je me souviens que les dames du palais n'étaient pas d'une vertu authentique. Ce fut la Maintenon qui s'amusa de ces choix. On eut avis que Mlle de Savoie approchait; le Roi l'alla recevoir à Montargis; toute la cour l'attendait dans l'appartement de feu la grande Dauphine. J'avais pris mon rang à la suite de la cour, par curiosité et ambition, souhaitant d'être remarqué par le petit Dauphin, qui avait des places et des pensions à donner.

Je vis entrer le duc de Chartres, que je n'avais pas aperçu depuis long-temps; il me parut pâle et triste; il s'approcha de moi avec la bonté à laquelle il m'avait accoutumé, et me frappant de deux doigts sur la joue :

« Bonjour, Dubois, me dit-il d'une voix mélancolique; comment cela va-t-il?

— Bien, quant à la santé, répondis-je; mais

quant au reste, mal. Je vous adresserai la même question, Monseigneur.

— Ce que tu nommes le reste m'est devenu si indifférent, que je me crois déjà vieux d'un siècle. »

La tournure confidentielle que prenait l'entretien me fit désirer le tête-à-tête, et je conduisis insensiblement le Prince dans la galerie.

« Qu'avez-vous, Monseigneur? lui dis-je avec émotion; vous êtes changé d'humeur autant que de visage.

— Que veux-tu que j'aie, mon ami? demande-moi plutôt ce que je n'ai pas.

— Pourquoi ne point mander votre fidèle Dubois? Je saurais bientôt battre en brèche cet ennui, qui n'est rien que de l'inaction.

— Je crois que tu approches de la raison. Je me consume dans une sagesse nouvelle pour moi; je sens des désirs qu'on ne peut satisfaire; j'ai besoin de distractions pour oublier....

— Nommez-moi seulement les beaux yeux qui ont fait la blessure, et appartinssent-ils à une princesse, je les forcerai bien de la guérir.

— Non, Dubois, je suis las de toutes ces

grandes dames qui ne descendent jamais du piédestal de l'étiquette; trouve-moi quelque minois obscur et qui mériterait de ne pas l'être. Empêche que j'aie le temps de réfléchir; je voudrais pour un million devenir amoureux....

— Monseigneur, il nous arrive une nouvelle Dauphine; pour peu qu'elle soit jolie, nous vous verrons redevenir gai et content.

— Plaise à Dieu et à la Dauphine! »

Elle parut dans le moment, conduite par le Roi, et le duc de Bourgogne s'avança en faisant le gros dos de l'air le plus burlesque et le plus piteux.

Mlle de Savoie était un laid démenti aux divins portraits qu'on avait faits d'elle. Sa taille, il est vrai, droite, élancée, gracieuse, arrondie et divine, contrastait singulièrement avec celle de son bossu de mari; mais sa figure était déplaisante, maussade et régulière; des joues flasques et pendantes, un nez imperceptible, de grosses lèvres ouvertes montrant quelques dents noires et pourries; un front et un menton saillans; telle était la part des défauts; les beautés étaient moins nombreuses, et consistaient en une peau

blanche et lisse, en des cheveux bruns et épais, en un sourire de déesse. J'ai depuis eu l'occasion d'apprécier son esprit et son caractère, qui la distinguaient mieux que tous les avantages extérieurs.

Elle avait, en toute occasion, une gaîté naïve, pleine d'expression et de hardiesse; sa conversation brillait comme un ouvrage à facettes, et ce moyen de plaire lui réussissait toujours avec les personnes les plus médiocres, de même qu'avec les plus élevées. Ainsi elle s'était faite d'après les instructions du Duc, son père, qui lui traça d'avance la conduite à tenir à la cour de France. Son premier soin fut de se faire aimer du Roi et de Mme de Maintenon. Il ne lui en coûta que mille gentillesses dont elle était peu avare. Toute la cour l'aima ensuite, et son mari, malgré toutes ses antipathies conjugales, ne fut pas assez
pour rester en chemin. Elle n'eut pas
de lui rendre son grand amour;
put faire fut de prendre sur
bornes, et de ne lui point
il était laid. Ils firent un
l'une fût coquette et l'
Savoyarde avait le

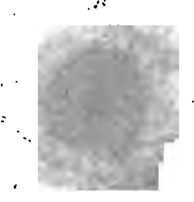
accroire à son *dévot* : c'était le surnom d'amitié qu'elle lui donnait; quant à la Maintenon, elle la nommait *ma tante*.

La Dauphine n'aimait que des plaisirs légers et brillans; elle jouait avec passion et perdait avec une humeur admirable; le bal faisait ses délices, parce qu'elle dansait à la perfection; la comédie et les fêtes ne lui plaisaient pas moins pourvu qu'elles fussent variées. Dès qu'elle se montrait quelque part, on riait de la voir rire, et il se répandait autour d'elle un air de joie et de folie. Elle était l'âme de toutes les parties, et, comme un tourbillon, passait d'un lieu à un autre, d'une idée à [illegible]velle, sautant, chanta[illegible] 'occupa[illegible] de faire la princesse. J[illegible] ailleu[illegible] des qu'elle [illegible]

rapporté. On tenait à Versailles grand Appartement; la haute et basse cours s'y trouvaient, avec profusion de richesses, d'éclat et de grand ton. On jouait de tous côtés, parce que la Dauphine avait dit que le jeu l'amusait. Monseigneur n'avait pas trop contrarié ses habitudes en se plaçant à une table avec les premiers qui s'offrirent à jouer gros. La fortune se mit du côté de la fortune, et Monseigneur se vit embarrassé des sommes qu'il gagnait. « D'Antin, dit-il au fils de M. de Montespan, assieds-toi près de la table et tiens mon chapeau, que je l'emplisse. » D'Antin, mauvais joueur s'il en fut, avait la veille fait d'énormes pertes avec des libertins de sa sorte. « Prends cette râfle, disait Monseigneur à chaque instant; » et il jetait l'or à poignée dans son chapeau. Il reprit haleine pour examiner son gain. « Diable! dit-il, je me croyais plus riche. » Avec le jeu, continua le gain de Monseigneur. Mais il retourna la tête par hasard, et vit d'Antin empocher son argent. Il fit semblant de n'avoir rien vu, et quitta le jeu sous un prétexte en l'air. « Voyons nos finances, » dit-il à d'Antin. Il l'attira dans un coin, et lui frappant la poche du re-

vers de la main, fit sonner l'argent qui s'y trouvait. « Merci, d'Antin, ajouta-t-il ; tu as bien fait de remplir tes poches ; le tout n'aurait pas tenu dans le chapeau. » D'Antin n'osa pas nier, et rendit gorge.

Ce d'Antin était alors ce qu'il est aujourd'hui, à l'âge près. On peut juger par les restes de sa beauté ce qu'elle fut dans sa jeunesse. M. de Montespan l'avait fait sans l'aide d'aucun, et sa mère était son vivant portrait. Son esprit délicat et soudain a toutes les formes de l'éducation la plus courtisanesque. Mais il y a de la servitude et de la fausseté au fond de toutes ses paroles ; il se souvient sans cesse qu'il rampait autour de Mme de Maintenon, à laquelle il doit sa fortune. Il haïssait ses frères et sœurs naturels, mais avec mille adoucissemens extérieurs. Brutal avec les petites gens, fier avec ses égaux, poli avec ses supérieurs, il conduit sa barque en suivant le courant. Il ne montera jamais plus haut que duc et pair. C'est le plus fier poltron qui soit au monde : il a peur de son ombre, et, le jour comme la nuit, sa poltronnerie l'entoure de terreurs, de fantômes et d'assassins. Avec ce trem-



blement perpétuel, il faisait triste figure à l'armée, et il lui arrivait toujours une migraine ou la fièvre la veille d'une bataille. Il avoue lui-même que la vie tranquille est faite à sa mesure. Il joue, il boit, il a des maîtresses; il sème l'argent qu'il moissonne je ne sais où. On l'accuse d'avoir recours à des inventions malhonnêtes pour combler le gouffre de ses prodigalités. Il m'a dit un jour que sa conscience était large comme sa bourse.

« On ne voit le fond de l'une ni de l'autre, » lui répondis-je.

J'interromps ici le cours chronologique des événemens pour arriver au mariage de mademoiselle Elisabeth-Charlotte d'Orléans avec le duc de Lorraine. Ce mariage, dont peu de personnes savent la cause, fut en quelque sorte celle de mon retour en grâce auprès du duc de Chartres. Je dois dire tout ce que je sais, et non tout ce que je crois.

Mlle d'Orléans, qui n'a point encore paru dans mes Mémoires, parce que je l'ai à peine vue, n'avait pas de ressemblance avec son frère. La chronique scandaleuse, à l'époque où nous som-

mes, disait qu'elle avait du sang royal dans les veines, et que Louis XIV avait fait subir à Madame les conséquences d'un tête-à-tête. Mlle Elisabeth-Charlotte avait quelques traits du Roi, fondus dans la laideur nationale de sa mère. Elle se gâta même en grandissant, et sa belle peau devint brune et hâlée. A quinze ans elle avait l'air vieux et malingre; son nez gros et rond, ses yeux enfoncés rendaient sa figure commune et désagréable. Elle rachetait par son esprit, ses talens et ses manières, ces défauts naturels, qui n'ont fait que s'accroître avec l'âge.

Elle avait été élevée par Mmes Clérembault et d'Effiat, qui s'étaient peu occupées d'elle jusqu'à l'âge où une femme n'est plus un enfant. Elle était livrée à des domestiques insouciantes et de méchante éducation. Madame, incessamment affairée, comme je l'ai dit, avec ses lettres interminables et ses portraits de famille, s'inquiétait peu de ce que devenait sa fille, et ne la voyait qu'autant qu'il plaisait à la gouvernante de la lui amener. Monsieur aimait beaucoup ses enfans, mais ne s'en occupait pas davantage. Il embrassait quelquefois sa fille, qui ne lui portait pas une

tendresse filiale. « Laissez-moi, Monsieur, lui disait-elle, je ne veux pas être embrassée. » Monsieur, à demi fâché, ne répondait pas un mot et s'allait plaindre fort tristement à Madame de ce que ses enfans l'aimaient moins qu'elle. Il lui racontait alors la réception peu affectueuse de Mlle d'Orléans.

« Mon Dieu! Monsieur, répondait Madame, que ne les corrigez-vous? Ils sont vos enfans comme les miens.

—Je ne saurais gronder, répliquait-il, et ils ne me craignent pas; ils ne craignent que vous. »

Monsieur allait oublier ses chagrins paternels avec le chevalier de Lorraine et Mme de Grancey; Madame écrivait sa mille et unième lettre; pendant ce temps-là Mlle d'Orléans se ressentait de cette belle éducation.

Son frère la voyait souvent, puis tous les jours. Je fus exclu de ces visites pour plaire à Mademoiselle, qui me regardait comme un espion de sa conduite. Les premières fois que j'accompagnai le duc de Chartres chez sa sœur, ils étaient encore si jeunes l'un et l'autre, que je ne pris pas garde à des indices dont je me souvins

plus tard : ils se regardaient long-temps et avec une singulière expression ; ils chuchotaient à l'oreille, riaient, pâlissaient, rougissaient, s'embrassaient : c'était quelque chose de plus que l'amitié fraternelle. J'étais, comme l'eût été tout autre à ma place, un témoin importun. Le bon plaisir de Mademoiselle m'empêcha de continuer mes observations. Je m'aperçus bientôt qu'elle me lançait des regards courroucés, et je m'en chagrinai peu. Les efforts que l'on fit pour me nuire et me chasser du Palais-Royal me laissèrent ignorer mon ennemi secret, et ce n'est qu'en 1698 que je reconnus Mlle d'Orléans pour la cause volontaire de tout ce qu'on avait fait contre moi. Elle aurait fini par ruiner entièrement mon crédit auprès du duc de Chartres.

Voici pourquoi elle me voulait tant de mal: Par un accord d'enfance, le duc de Chartres rendait compte à sa sœur de toutes ses actions comme de toutes ses pensées; elle ne lui cachait rien aussi : mais la confession du Prince était sans doute d'autre nature que la sienne. J'y jouais nécessairement un grand rôle, en vertu de mes fonctions mystérieuses ; enfin le Prince se chargea

de me faire une réputation de scélérat. Les services particuliers que je lui rendais en pourvoyant à ses amours indignèrent sa sœur, qui le supplia de me renvoyer, et par conséquent de se passer de mon ministère. C'était sa cause qu'elle plaidait. Je sais gré à mon élève d'avoir résisté à ses pressantes et réitérées sollicitations, et de n'avoir pas sacrifié Dubois à l'amour.

Oui, je frémis de l'écrire, ce fut de l'amour qui régnait entre le frère et la sœur, sans doute de l'amour pur, vertueux, une manière de quiétisme. A la vérité, je n'ai pas assisté à toutes leurs entrevues ; mais je connais assez les sentimens du duc de Chartres pour certifier que cet amour malheureux et illégitime est demeuré toujours aussi innocent que la tendresse, plus illégitime encore, qu'on lui a depuis attribuée pour sa fille. Les monstruosités le poursuivaient, mais il ne les poursuivait pas. Mademoiselle brûlait des mêmes feux, mais cent fois plus ardens, parce qu'ils se concentraient sur la même personne. Le duc de Chartres, tout entier au changement, cherchait dans des passions nouvelles le remède à

celle qu'il recélait au fond de son âme. Il ne m'en a jamais fait l'aveu : je vois dans cette discrétion une preuve de l'estime qu'il avait pour mes principes; tous mes accommodemens de conscience n'auraient pas été jusqu'à l'inceste.

Madame, qui, lorsqu'elle se piquait de finesse et de perspicacité, en avait plus que personne, s'aperçut bien tard de cet amour couvert. Elle regretta, malgré tous ses préjugés contre les mésalliances, de n'avoir point marié sa fille au duc du Maine, selon le désir du Roi; elle chercha dans toutes les cours de l'Europe à plâtrer un bon mariage, le tout fort brusquement; mais la guerre des alliés s'opposa à cette prudente détermination. Il fallut attendre une année, et Louis XIV, à qui Madame s'ouvrit des motifs de sa douleur, se mit en quête d'un prince qui voulût d'une princesse laide et de la protection du roi de France. Une découverte étrange conseilla de hâter la recherche du mari.

Mlle d'Orléans, sachant les projets d'alliance que l'on faisait pour elle, languit quelque temps, et tomba grièvement malade. Les médecins, qui ne tâtent pas le pouls dans le cœur, rassurèrent

Madame, qui était inquiète sur l'état de sa fille. Durant cette maladie, le duc de Chartres eut ordre du Roi de ne point voir sa sœur. Cette absence redoubla le désespoir de Mademoiselle, qui se crut au moment de mourir, et résolut de détruire les traces de son déplorable amour. Elle avait autour du corps une ceinture pleine de lettres que le duc de Chartres lui écrivait ; il fallait les anéantir avec elle. Un soir que la dame qui veillait près de son lit s'était endormie, elle se leva doucement, rassembla ces précieux papiers en un tas, et y mit le feu. La flamme réveilla sa garde, qui jeta des cris horribles. Madame, qui les entendit, accourut en larmes, pensant trouver sa fille morte; elle la vit au milieu d'un amas de papiers enflammés, impatiente qu'ils fussent réduits en cendres. Madame, par une présence d'esprit dont elle a donné plusieurs preuves, se précipita sur ces lettres à demi consumées; et, quoi que fît sa fille pour les lui arracher, elle y lut le témoignage de cet amour criminel dont elle s'efforçait encore de douter. L'émotion qu'éprouva Mlle d'Orléans ne saurait se dépeindre; elle se jeta aux genoux de sa mère,

lui demanda pardon avec des pleurs, des cris et des gémissemens. Cette crise la rappela à la santé et à la vie.

Louis XIV, instruit par Madame, jeta les yeux sur le fils du dernier duc de Lorraine, qu'il rétablit dans les possessions de son père en signant son mariage avec Mlle d'Orléans. Celle-ci, n'espérant plus se livrer impunément à son amour, accepta cette alliance, et sa résignation fut vertueuse plus que ne l'avait été sa conduite. Le duc de Chartres s'emporta d'abord, jura que cette union n'aurait pas lieu, et finit par s'apaiser après un entretien secret avec sa mère, qui le traita fort durement. Une succession non interrompue de galanteries de tous les âges ne lui laissa pas le temps de regretter ce qu'il perdait. Le mariage se fit tristement et silencieusement. La duchesse de Lorraine ne réussit jamais à triompher d'un attachement qui avait triomphé de tous les liens de famille. Elle donna néanmoins à son mari un grand nombre d'enfans, qui tous avaient quelque ressemblance avec le duc de Chartres. La cour de Lunéville, formée sur le modèle de la cour de Versailles, servit encore à

nourrir par des souvenirs cet amour toujours partagé, et chaque arrivant de Paris était tenu, au débotté, de porter au palais des nouvelles de Philippe d'Orléans.

CHAPITRE VII.

Mort du marquis d'Arcy. — La fille d'honneur. — L'abbé Brigaut. — Mme de Ventadour. — Mlle de Sery. — L'interrogatoire. — Les filles de l'Opéra. — Dubois dans les coulisses. — L'opéra de Cadmus. — La chute. — La Florence. — Mlle Maupin. — Dumesnil. — Le couvent. — La canne et l'épée, la montre et la tabatière. — Le bal de Monsieur. — Le duel. — Descoteaux. — Retraite de Baron du théâtre. — Son portrait; son âge. — La Desmares. — La proposition acceptée. — La grossesse. — Les cheveux.

Le Prince et moi nous n'avions plus de gouverneur depuis 1694. Le marquis d'Arcy était mort à Maubeuge cette année. Je ne l'ai pas pleuré, je l'avoue : c'était un homme brave et d'un commerce agréable, mais qui n'était bon qu'à faire du Prince un paladin. Aussi n'était-il réellement en fonctions qu'à la guerre, et me laissait-il diriger partout ailleurs notre élève, que je réconciliais sans peine avec les douceurs

de la paix. Le Roi regretta dans M. d'Arcy un excellent officier. Il dit au duc de Chartres : « Monsieur, nous avons perdu M. d'Arcy ; vos enfans et mes ennemis s'en apercevront. » Pour moi, je ne m'en aperçus guère ; et comme le défunt, de son vivant, n'avait jamais gêné les goûts de son élève, celui-ci ne crut pas devoir se gêner davantage après sa mort. Pendant plusieurs années, j'eus fort à faire pour varier les plaisirs de Son Altesse Royale, de manière à ce qu'une maîtresse fît bientôt place à une autre ; car je redoutais pour lui et pour moi les longues passions.

Quelques jours après notre entretien de la galerie de Versailles, j'allai trouver le duc de Chartres, que je trouvai plus morose que jamais. J'étais assez innocent pour ne pas deviner la position du frère et de la sœur.

« Hé bien ! mon procureur, me dit-il en s'efforçant de sourire, la chasse a-t-elle produit quelque chose ?

— J'ai votre fait, Monseigneur, repris-je d'un air content de moi-même ; cette fois j'ai travaillé dans le grand.

— Bon ! tu n'as donc plus de grisettes sous la main?

— L'année est mauvaise, Monseigneur; elles deviennent plus rares chaque jour; les grands seigneurs en font une terrible consommation.

— Alors tu t'es jeté sur la comédienne ?.....

— Je n'ai pas été réduit à cette extrémité ; je vous donne une fille d'honneur !...

— D'honneur ! et que veux-tu que j'en fasse ?

— Tout ce qu'il vous plaira. Mais pas d'équivoque : j'entends uniquement une fille d'honneur de Madame.....

— Comment ne l'ai-je pas remarquée au milieu des laideurs bavaroises dont Madame est toujours escortée ?

— La raison est qu'elle arrive d'hier. Sa parente, Mme de Ventadour, a fait son installation, et j'espère que la petite a la vertu de famille. Elle se nomme Nathalie de La Boessière, et s'est fait nommer Mlle de Sery, sous prétexte que cela lui sied mieux. Son père, qui était ambassadeur en Hollande, n'a pas de fortune pour la marier.

— Je me charge des frais de noces, sous la réserve du droit du seigneur, pourvu qu'elle soit

jolie; car, à cette condition, j'aimerais volontiers toutes les femmes.

— Les unes après les autres, bien entendu. Enfin les démarches sont déjà faites; la fille d'honneur ne l'est pas plus qu'il ne faut, et demain vous en jugerez. »

Le duc de Chartres me fit mille caresses, et mit sa destinée entre mes mains, comme à l'ordinaire.

Cette demoiselle Sery m'avait été indiquée par l'abbé Brigaut, son parent et celui de Mme de Ventadour. Cet abbé ne valait guère mieux qu'un aventurier; on ne savait d'où il venait et qui il était. Mme de Ventadour et Monseigneur l'avaient tenu sur les fonts de baptême, et cette paternité spirituelle lui servait à brusquer la fortune de toutes les manières. Il était alors fort jeune, et avait déjà tenté tous les métiers. Il commença par jouer le dévot jusqu'à se faire frère de l'Oratoire; mais, lassé de ne point arriver à quelques dignités ecclésiastiques, il redevint vaurien à la vue de l'Eglise, et trouva de gros profits dans la vente des femmes. Malgré ou peut-être à cause de ce vilain métier, il était reçu partout, et sa mar-

raine, Mme de Ventadour, était quelquefois de moitié dans les marchés.

Mme de Ventadour, qui fut dame d'hônneur des deux Madames avant de devenir gouvernante du jeune Roi, avait justifié le pronostic de l'abbé de La Victoire, qui lui dit le soir de ses noces : « Madame, il n'y a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accorderez à M. de Ventadour. » En effet, ce ne serait pas chose aisée de trouver un mari plus laid et plus bossu ; et Mme de Ventadour, jolie et bien faite, n'eut pas la force de résister à l'abbé de La Victoire, pas plus qu'à mille et un abbés ou laïques. Ce fut à l'âge et au couvent à l'assagir ; et, selon l'expression décente de M. de Ventadour, on ne *blessa* plus *son honneur* autant que sa femme l'aurait voulu. Je n'accuse pas Mme de Ventadour d'avoir fait venir sa nièce dans l'intention de l'établir maîtresse du duc de Chartres ; mais tout s'accorde à me le faire croire.

L'abbé Brigaut, qui connaissait mes attributions auprès du Prince, m'avertit de l'arrivée de Mlle de Sery, et les éloges qu'il en fit n'étaient que pour m'engager à la voir. D'ailleurs le nom

de fantaisie qu'on lui avait donné annonçait assez qu'on cherchait à ménager le nom de sa famille. Brigaut me procura une entrevue avec Mlle de Sery, pour me donner le loisir d'apprécier ses moyens de plaire. Cette demoiselle, qui maintenant fait figure sous le nom de comtesse d'Argenton, et n'est plus même jolie, avait alors une mine agaçante, des yeux mutins, une belle taille et de l'esprit. Elle ne sentait pas son Agnès de province; et, comme si madame sa tante l'eût d'avance apprivoisée, elle ne joua pas la pruderie quand je lui parlai de ce que le duc de Chartres attendait d'elle. « Pourquoi attend-il ? » dit-elle avec des yeux d'intelligence. Ces belles dispositions ne diminuèrent pas au souper que lui fit accepter le Prince; je n'y assistai pas, et cinq mois après je m'aperçus comme tout le monde de ce qui s'était passé au dessert.

Madame, qui avait l'œil à tout, fut aussi clairvoyante que moi. Mlle de Sery avait la taille bien arrondie pour une fille d'honneur. D'ailleurs le grand train qu'elle menait, l'argent qui coulait entre ses mains faisaient parler la médisance. Madame voulut en venir à un éclaircissement.

Mme de Ventadour fut appelée; elle nia la grossesse de sa parente : « Il faut, dit-elle, s'informer à l'abbé Brigaut, qui a vu le premier ma nièce à son entrée ici. » L'abbé Brigaut jura ses grands dieux qu'il était innocent de tout ce qui pouvait arriver. « Je gage, dit-il, que l'abbé Dubois, qui sait tout, aura quelque chose à nous apprendre là-dessus. » Je parus à mon tour devant mon juge, et je n'eus pas de peine à me faire blanc comme neige : « Il me semble, dis-je à Madame, que Monseigneur le duc de Chartres se connaît assez en médecine pour décider si Mlle de Sery est grosse ou non. » On manda M. le duc de Chartres; et Madame, avec un imperturbable sang-froid, l'interrogea sur ce que lui seul n'ignorait pas. « Mon Dieu! Madame, dit-il à sa mère, ce ne sont pas là mes affaires, et Mlle de Sery sera plus en état que personne de répondre à ces questions. » Madame finit par où elle aurait dû commencer : Mlle de Sery arriva pâle et tremblante, pleura, balbutia, et avoua tout. « Maintenant, dit Madame, j'espère que vous ne ferez pas vos couches dans ma maison. Philippe, la chose te regarde. » Le duc de Char-

tres craignait de s'empêtrer d'une maîtresse inamovible. Cependant la grandeur d'âme l'emporta; Mlle de Sery eut son hôtel, ses gens et ses équipages. Son fils fut le chevalier d'Orléans. Elle est restée long-temps en posture de sultane favorite, cumulant les infidélités : son amant ne fut jamais en reste avec elle sur ce point.

Que n'ai-je pas imaginé pour balancer l'empire que Mlle de Sery s'attribuait sur le Prince? Cette demoiselle avait dans le particulier des moyens infaillibles pour dominer, et le duc de Chartres s'apercevait en la quittant qu'il avait été amené à vouloir ce qu'elle voulait.

« Que la friponne a de finesse! me disait-il; elle connaît les bons momens. »

Ce me fut un avis qui ne tomba pas à côté; et plus tard je sus tourner à mon avantage les bons momens du Prince. Cependant, pour chasser Mlle de Sery, qui m'inquiétait plus qu'elle ne me nuisait, j'appelai à mon aide les plus jolis minois que je pusse déterrer. Après mûre réflexion, je choisis une danseuse de l'Opéra. J'avais une haute opinion de ces princesses, non que je les connusse de près à cette époque, mais des mousque-



taires et des grands seigneurs en parlaient avec des éloges non équivoques. Descoteaux, le fameux joueur de flûte, que j'avais vu pour la première fois chez le prince de Conti, me dit à ce sujet ces paroles qui ont passé chez moi en proverbe : « L'amour se trouve à tous les coins de rue; il n'est du plaisir qu'à l'Opéra. »

Je me mis donc en campagne, très-curieux de faire épreuve des morceaux de prince que j'allais marchander : le rang que je tenais au Palais-Royal me permit de pénétrer dans le sanctuaire des coulisses. C'était un pays que je n'avais aperçu que de loin. Je n'avais pas jugé à propos de me faire conduire par un des eunuques du sérail : j'étais proprement habillé en costume d'abbé, comme un coureur d'aventures. Je me promenai quelque temps en observateur au milieu des décorations. On donnait ce soir-là l'opéra de Cadmus pour les débuts de Mlle Maupin, qui avait une voix de sirène et ne savait pas une note de musique. Je l'admirai cependant comme fit le public; une figure mâle et fière, une taille imposante, sont des qualités aussi utiles au théâtre qu'ailleurs. Je remarquai surtout la beauté

de ses dents, de ses cheveux et de sa gorge. Elle représentait Pallas; et lorsque, la lance en main, elle descend du ciel dans une machine, les applaudissemens éclatèrent de toutes parts. Elle se leva noblement, ôta son casque et salua le parterre, qui ne demeura pas en reste de politesse avec elle.

J'étais si peu habitué aux cordes, aux poulies, aux trapes dont je me vis entouré, que je me reculai brusquement lorsque Mlle Maupin sortit de sa gloire au milieu des artifices. Je me sentis tomber, et pour me retenir je m'accrochai à la jupe d'une petite danseuse éveillée, dont la gentillesse m'avait frappé; elle se crut perdue et moi aussi; mais nous arrivâmes assez rudement dans les caves du théâtre: une chute de vingt pieds de haut ne pouvait être plus douce.

« Mon Dieu! s'écria ma victime.

— Ma dame! » continuai-je sur le même ton.

Cependant tout était en rumeur sur la scène; tandis que les valets cherchaient des torches et des échelles, j'eus le temps de prouver à ma nymphe souterraine que je n'étais pas blessé. On parvint jusqu'à nous, et l'étonnement fut grand de

nous voir en si bonne intelligence. Le lieu étant obscur, on ne prit pas garde à la rougeur de Mlle Florence.

C'était le nom de ma danseuse; notre connaissance n'avait pas si mal commencé pour que j'en désirasse la fin. Je ne songeai au duc de Chartres qu'à titre de successeur; je ne me souviens pas si je l'admis seulement en partage. Florence lui plut autant qu'à moi, et elle eut à se louer de la grandeur d'âme d'un prince du sang. Elle lui donna, en échange d'une grosse pension, un fils assez bien tourné de corps sinon d'esprit; c'est mons. l'abbé de Saint-Albin, qui s'est mis en tête d'être jaloux de moi. Quant à la Florence, qui mourut depuis très-vilainement, elle était trop sotte pour enlever à la Sery le cœur du duc de Chartres, qui se fatigua bientôt d'un corps sans âme. Elle ne savait pas parler, riant pour toute réponse, à tout propos. Son fils ressemble peu à sa mère sous le rapport de l'esprit; on dirait qu'il a été fait malgré elle.

Le duc de Chartres, cependant, alléché par cet essai, tomba de Florence en Maupin pour ne pas sortir des filles d'opéra. La Maupin avait ce

qui manquait à sa devancière; c'était un dragon au physique comme au moral; elle tirait l'épée comme un maître de salle : sa langue n'avait pas moins d'audace. Son plus vilain défaut, à mon gré, était sa passion pour son sexe; cela même l'entraînait à des excès scandaleux. Le duc de Chartres mit tout en œuvre pour la convertir et n'y réussit qu'à moitié. J'avais maquignonné cette affaire, qui ne me rapporta que des contrariétés, et l'alternative de me couper la gorge avec une femme.

Dumesnil, acteur de l'Opéra, ayant échoué dans ses projets amoureux à l'égard de la Maupin, imagina, pour se venger, de la brouiller avec le duc de Chartres. Il s'était familiarisé avec moi depuis que je fréquentais les coulisses; il me vint trouver, et le ressentiment que je gardais contre la Maupin m'excita à le seconder. Il me raconta, entre autres exploits de cette demoiselle, un fait qui la pouvait mener en prison, et peut-être plus loin.

Lorsqu'elle faisait partie de l'Opéra de Marseille, elle s'attacha tendrement à une jeune personne qui fut enfermée dans un couvent à Avignon

par sa famille; elle s'indigna de cette séparation et se fit recevoir comme novice dans le même couvent. Elle s'y consacra entièrement au service de sa maîtresse plutôt qu'au service de Dieu. Mais, lassées de cette contrainte qu'elles subissaient l'une et l'autre, les deux amies formèrent un projet d'évasion, qui fut plus heureux que sage. Une religieuse mourut, et fut enterrée. Maupin, pendant la nuit, exhume le corps, l'apporte dans la cellule de sa complice, et s'échappe avec elle à la faveur d'un incendie. Elles se réfugièrent en Allemagne pendant que le procès se faisait par contumace. Maupin fut condamnée au feu; mais, depuis dix années, elle devait son impunité à l'oubli de la justice et à la protection de ses amans.

Je colportai cette aventure dans le Palais-Royal, et je l'assaisonnai de mille gaillardises qui n'étaient pas à l'honneur de la Maupin. Le duc de Chartres, que j'avais endoctriné, lui témoigna une indifférence dont elle me rendit responsable. Elle m'écrivit un cartel où elle me promettait de me tuer roide; je la savais en état de tenir parole, et je lui répondis que les abbés ne se battaient

pas plus que les femmes. Cette réponse faite, je restai sur le qui-vive, et sa colère se répandit en injures que je méprisai; cependant, par prudence, j'évitai de sortir pendant quinze jours.

En effet, c'était une duelliste par privilége, attendu que les édits ne parlaient pas des femmes. Elle avait reçu des leçons de Séranne, son premier amant; le plus habile maître de salle ne l'effrayait point; elle faisait des enfans, disait-elle, pour réparer ses coups malheureux. Son courage avait de quoi glacer le mien, et d'ailleurs j'aurais regardé comme une honte d'être tué par la main d'une dame. Elle prenait tant de plaisir à passer pour un homme, qu'elle en avait toujours l'habit, et les femmes remarquaient un cavalier d'aussi bon air. C'était un peu son but.

Je ne sais comment elle apprit ou devina que Dumesnil était la cause première des bruits semés sur son compte; elle lui cacha son mécontentement; mais un soir qu'après le spectacle Dumesnil traversait la place des Victoires, il fut abordé par un homme qui lui présenta une canne et une épée.

« Drôle, lui dit l'inconnu, je te laisse le choix!

— Au voleur! cria Dumesnil.

— Si tu cries tu es mort, reprit la voix qu'il reconnut; choisis donc.

— Maupin, ma chère, tu railles; continuons la route ensemble.

— Je vois, insolent faquin, qu'il faut employer l'arme dont on se sert contre les lâches; tourne-toi de bonne grâce, et le premier cri que tu jetteras sera le dernier, je te jure. »

La bastonnade fut rondement appliquée, et Dumesnil n'en laissa rien perdre.

« Maintenant, dit Maupin en riant, ta tabatière et ta montre.

— Ma chère camarade, répliqua Dumesnil, vous ne prenez pas de tabac, et il fait trop noir pour voir l'heure.

— Dumesnil, obéis et va-t-en.

— Méchante, le métier est dangereux, je vous en avertis. »

Mlle Maupin s'éloigna avec la tabatière et la montre. Le lendemain, Dumesnil faisait à ses ca-

marades un récit détaillé d'un danger qu'il avait couru la nuit précédente.

« Ils étaient quatre voleurs, disait-il héroïquement, et je suis heureux d'en être quitte pour une tabatière enrichie de diamans, et une montre de Loiret.

— Tu mens effrontément, interrompit Mlle Maupin; la preuve en est que voici ta montre et ta tabatière que je te rends; je ne pense pas que tu me rendes les coups de bâton que je t'ai donnés: une femme suffit contre un lâche et un poltron tel que toi. »

Cette aventure me fit craindre une récidive pour ma part, et je sacrifiai Dumesnil pour en venir à un traité de paix qui me délivra de toute appréhension. Nonobstant cette réconciliation plâtrée, je me réjouis d'un scandale qui dégoûta le duc de Chartres de cette batteuse de fer.

Monsieur donna un grand bal au Palais-Royal à l'occasion du mariage de sa fille; la cour y était, et pourtant, parmi cette foule d'invités, beaucoup s'étaient glissés sans l'être. Mlle Maupin, peut-être de concert avec le duc de Chartres, y arriva en costume d'homme; nous la reconnûmes seuls lui

et moi, et il s'amusa beaucoup de la voir agacer toutes les femmes avec une aisance et une hardiesse qui faisaient foi de ses habitudes.

«Dubois, me disait le Prince, le chevalier de Lorraine s'est laissé prendre à l'étiquette du sac.»

Il avait même des rivaux, et Monsieur demanda partout quel était ce joli garçon, sans qu'on pût le lui dire. Ses distractions l'attachèrent à la poursuite de la Maupin, qui n'était pas moins occupée auprès de la comtesse d'Argenton. Celle-ci, trop politique pour faire attention ouvertement à d'autres qu'au duc de Chartres, désolait Mlle Maupin par son silence. Cette déhontée ne s'en tint pas à des paroles, et un cri de Mlle de Sery, en même temps qu'un geste de la Maupin, révoltèrent un Laboëssière, cousin de l'insultée, pour laquelle il prit fait et cause.

« Malheureux, dit le jeune homme, appuyé de deux officiers de la garde de Monsieur, sortez d'ici pour me faire raison de votre impudence.

— De grand cœur, reprit Maupin plus irritée encore de la froideur de Mlle de Sery; venez tous les trois, et d'autres encore si vous voulez.»

Ils descendirent sur la place, et les épées furent

tirées. Les trois adversaires de la Maupin restèrent sur le pavé. Monsieur, informé que le joli danseur qu'il avait tant remarqué n'était autre qu'une femme déguisée, empêcha qu'elle fût arrêtée; au contraire, elle rentra dans le bal au milieu de l'admiration générale, et Mlle de Sery se retira désolée; mais le duc de Chartres, pour plaire à sa maîtresse en titre, ne revit plus cette amazone, qu'il abandonna corps et âme à Monsieur, qui s'aperçut trop tôt que c'était une femme.

Quand une fois on a goûté de ces princesses de théâtre, on ne peut s'en passer; il me fallut aviser à suppléer à la Maupin, et au risque de tomber de Carybde en Scylla, je passai de l'Opéra au Théâtre-Français. Descoteaux le flûteur s'offrit encore à m'aider de ses lumières.

« Dans ce moment, me dit-il, un nouvel astre se lève sur la scène....

— Où se couche-t-il? demandai-je.

— Chez Baron, » répondit-il.

Descoteaux me détailla avec sa franchise ordinaire les qualités palpables de la Desmares, qui n'avait pas alors plus de seize ans, et qui avait eu plus de seize amans. Baron était le tenant,

rival de tout le monde, et ayant tout le monde pour rival. Ce fut dans la maison de cet ex-comédien, le plus fat des fats, que j'allai expertiser les charmes de la Desmares.

Ce Baron, que j'avais entrevu quelquefois chez le prince de Conti, qui souffrait ses impertinences à charge de revanche, avait quitté le théâtre dans l'âge où l'on commence à devenir bon acteur; on n'a jamais su le vrai motif de cette retraite précipitée; je me suis laissé dire qu'un grand seigneur, dont Baron avait fait un grand cocu, lui fit administrer une volée de bois vert, par forme de représailles. Baron voulut obtenir une satisfaction qui lui fut refusée, et pour se venger de cette insulte irréparable, il crut punir le public en quittant le théâtre où il avait eu de si prodigieux succès, qu'il devait à sa figure et aux femmes plutôt qu'à son talent. Il espérait que le roi s'entremettrait à le réintégrer comédien; malheureusement il ne traita pas de puissance à puissance avec Louis XIV, et il en fut pour sa démarche, dont il se repentit durant trente ans; jusqu'à ce que la vanité l'emportât sur toute autre considération; il vient de se rejeter à la tête du

public, qui le prend malgré ses quatre-vingts ans.

Le personnage que je vis n'était pas moins ridicule que les portraits qu'on en faisait. Des fatigues et des maladies l'avaient privé de ses cheveux, qu'il remplaçait par une perruque blonde, bouclée à la romaine. Ses sourcils et sa moustache étaient teints selon l'air de son visage efféminé, plaqué de blanc et de rouge. Cependant il n'était pas désagréable, tout vieux qu'il parût, car il n'a pas changé depuis, bien qu'il ait de plus trente années sans mécompte. Sa toilette surpassait celle des plus affectés petits-maîtres; les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, un haut de chausse plus qu'étroit, un pourpoint élégant, ouvert de manière à étaler aux yeux une chemise fine ornée de dentelles; il marchait en se dandinant, la tête penchée en arrière, et son sourire de protection s'adressait indifféremment à la ronde; sa voix, enflée par l'emphase théâtrale, jouait toujours le Cid ou Britannicus, et ses gestes étaient à l'unisson; il était plus comédien que jamais.

La Desmares, fort prodigue en caresses et en

éclats de gaîté, se jetait à tout instant dans les bras de Baron, qui lui disait en minaudant :

« Petite, respecte ma coiffure, elle sera honorée ce soir des baisers ambrés d'une duchesse.

— Tu m'avais dit ce matin une marquise, reprit Descoteaux.

— Je croyais que c'était une princesse, ajouta la Desmares. Au reste, mon fils, ces grandes dames sont fort difficiles à contenter, et vous n'y pouvez suffire.

— Mon cher, poursuivit Descoteaux, elles se souviennent toutes de t'avoir vu jouer l'Amour dans Psyché.

— Je n'avais alors que six ans, riposta Baron, piqué de cette réminiscence.

— Pourtant, brusqua Descoteaux, j'en avais plus de vingt à cette époque, moi qui suis de ton âge.

— Desmares, s'écria Baron rouge de colère, je laisse monsieur te persuader que j'ai passé la centaine; je vais donner ailleurs des preuves de ma jeunesse. »

Il sortit avec une pirouette et en déclamant :

Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
Le talent n'attend pas le nombre des années.



Pendant cette plaisante altercation, j'eus le temps d'observer la Desmares. Elle n'est plus aujourd'hui que son ombre, et on lit sur son visage pâle : *Fructus belli.* Dans ce temps-là elle était fraîche, blanche, bien faite, vive et enivrante. On ne l'aimait pas, mais on l'adorait. Sa tante, la célèbre Champmeslé, l'avait lancée au théâtre dès l'âge de dix ans. La petite personne avait réussi de tous côtés, et sa gentillesse avait eu part à ses succès; les habitués de la scène, marquis et vicomtes, s'étaient encanaillés avec elle, et avec la permission de Baron, son maître et son galant, elle avait distribué ses faveurs aux plus pressés. Elle se divertissait volontiers avec les hommes, riait, chantait et menait joyeuse vie. Cependant elle avait ses caprices de refus. Elle aurait pu entasser bien des contrats de rente; mais tant que le plaisir seul fut son conseil, son désintéressement tint du prodige. Elle ne voulait pas qu'on se ruinât pour l'amour d'elle; mais elle commençait alors à se repentir de sa simplicité.

Je l'attirai dans un coin de la chambre, et elle crut d'abord que j'allais parler pour moi, le *non* était sur ses lèvres.

« Mademoiselle, lui dis-je, savez-vous quel bel usage on pourrait faire de tant d'attraits ?

— Vous ne m'apprendrez rien de nouveau sur ce chapitre, reprit-elle.

— Peut-être ; et je serais heureux du moins de l'essayer.

— Mon cher monsieur,

Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.

— C'est à vous, belle princesse, à raisonner un peu, et vous accepterez.

— Non pas, à moins d'une métamorphose complète.

— La voici : vingt-deux ans, une jolie figure, de l'esprit, et prince du sang, pour arrondir la phrase.

— Mettez au bas que j'accepte, les yeux fermés.

— Suivez-moi donc, ma déesse.

— Où me conduisez-vous ?

— Au Palais-Royal. »

Ce nom produisit un effet magique sur cette vertu accoutumée aux capitulations, et la belle me montra le chemin. Elle avait déjà *su se faire un front qui ne rougit jamais*. En vérité, sa re-

connaissance me devait quelque dédommagement; le caprice s'en mêla, et je fis bien en prenant patience, faute d'autre chose. Le duc de Chartres était couché lorsque nous arrivâmes, et j'entrai seul dans son appartement pour lui ménager l'agréable surprise.

« Peste! dit-il, Sery va venir me trouver cette nuit. Que faire? homme aux expédiens!

— Dire que vous êtes malade, et prouver que vous vous portez bien. »

L'avis eut son effet, et Mlle Desmares joua le rôle de la comtesse d'Argenton. Ce ne fut pas la dernière fois.

Le duc de Chartres faillit encore perdre la tête pour cette comédienne qui avait déjà l'expérience d'une femme de quarante ans. Elle n'épargna aucun moyen de s'emparer des sens du Prince en les animant de toute la volupté des siens. Tel fut le pouvoir de cette sirène, que, quatre ans après l'avoir quittée, le duc de Chartres revint à elle avec tout l'attrait de la nouveauté. Ce qu'elle voulait arriva, quelle que soit d'ailleurs l'imagination qui l'ait servie dans cette circonstance : elle se trouva grosse, et le duc de

Chartres accepta la responsabilité de plusieurs. Cette grossesse l'émerveillait, et un jour qu'il frappait sur ce ventre fort joliment arrondi, il répétait mille badineries de père :

« Hé! cela va bien, Charlotte, mauvaise herbe pousse toujours : je crois qu'il ne manque rien à notre enfant.

— Si, Monseigneur, répondit la Desmares, les cheveux sont à faire, et tâchez de n'en oublier aucun. »

Ce fut une fille qui naquit avant le terme, et je crois pouvoir assurer qu'elle avait beaucoup de cheveux.

CHAPITRE VIII.

La colère. — Pradon; — ses succès. — Mmes de Nevers et de Bouillon. — La place Royale. — Gaçon. — Les nouveaux Trissotin et Vadius. — Mort et épitaphe de Pradon. — Dubois diplomate. — M. de Barbezieux. — La Duclos. — *Le chevalier Dubois.* — M. de Tallard, ambassadeur de France en Angleterre. — Saint-Evremont; son portrait. — La duchesse de Mazarin. — Le duc de Mazarin. — Citation d'une lettre de son aumônier. — *La petite cour* de Mme de Mazarin. — Lord Stanhope. — Dubois pensionnaire de l'Angleterre. — Les soupers. — Le duc d'Ormond. — Les Romains et les Stuarts. — Dénonciations de M. de Tallard. — Dubois et l'ambassadeur. — La lettre de cachet. — Dubois à Marly. — Le Nostre. — Le charme rompu. — Les Anglaises.

Je me mets en colère le plus souvent sans sujet; c'est un effet de la chaleur de mon sang, et je ne m'en porte pas plus mal; pourtant il y avait de quoi me donner à réfléchir, lorsque je vis mourir d'un accès de colère M. de Saint-Laurent, puis encore un mauvais poète, nommé

Pradon; ce qui me donne à penser que la gent écrivassière est, comme dit Horace, fort irritable.

Ce Pradon, qui était presque octogénaire en 1698, avait eu au théâtre de brillantes destinées; l'hôtel de Rambouillet l'avait prôné en opposition à Racine, et l'on ne se souciait pas plus alors de la *Phèdre* de l'un que de celle de l'autre. Ce fut pourtant une étrange guerre civile littéraire, et la victoire ne resta pas au plus habile. Mme de Nevers, toute belle qu'elle fût, avait donné licence au sieur Pradon de se déclarer son poète, et sans doute les madrigaux dont il la régalait n'étaient pas adressés à une ingrate. Cette coterie, composée de ce qu'il y avait de plus galant à la cour, conspirait avec tant de passion pour les succès de Pradon, qu'après la représentation de *Régulus*, qui avait été fort brillante, Mme de Bouillon se jeta dans les bras du triomphateur, en lui disant en italien : « L'amour, c'est de l'orgueil ! » Cet enivrement de gloire avait été court pour le pauvre rival de Racine.

Sur la fin de sa vie, il était si misérable, que ses anciens protecteurs lui faisaient l'aumône; les

comédiens ne voulaient plus jouer ses pièces, et cependant il continuait à rimer à demi mort de faim. C'était une figure fort malpropre et décrépite : de grands cheveux en désordre, des yeux larmoyans et le costume le plus délabré. En ce triste état il se promenait tous les jours sur la place Royale, se chauffant au soleil et bredouillant des vers. Je le rencontrai un matin que je traquais la grisette pour les besoins du moment; il m'avait salué plusieurs fois chez M. de Vendôme, et il m'aborda avec tout le respect d'un pauvre diable qui demande un dîner. J'admirai surtout la prodigieuse flexibilité de son épine dorsale.

Il me parlait de poésie à sa manière, se mêlant par habitude aux grands noms de Rome et d'Athènes, et je n'aspirais qu'à me débarrasser de cette vermine, lorsqu'arriva vers nous une autre face poétique, jaune et décharnée, un sourire de Boileau sur les lèvres, et du fiel dans tout l'individu. Je ne connaissais pas Gaçon, surnommé le Zoïle moderne; il s'approcha circulairement, méditant quelque perfidie, et son premier mot, que de grands seigneurs se sont attribué depuis,

fut l'origine d'une querelle funeste à son adversaire, qui prit la chose au tragique.

« Hé! hé! Pradon, mon ami, lui dit-il, tu portes le manteau de Régulus sur le juste-au-corps d'Antigone.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le Zoïle? » riposta Pradon, déjà rouge comme son manteau d'écarlate, qui cachait, en effet, un mauvais habit rapiécé. Il fallait savoir, pour comprendre la plaisanterie, que *Régulus* avait eu autant de succès qu'*Antigone* en avait eu peu. Je ne me gênai pas pour rire, et Gaçon revint à la charge jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

« Holà! Pradon, ton juste-au-corps a plus de pièces que toi-même, sinon moins honteuses.

— C'est un serpent, me dit Pradon; il est né de la boue des marais du Parnasse; Apollon le devrait écraser de ses traits.

— Tout beau, mon petit! tu te lances dans la métaphore; je te répondrai que les serpens ne s'attaquent pas aux aigles.

— Tâche de te mordre, vilain, tu en mourras.

— En attendant, veux-tu me donner à dîner?...

Mais j'oublie que charité bien entendue commence par soi-même.

— Va, je préfère ma pauvreté et mon ventre creux à ce que tu fais pour vivre.

— N'aie pas peur; nous ne ferons pas d'échange; ce matin, par exemple, j'ai gagné cent écus avec quatre rimes. J'allai trouver Boursault, auteur et receveur de tailles. Ce Boursault, qui s'inquiétait peu des satires de Boileau, pâlit devant les miennes. Il est vrai que je vous fais un impie d'un bon chrétien, un coquin d'un honnête homme; c'est là mon pain.

— Mange-le pétri de honte, et laisse-moi.

— Hé! hé! tu fais bien le fier, parce que tes vers sont imprimés chez Claude Ribou, à la descente du Pont-Neuf! Je te conseille de prendre un maître de géographie!

— Moi!

— Oui; tu nommes cela *chronologie!* Je suis étonné que tu n'aies pas placé *Pyrame et Thisbé* à Paris, dans la place Royale!»

Je m'amusais de cette scène renouvelée de Trissotin et de Vadius, lorsque je vis Pradon chanceler, avec des yeux hagards et pleins de

sang ; il fit un geste pour frapper Gaçon, et tomba tout d'une pièce contre un pavé où il s'ouvrit la tête.

« Diable! dit Gaçon en se sauvant, Pradon a pris l'immortalité terre à terre. »

Le malheureux poète fut relevé mort, et le jour de son enterrement on afficha son épitaphe sur la porte de l'église Saint-Paul.

Ci-gît le poète Pradon,
Qui durant quatorze ans d'une ardeur sans pareille
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

J'avais souvent parlé au duc de Chartres du plaisir que j'aurais à me voir dans une négociation politique. L'occasion se présenta de faire l'essai de mes talens de diplomate ou d'intrigant. Le mariage de Mlle de Blois avait déjà montré ce que je pouvais faire. M. de Tallard était ambassadeur du roi de France en Angleterre, depuis que le prince d'Orange avait été reconnu roi par Louis XIV, à la barbe des exilés de Saint-Germain. Cependant, malgré cette paix de lassitude, Guillaume agissait sourdement comme pour la

rompre ; ce qu'il fit deux ans après. M. de Tallard écrivit pour demander une sorte d'espion, un secrétaire factotum qui pût travailler sous ses ordres au maintien du traité de Riswick. Le duc de Chartres entendit parler de l'embarras où l'on était de trouver l'homme qu'il fallait ; il me rappela au souvenir du Roi, qui n'avait pas oublié le mariage de sa bâtarde, et le génie que j'avais déployé dans cette circonstance.

« Je consens, monsieur, dit-il à son neveu, que votre Dubois aille à Londres, à condition qu'à son retour, il ne me demandera pas le chapeau de cardinal. Envoyez-le de ma part à Barbezieux. »

Le Prince me fit part du consentement du Roi, et, dans ma furie d'ambassade, je voulus partir sans délai. Je me rendis trois ou quatre fois inutilement chez M. de Barbezieux, qui, selon sa manie seigneuriale de faire attendre les gens dans l'antichambre, dédaigna de me recevoir. La première fois, je l'entendais dans son cabinet jouer avec sa chienne, qu'il nommait, je ne sais pourquoi, *la Fontange ;* la seconde, il causait avec Fagon, son médecin, le même qui le

tua à force de saignées; la troisième, il n'occupait pas moins de quatre sultanes, buvant, riant et faisant l'amour. Fatigué de ces vaines démarches, je m'obstinai à entrer, m'appuyant du nom du Roi, de celui du duc de Chartres, et du mien tout court, mais fastueusement répété. Je fus introduit au moment où M. de Barbezieux s'échappait par une porte de derrière. Je ne perdis pas courage, et je me fis accompagner de la Duclos, que le ministre connaissait de profession. Elle eut l'entrée libre du cabinet, et j'y arrivai sous sa sauve-garde, en présence de M. de Barbezieux, étendu sur un lit de repos, en déshabillé, et qui eût été bien embarrassé de se dire à jeun.

Barbezieux, fils du marquis de Louvois, en avait les traits mâles et pourtant sans dureté; lorsqu'il était en belle humeur, sa figure devenait gracieuse et engageante. Il payait fort bien de sa personne en toute rencontre, habile au travail non moins qu'au plaisir, élégant de manières non moins que de langage; il avait la finesse de son père, et de plus un esprit vif, varié et d'à propos. Les plus grandes dames recherchaient à l'envi ses bonnes grâces. Aussi sacri-

fiait-il le ministère à des parties de femmes où il était le seul ayant barbe au menton. Avec ces qualités, il avait en orgueil, colère et insolence, de quoi se faire haïr de ses meilleurs amis. Cependant, comme il s'était insinué dans l'esprit de la Maintenon, il dominait Louis XIV au point de faire changer l'heure des conseils, selon que ses orgies y trouvaient leur avantage. On l'accusait de malversation, et en effet ses dépenses journalières étaient si folles, qu'il fallait que la source de tant d'argent fût inépuisable. Sa mère, d'ailleurs si riche, lui fermait sa bourse encore plus que son cœur.

La Duclos me ménagea toute la bonne volonté de M. de Barbezieux, qui me fit expédier ma commission, m'adressa quelques exhortations, me pria de lui envoyer des beautés anglaises les plus neuves possibles, et me congédia brusquement au profit de la Duclos. J'ai soupçonné depuis que Mlle de Sery, qui craignait mon influence sur l'esprit du duc de Chartres, avait sollicité chaudement mon départ. Néanmoins, après avoir mis mon équipage en rapport avec ma nouvelle position, et presque sans dire adieu, pour laisser

peu de regrets, je partis sous le nom et l'habit du chevalier Dubois, parce qu'en Angleterre et en Hollande les abbés ne sont pas reçus à la douane. Il suffit de changer l'étiquette du sac.

Mon voyage de Paris à Londres fut aussi insignifiant que la route de Paris à Versailles. Je le fis dans ma voiture avec mon fidèle Purel, qui devait succomber aux brouillards de la Tamise. Je n'eus pas même le spectacle d'une tempête, et j'allai, tout botté et tout frisé, dresser mon camp dans l'hôtel de M. de Tallard, qui me reçut d'abord avec la protection d'un maître. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il en avait un en moi.

M. de Tallard est un de ces hommes petits au physique comme au moral; dont l'ambition ressemble au colosse d'or de Nabuchodonosor, qui avait des pieds d'argile. La jalousie l'a desséché comme on voit, et chaque succès obtenu par un autre lui fait perdre une once de chair. Je ne crois pas que dans sa vie il ait regardé quelqu'un en face. Il serait roi de France qu'il voudrait être roi de la Chine. Tout l'esprit qu'il peut avoir est gâté par cette malheureuse envie de n'en

point voir chez les autres. Tel il était alors, tel il est à présent. Sa plus grande douleur fut causée par les ambassades qu'obtenait d'Harcourt par le canal de Mme de Maintenon. Il couvrait sa perfidie des plus beaux dehors, et mettait de la politesse jusque dans ses injures. Je n'ai jamais vu de plus adroit intrigant, bien qu'il soit timide dans ses conceptions. Il n'avait demandé qu'un espion subalterne, le poste où je m'établis dès mon arrivée lui porta ombrage.

« Monsieur, me dit-il après avoir examiné ma commission, je vous prie de vous faire peu voir dans la ville; il importe à mes projets que vous restiez inconnu.

— Cependant, monsieur, répliquai-je, j'ai des lettres de recommandation que m'a données Mlle Ninon de l'Enclos pour M. de Saint-Evremont.

— En vérité, vous me chagrinez : c'est dans cette maison que se réunit la première société de Londres.

— Hé bien, monsieur, j'y trouverai de l'agrément en même temps que de l'utilité.

— Je serais aise, monsieur, de vous savoir

content; mais je vous prie de faire attention que le chevalier Dubois n'est pas ambassadeur de France.

— Il ne faut que me tâter pour en être certain; et c'est à vous seul que je rapporterai les négociations que je pourrai faire.

— Je vous avertis, M. le chevalier, que je ne réponds que de mes fautes. »

Je me présentai le soir même dans la maison de M. Saint-Evremont, qui vivait dans l'amour contemplatif avec Mme la duchesse de Mazarin. Autour de ces deux beaux esprits échappés de Versailles se réunissaient les premiers lords du Parlement et les meilleurs écrivains britanniques. La conversation générale était en français, avec tous les raffinemens des ruelles de Paris. Je fus choyé, caressé et apprécié sous les auspices de Ninon, qui avait écrit entre autres choses que j'étais un composé de sens et d'esprit. Je remarquai bientôt que le sexe anglais a les préjugés les plus favorables en faveur de notre nation naturellement délicate en amour. Du reste, Saint-Evremont avait bien raison de dire que les beaux esprits anglais sont comme un milieu entre

les courtisans de Paris et les bourguemestres d'Amsterdam.

Saint-Evremont, qui fut à la tête de la littérature pendant plus d'un demi-siècle, n'avait pas alors moins de quatre-vingt-cinq ans. Il était, depuis plus de trente ans, exilé en Angleterre à la requête du duc de Mazarin, qui espérait, en l'éloignant, dégoûter la duchesse de cet amant en cheveux gris; la duchesse ne se consola de l'absence de Saint-Evremont qu'en l'allant rejoindre, contre vent et marée. Saint-Evremont avait la plus belle vieillesse, et son esprit était aussi jeune qu'à l'époque où il brillait de tout son éclat; il y avait dans sa figure calme et majestueuse, dans ses cheveux argentés, dans son parler affable et éloquent, un charme où l'on se laissait prendre à tout âge. Il racontait avec un abandon étudié; il éblouissait l'auditeur par le jeu des pointes et des antithèses; il se croyait heureux et savait l'être. Le roi d'Angleterre l'empêchait, par ses libéralités, de regretter la cour de France; ses amis et la duchesse de Mazarin se partageaient le soin d'égayer le déclin de sa vie; sa philosophie ne redoutait point

la mort. La vogue prodigieuse qu'avait eue ses ouvrages était un peu tombée, mais sa réputation n'était pas au-dessous de son esprit. Il aimait à faire son portrait, qu'il répétait de cent façons différentes, en ne changeant que les expressions. Il nous disait, avec cet air de satisfaction qui ne le quittait jamais : « Je vis dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister le bonheur dans la raison; je ne suis ni superstitieux, ni impie, ni prodigue; je me loue de la nature, je ne me plains point de la fortune; je hais le crime; je souffre les fautes; je plains le malheur, et je ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier. » C'était Platon en cheveux blancs. Qu'il y a loin de nos gens de lettres, envieux, méchans et bas, à cet écrivain philosophe et courtisan!

La duchesse de Mazarin se conservait belle a plus de cinquante ans; je m'étonne si peu qu'elle eût encore des adorateurs, que je me serais volontiers mis du nombre. Je ne pouvais assez admirer ses beaux yeux noirs et nageant sous des paupières à longs cils : son sourire avait une ex-

pression angélique, et ses mains étaient parfaites. Un si beau corps renfermait une âme encore plus belle, en dépit de la tyrannique jalousie du plus sot des maris. C'était une de ces femmes divines qui feraient croire à Dieu et à tout ce qu'elle voudrait. Son esprit, nourri de la plus fine galanterie, n'était pas le moindre de ses agrémens personnels. J'eus le bonheur d'entrer dans son amitié, et cela fort platoniquement, à mon grand chagrin. Elle était indulgente pour mes mauvaises habitudes, que ne corrigeait pas le climat de l'Angleterre, et ma conversation lui plaisait particulièrement. Elle me fit confidence de ses aventures et de ses peines, dont son mariage n'était pas la plus légère.

Elle avait, d'après le choix de son oncle le cardinal Mazarin, épousé le fils du maréchal de la Meilleraye, un des plus riches seigneurs de la cour, à qui elle apporta en dot plus de vingt-huit millions. Le duc de Mazarin devint fou de jalousie: eût-il été cent fois plus beau, il aurait été laid en comparaison de sa femme : ses qualités s'abrutirent dans la crainte continuelle de ne pas posséder seul celle qu'il avait épousée. Il était

élevé dans la meilleure discipline, poli, courageux et instruit; la duchesse de Mazarin le rendit idiot; les prêtres en firent un dévot ridicule. Plusieurs fois la duchesse, galante comme ses pareilles, avait fui le lit conjugal, allant en chercher un autre à Rome et en Angleterre, où elle se fixa enfin tout-à-fait; le duc de Mazarin lui écrivait : « Ma reine, revenez; je me prosterne à vos pieds, et tout soit oublié! » Elle revenait faute d'argent, et repartait bientôt, plus furieuse contre son mari, qui, entre autres griefs, l'empêchait de faire lit à part. Ce mari, comme on en voit tant, a survécu de quelques années à sa femme, dont il promenait partout le corps embaumé dans une boîte d'ébène. Je crois l'avoir vu quelquefois à la cour, où le Roi le traitait toujours avec une honorable familiarité. J'ai entre les mains une lettre de son aumônier, écrite à Mme de Mazarin peu de jours avant sa mort; elle y a joint cette note de sa main : *Si j'étais sûr que l'homme dont je suis la femme allât en paradis demain, je souhaiterais sa mort aujourd'hui.*

Voici des fragmens de cette lettre curieuse qui m'a été donnée en souvenir d'elle :

« Mon pauvre seigneur en est venu à ce point « de maladie que sa raison est quasi perdue; « il va sans cesse de Bretagne en Alsace, sans « motif et en grande hâte; il reste des jours sans « parler à d'autre qu'à son chapelet, et à une « petite image de la Vierge qu'il porte dans sa « manche. Il ne veut pas que je m'éloigne d'un « instant, me faisant dîner à sa table, et cou- « cher dans sa chambre, parce qu'il craint de « mourir sans confession. Il revient souvent sur « votre sujet, madame, demandant quand est-ce « qu'il vous reverra? C'est là son idée la plus or- « dinaire. Il va s'asseoir sur le Port-Louis, au mi- « lieu des matelots, et les interroge sur le temps « qu'il faut pour passer en Angleterre. Je pense « qu'il finira par vous aller chercher. En atten- « dant, il emploie bien des peintres à faire votre « portrait, et il habite Nantes de préférence « parce qu'il voit la mer. Son château ne dés- « emplit pas de moines et de pélerins. Il a « voulu dernièrement se croiser pour la Pales- « tine : ce n'est pas son plus vilain projet. Hier « il fit rassembler ses domestiques, et leur dit : « Mes amis, dans la Bible le butin se tire au

« sort; il en sera de même de ma maison. » Une « loterie s'est faite trop sérieusement, et le choix « du hasard le moins singulier n'est pas celui « du frotteur qui devient secréraire. Je suis bien « heureux qu'il ne m'ait pas fait accepter l'em- « ploi de cuisinier. Des gens qui font un métier « de la religion l'entraînent à d'inconcevables « folies, outre qu'ils dévorent ses biens. Les su- « perbes statues qu'il a fait venir d'Italie sont « mutilées par des barbares; le marteau com- « mence le dégât, et le pinceau se charge d'ha- « biller toutes ces nudités. »

On distinguait dans la *petite cour* de Mme de Mazarin les personnages les plus célèbres parmi les Whigs et les Torys. Là se trouvaient pêle-mêle le duc de Dorset, qui fut un des plus beaux hommes de la cour de Charles II, et tirait parti de toute la différence qu'il y a entre des vers méchans et de méchans vers; milady Littleton, qui se souvenait d'avoir été jolie; milady Barry, fille d'un gentilhomme, qui avait été femme galante, comédienne, et restait avec de l'esprit pour faire oublier le tout; milady Howe, fille du prince Rupert et d'une actrice nommée mis-

tress Hughes. Parmi ces noms, auxquels j'attache de préférence un souvenir agréable, je n'omettrai pas celui de lord Stanhope, qui devint alors mon ami, et le fut jusqu'à sa mort prématurée. Massillon et lui sont les seuls que j'ai véritablement aimés, par sympathie je crois.

Lord Stanhope, qui n'était pas de la famille des Chesterfield, mais d'une ancienne noblesse du comté de Nottingham, peut être regardé après moi comme le plus habile diplomate de son temps; nous étions dignes de nous comprendre et de nous admirer mutuellement. Lord Stanhope n'était ni moins maigre ni de moins chétive apparence que moi-même, quoiqu'il fût beaucoup plus jeune. Ses voyages en Espagne et en Allemagne avaient formé son jugement et son goût; son talent le portait vers les affaires du ministère; cependant il prouva depuis qu'il aurait fait un excellent officier. Il trouva quelque analogie, bien flatteuse pour moi, entre son esprit et le mien, et surtout entre nos deux philosophies épicuriennes. Elles eurent plus d'une fois occasion de se voir à table et autre part.

Lord Stanhope se prit d'une véritable passion

pour le chevalier Dubois, qui se moquait de l'abbé comme auparavant ; il me conduisit dans les plus grandes sociétés de Londres ; il me présentait partout avec des louanges qui me gagnaient autant d'amis qu'il en avait. L'envoyé français, j'en fais l'aveu, était traité presque en compatriote par les Anglais. Je parle dans un autre ouvrage de mes opérations diplomatiques, où je déployai une adresse remarquable. Le gouvernement anglais s'aperçut que j'étais plus ambassadeur que M. Tallard lui-même, et j'eus la faiblesse ou l'esprit de me faire payer pour accorder les intérêts de Louis XIV avec ceux de Guillaume III. Il s'agissait seulement de m'endormir sur les desseins de l'Angleterre, et je recevais des deux mains. Je ne justifierai pas cette conduite, qui pourrait s'appuyer sur l'exemple de plus grands hommes que le chevalier Dubois ; mais je me vengeais par là de l'injuste oubli où le roi de France m'avait laissé végéter pour me récompenser du mariage de sa bâtarde avec un prince du sang. Enfin je proteste que depuis la mort de Louis XIV je n'ai pas touché une pièce d'or de Sa Majesté britannique.

Lord Stanhope aimait le plaisir avec cette modération qui en fait les délices; il réunissait à de mystérieux soupers les plus charmantes filles de Londres et quelques amis, au nombre desquels il m'avait admis. Ce sont les plus délicieux momens que j'aie passés. Il y avait parmi les convives le petit-fils du premier duc d'Ormond, qui avait consacré sa vie à la cause des Stuarts. Ce second duc d'Ormond, infidèle à cet infructueux dévoûment, s'attacha au prince d'Orange et à la reine Anne; il portait au fond du cœur des remords, qui, plus tard, le firent accuser de haute-trahison, et le ramenèrent dans le parti du Prétendant. C'était déjà un homme mûr, profondément politique, négociateur aussi bien que général, capable de tout et propre à tout. Dans les soupers de Stanhope, il tenait le dé de la conversation, quelquefois plus sérieuse et plus instructive qu'on n'aurait dû l'attendre de la circonstance. Le duc d'Ormond mettait à tout propos les Stuarts sur le tapis.

« Milord, lui dis-je un jour avec l'aisance du mensonge, j'ai souvent ouï parler au roi Jacques

de ce que vous valez au conseil comme à la guerre.

— M. le chevalier, reprit-il avec émotion, vous direz de ma part à Sa Majesté que je donnerais ma vie pour la voir reprendre le rang de ses ancêtres. »

Cette déclaration pouvait le perdre; heureusement que nous n'avions pas envie de nous trahir, c'eût été une trahison générale.

Les Romains d'autrefois intéressaient davantage lord Stanhope que tous les Stuarts de Saint-Germain. Il les connaissait si intimement qu'on l'aurait cru leur contemporain. Il prétendait trouver chez eux toute la civilisation moderne. « Je défie, disait-il, le plus pauvre esprit de ne pas devenir homme d'état en lisant Tacite. » C'était là son bréviaire. Il m'estimait beaucoup, quoique je ne rapportasse pas à cette source mes paroles et mes actions; cependant il me reprochait les formes superficielles de mon esprit. « Maître Guillaume, me disait-il, vous avez plus d'esprit que Sancho qui en a trop; comme lui, vous le dépensez en saillies, petites pointes et jeux de mots; cela vous va bien, mais la force

d'esprit et la profondeur du jugement vous semblent du superflu. » J'étais enfin parvenu à lui faire changer d'opinion, au point qu'il me comparait en vers anglais à un précipice qui paraît de loin une plaine de verdure. De là vient que l'on m'a pris toujours pour un scélérat, un bouffon ou un coquin.

J'avais mis à la mode le chevalier Dubois; pas de bonne fête dont il n'était pas; je dînais avec des ministres, je soupais avec des comédiennes, et plus je me voyais recherché, plus l'ambassadeur se voyait délaissé; il en conçut un vif déplaisir, et jugea à propos de m'arrêter au milieu de mes empiètemens sur sa charge. Il écrivit au Roi, à M. de Torcy, secrétaire des affaires étrangères, à M. de Barbezieux, et fit grand fracas des relations secrètes que j'entretenais avec l'Angleterre.

« Sire, écrivait-il au Roi, Votre Majesté n'a pas besoin de deux ambassadeurs en Angleterre; ordonnez, et je me retire. »

« Monsieur, écrivait-il à M. de Torcy, le chevalier Dubois tient des assemblées nocturnes avec des lords anglais, il fomente des complots contre le roi de France. »

« Mon cher Barbezieux, écrivait-il à ce dernier, ce fripon de Dubois avilit mon autorité; dans les mauvais lieux il se donne pour l'ambassadeur; ailleurs il se fait appeler mon *supplément.* »

C'est depuis, que ces belles lettres me sont tombées entre les mains. Torcy cria tant qu'on lui permit de m'envoyer une lettre de cachet, avec ordre de revenir sur-le-champ en France.

Je signalai mon départ de Londres par une petite vengeance qui exaspéra la vanité de Tallard. J'invitai la cour et la ville à un rout dans l'hôtel même de l'ambassadeur. Les préparatifs avaient été faits en diligence et en secret. J'allai m'installer, sous prétexte d'affaires à terminer, dans la chambre de Tallard, qui se leva en robe de chambre.

« Vous êtes en grand costume, me dit-il avec un air de satisfaction; vous partez donc aujourd'hui?

— A midi, » répondis-je d'un air délibéré.

Tout-à-coup un bruit de carrosse se fit entendre dans la rue, les portes de l'hôtel furent ouvertes.

« Qu'est-ce? demanda l'ambassadeur. Que de monde si matin! je ne suis pas encore habillé!

— C'est inutile, Monsieur, » répliquai-je, pendant qu'il regardait les arrivans, par la fenêtre.

« Le chevalier Dubois! » répétaient les livrées, et les invités étaient introduits dans mes appartemens.

« Quoi! M. le chevalier, me dit Tallard, vous recevez bien des gens.....

— Seulement les premières familles d'Angleterre, répondis-je; le roi Guillaume viendrait lui-même, s'il n'était pas à Amsterdam occupé à recevoir le czar de Russie. »

Les carrosses arrivaient à la file, et mon nom assourdissait à chaque instant les oreilles de l'ambassadeur.

« Voyez, lui disais-je à plaisir, voici Saint-Evrémont, lord Stanhope, le duc d'Ormond, le duc d'Essex, lady Temple! Adieu, M. Tallard; vous n'avez pas d'ordre à me donner pour Versailles?

— Si fait; d'y rester *in sæcula sæculorum*.

— *Amen*, » lui répondis-je.

Je descendis pour faire les honneurs de ma

réunion en même temps que mes adieux, et je partis en laissant partout des regrets, excepté chez l'ambassadeur. J'entretiens depuis ce temps-là une correspondance régulière avec plusieurs seigneurs de cette cour, où le chevalier Dubois n'est pas encore oublié.

Je sentais quelques craintes en retournant en France; elles furent loin d'être dissipées lorsque ma lettre de cachet m'envoya tout droit à la Bastille comme un prisonnier d'importance. Je ne me flattais déjà plus d'en sortir blanc d'innocence, lorsque, sur un ordre de M. de Barbezieux, je fus mis en liberté; j'allai le remercier, et il me dit :

« Ne me remercie pas, l'abbé, mais bien Ninon, qui, sachant ta mésaventure, est venue se faire ta caution en m'annonçant la mort de son amie la duchesse de Mazarin.

— Elle est morte ! m'écriai-je.

— De vieillesse apparemment, reprit-il avec légèreté. Enfin, va-t'en payer Ninon du service qu'elle te rend, car sans elle tu aurais pu vivre, mourir et renaître à la Bastille, qu'on y eût pas pris garde.

— Et M. le duc de Chartres ?

— Bah! il s'occupe à faire des bâtards et se moque des abbés.

— Monsieur, je vous ai commandé à Londres deux ou trois pâles figures que l'on est convenu de nommer de belles Anglaises. »

Je respirais la liberté par tous les pores; le premier usage que j'en fis fut de me présenter à Marly, où était le Roi et la cour. Je m'étais cuirassé d'assurance, et je me promenais dans les jardins où je savais rencontrer Louis XIV. Je l'aperçus de loin donnant des ordres à ses jardiniers. La duchesse de Bourgogne était pendue à ses côtés; un laid visage, qui se tenait à distance respectueuse, me montra Le Nostre, le plus fameux planteur de jardins qui fut alors en France. Le Roi m'aperçut en même temps; soit par distraction, soit que les accusations de Tallard eussent glissé sur son esprit, il me salua avec une bonté qui m'encouragea à l'aborder.

« M. l'abbé, me dit-il d'un air bienveillant, voilà ce que c'est que d'avoir tant d'esprit, on ne saurait aller par le monde sans s'attirer des affaires.

— Sire, et des envieux, répondis-je vivement.

— M. de Tallard, reprit-il, fait de vous un criminel d'état.

— En revanche, Sire, je ne sais trop ce qu'on pourrait faire de lui.

— Je le connais, et ce qu'il dit ne me semble pas article de foi; mais il ne fallait pas montrer la discorde aux yeux des étrangers, je vous ai rappelé de peur de scandale.

— Monsieur, dit la duchesse de Bourgogne, est-il vrai que toutes les Anglaises aient les yeux bleus et les cheveux blonds?

— Madame, répliquai-je adroitement, c'est comme si après vous avoir vue on attribuait à toutes les princesses du monde les éloges que vous méritez.

— Sire, dit en riant la petite duchesse, voilà une bonne langue de négociateur.

— Monsieur, me dit Le Nostre, est-il vrai que le roi Guillaume n'a pas trouvé mes jardins de son goût?

— Il a appelé des artistes de Hollande qui ont bouleversé toutes vos allées. »

Le pauvre Le Nostre poussa un soupir comme

eût fait un roi à qui on eût annoncé la perte d'une bataille.

J'avais à cœur ma bienvenue au Palais-Royal. Le premier coup d'œil me persuada que l'on m'y avait oublié depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Cependant ma place n'était pas prise. Je trouvai le duc de Chartres père de bâtards et d'enfans légitimes. Mlle de Sery avait si bien joué la coquette que le Prince ne s'en pouvait délivrer : il ne l'aimait plus et s'étonnait d'être aimé. Sa fidélité seule n'avait pas fait de progrès. Il parut presque indifférent de mon retour.

« C'est toi, l'abbé, me dit-il; je me suis laissé assurer que tu étais un homme à pendre.

— J'espère, Monseigneur, que ce ne sera pas de votre vivant.

—Pourquoi pas? de plus honnêtes que toi ont bien été pendus! Sais-tu que je me suis à peu près ennuyé pendant ton absence?

— Je disais bien que je vous étais indispensable.

— Moi, je ne dis pas cela. Mais enfin quoi de nouveau à Londres?

— Les femmes y sont charmantes, et vous en jugerez d'après échantillon.

— Bien, mon enfant; je retrouve mon abbé Dubois. »

Je fus si contrarié de cette froide réception, que je dis à Massillon en lui faisant mes doléances.

« Le charme est rompu, l'amitié n'est qu'une habitude; tant que j'ai été sur les épaules du Prince, je l'ai mené bon train; je ne dois pas quitter prise, et j'ai bien fait de revenir auprès de lui. »

Le rapatriage arriva comme je l'avais prévu; une cargaison de gentilles Anglaises, que m'expédia mon ami Stanhope, renoua mon intimité avec le duc de Chartres, qui m'appela encore son sauveur.

« L'abbé, me dit-il, les deux Guillaumes qui ont conquis l'Angleterre ne valent pas Guillaume Dubois. »

CHAPITRE IX.

Testament de Charles II, roi d'Espagne. — Le duc d'Harcourt. — L'ambassade. — L'Escurial. — Le duc d'Anjou roi d'Espagne. — Désappointement de Monsieur et du duc de Chartres. — Métamorphose. — L'abbé Feuillet. — La folle Hébert. — Un mot de Dubois. — Monsieur et Louis XIV. — Le jeûne. — Le biscuit et le veau. — Attaque d'apoplexie. — L'agonie. — Mort de Monsieur. — Indifférence de la cour. — L'air d'opéra. — Le duc de Chartres devient duc d'Orléans. — Ravannes et Robillard. — La cour épicurienne du Palais-Royal. — Le comte de Grammont. — Dubois pensionné.

Les souverains de l'Europe n'avaient pas attendu la mort du roi d'Espagne pour jeter des yeux de convoitise sur son royaume ; le testament de Charles II vint contrarier bien des ambitions, mais il chagrina particulièrement Monsieur et le duc de Chartres, qui s'étaient quelquefois flattés secrètement que cette succession pourrait bien les regarder. Monsieur, qui se faisait vieux, sem-

blait tout perdre avec cette espérance; le duc de Chartres, plus distrait par ses galanteries, n'avait que le temps de s'indigner de l'injustice de Louis XIV à l'égard de la branche d'Orléans.

Pendant que Charles II luttait contre la mort et contre les intrigues de ses collatéraux couronnés, qui se jetaient sur ses Etats comme sur une proie, le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, avait été envoyé pour servir les intérêts de Louis XIV. D'Harcourt, que je connaissais de longue date comme le plus grand priseur qui fût à la cour, était un habile homme, sinon un grand génie; il faisait oublier sa laideur par son esprit et ses bons mots; son intégrité n'allait pas jusqu'à refuser une récompense, de quelque part qu'elle dût venir. Monsieur, en flattant son ambition, le mit tout-à-fait de son bord; il partit pour l'Espagne avec l'intention ou du moins la promesse de pousser les d'Orléans dans l'affaire de la succession : ses ruses étaient bien capables de faire changer d'avis le roi moribond, qui avait reçu du pape le conseil de remettre son royaume aux mains de Louis XIV.

M. d'Harcourt, devancé par les agens de l'em-

pereur, fut reçu à Madrid très-froidement, et il attendit plusieurs mois sans se plaindre, qu'on le voulût bien admettre auprès du Roi, qui n'était plus qu'un fantôme; enfin, à force de sollicitations, il eut audience du Roi dans sa chambre à coucher, éclairée d'une seule bougie, pour cacher son déplorable état.

« Sire, lui dit-il, j'étais venu de la part du Roi mon maître, de sa famille et de Messeigneurs d'Orléans, vous témoigner l'intérêt qu'ils prennent à votre rétablissement.

— Hélas! mon fils, répondit le mourant, l'âme est en bonne santé et le corps appartient bientôt à la terre.

— Sire, Monsieur, frère de Sa Majesté le roi de France, vous prie de vous souvenir de votre première femme Marie-Louise d'Orléans.

— Je l'avais oubliée; tout est fait. »

Les médecins, sans doute soudoyés par l'Autriche, arrêtèrent l'entretien sous prétexte de la faiblesse du Roi.

Le lendemain M. d'Harcourt fut étonné d'apprendre que le Roi se rendait à l'Escurial avec ses médecins et ses confesseurs; il ne cherchait

qu'une occasion de lui parler à cœur ouvert, il crut l'avoir trouvée: la peine qu'il eut à pénétrer dans l'Escurial ne fut pas compensée par le succès de la négociation; il ne vit le Roi que de loin; il le vit faisant ouvrir les tombeaux de son père et de sa première femme, remuant des cendres et baisant des restes affreux, avec des larmes, des cris inarticulés et des prières; les prêtres le secondaient de leur mieux dans ces dégoûtantes superstitions. M. d'Harcourt se retira, plein d'horreur, au moment où Charles II, pâle et maigre, exalté par les *de profundis* et par la vue de ces cadavres, tomba sans connaissance. Il mourut le mois suivant avec des terreurs qui eussent fait croire à des crimes. On n'a jamais su comment avait été fait le testament qui mettait la couronne d'Espagne sur la tête du jeune duc d'Anjou.

Lorsque ce testament fut accepté à Versailles, et le duc d'Anjou reconnu roi d'Espagne, Monsieur et le duc de Chartres espéraient que ce Prince venant à mourir, son héritage leur reviendrait de droit; mais Louis XIV, qui n'aimait pas plus son frère que son neveu, parce qu'il les craignait, décida qu'à défaut du duc d'Anjou

le duc de Berri prendrait sa place, et qu'en cas de mort de ce dernier, le trône passerait dans la maison de Savoie. Monsieur était trop timide pour en témoigner au Roi son mécontentement; il traita son petit-neveu avec tout le respect dû à un souverain; mais le duc de Chartres osa parler.

« Sire, dit-il au Roi, lorsque j'épousai votre fille je me flattais que vous la regarderiez comme telle.

— Monsieur, répondit Louis XIV, je ne reçois de reproches que de ma conscience ou de mon confesseur.

— Sire, c'est à moi seul que j'en adresse de n'avoir pas su vous plaire. »

Le duc de Chartres ne se montra pas plus circonspect à l'égard du duc d'Anjou salué Philippe V. « Mon cousin, lui dit-il, regardez, s'il vous plaît, dans votre poche si vous n'avez rien qui m'appartienne. » Cette parole, rapportée au Roi, le détourna de dédommager en aucune manière le duc de Chartres, qui prenait sa revanche en plaisanteries.

Cette malheureuse affaire de succession fut

pour Monsieur le coup de la mort; il en conçut une tristesse d'autant plus dangereuse qu'il la renfermait en lui-même. Depuis ce temps il n'y eut plus, de fêtes à Saint-Cloud ni au Palais-Royal; le chevalier de Lorraine et Châtillon devinrent inutiles, et leur crédit baissa en raison de l'accroissement de celui de Madame, qui fit cause commune avec Monsieur, et tint rigueur au Roi. Elle écrivait des lettres moins longues, et passait les soirées avec son mari à lire, à jouer au brelan, et à ergoter sur des sujets de religion. Madame ne croyait pas beaucoup plus fermement qu'une hérétique; mais elle s'amusait de voir Monsieur lutter contre son incrédulité.

Le duc de Chartres gagna aussi dans cette demi-conversion; Monsieur, qui jusqu'alors semblait le voir presque avec indifférence, commença à l'aimer en père; il lui donna permission de puiser à pleines mains dans ses coffres pour alimenter ses grosses dépenses; et je fus si touché de ce procédé tout paternel, que je chapitrai le duc de Chartres pour l'obliger à être aussi libéral en reconnaissance que son père en espèces. «Philippe, lui dit Monsieur, comme

pour me remercier à mon tour de mes bons conseils, on m'a dit tant de mal et si peu de bien d'un abbé amphibie que tu traînes après toi, que tu serais sage de lui donner son congé, pour qu'il eût le temps de devenir honnête homme. » Le duc de Chartres répondit en riant que j'étais bon pour l'usage qu'il faisait de moi.

Monsieur s'était pris d'une belle passion pour l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, et l'un des plus chauds convertisseurs qui aient prêché la mort du pécheur : il avait joué son rôle dans la révocation de l'édit de Nantes, et je ne jurerais pas qu'il n'ait lui-même mis la main aux dragonnades. En tout cas ses sermons étaient bien d'un inquisiteur : il eût voulu que Louis XIV fît une croisade contre les hérétiques de tous les pays : « Qu'est-ce qu'un peu de misérable sang, disait-il, auprès du divin sang que Jésus a répandu sur la croix ! » Il fallait distinguer l'homme du missionnaire. Il était instruit, bon vivant et austère seulement en paroles. Il avait pris un tel empire sur Monsieur, qu'il en eût fait un moine par suite de sa manie.

Une autre personne exerçait une influence incroyable sur Monsieur : c'était une demoiselle Hébert, que l'on appelait *la folle de Monsieur*. Cette demoiselle remplissait toutes les conditions de ce titre, et ses folies étaient souvent contagieuses pour son maître. Personne ne connaissait sa naissance et son véritable nom : on la croyait fille naturelle du cardinal Mazarin. Son attachement pour Monsieur aurait donné beaucoup à penser, si son âge ne l'eût mise à l'abri d'un soupçon de galanterie. Cependant on disait que n'ayant pas toujours été laide, vieille et folle, elle avait eu avec Monsieur d'autres rapports beaucoup plus intimes que ceux qu'elle conservait. Le duc de Chartres n'était pas mieux instruit que moi sur ce sujet ; cependant il avait pour la demoiselle Hébert un respect qui venait à l'appui de toutes les suppositions. Cette demoiselle, amie particulière de Mme Guyon, s'était entêtée de sa spiritualité au point de ne parler que par figures, et de métamorphoser les choses les plus simples en abstractions qu'elle ne comprenait pas elle-même. Je m'étais accoutumé à elle comme à une petite figure maussade que je saluais en passant ;

elle me fit l'honneur de me distinguer, et je l'avais mise en humeur de veiller sur moi, selon son expression, lorsqu'une raillerie indiscrète tourna en haine cette bonne volonté que je n'avais pas quêtée.



Je passais avec Massillon dans la galerie du Palais-Royal, et je l'aperçus en conversation animée avec Monsieur; elle criait si fort au nom de la Bible, en agitant ses grands bras secs, que je dis à Massillon: «Voilà deux personnes qui sont faites l'une pour l'autre.» La demoiselle Hébert, qui avait quelque démon dans l'oreille, entendit ces paroles, et, au lieu d'être flattée de se voir comparée à un prince du sang, elle faillit me faire un mauvais parti, et je n'eusse pas été le plus fort; mais, par bonheur, elle ne survécut pas à Monsieur.

Le 8 juin 1701, toute la maison de Monsieur étant à Saint-Cloud, il alla voir le Roi à Marly. Le duc de Chartres l'avait prié de lui obtenir un commandement dans l'armée d'Espagne; Louis XIV, qui faisait ses dévotions, le reçut assez mal.

« Mon frère, lui dit-il, c'est aujourd'hui jeûne

de quatre-temps; j'espère que vous n'y avez pas manqué.

— Par une distraction bien pardonnable, Sire, j'ai mangé un biscuit.

— Il me semble, mon frère, que vous êtes en train de suivre l'exemple de votre fils, qui, au dire de Mme de Chartres, est le premier hérétique de mon royaume.

— On vous aura mal instruit, Sire; le duc de Chartres est élevé dans des principes de religion qui le rendent digne de votre protection; je venais vous supplier de lui accorder un emploi dans vos armées.

— Non, mon frère, je ne veux pas exposer la vie des personnes de ma famille; nous avons assez de généraux.

— Mais, Sire, l'oisiveté encourage au vice...

— C'est assez; le duc de Chartres ne fera point la guerre tant que je vivrai; par là je lui ôterai les moyens, sinon la volonté de me nuire. »

La dureté de ce refus désespéra Monsieur, qui revint à Saint-Cloud avec un prodigieux mal de tête; le père Feuillet, qu'il rencontra, lui ayant parlé du jeûne :

« Mon père, lui dit-il, est-ce rompre le jeûne que de manger un biscuit?

— Mangez un veau, et soyez bon chrétien, » repartit Feuillet en colère; et il lui tourna le dos.

Cette nouvelle contrariété mit le comble au malaise de Monsieur, qui, allant au-devant de sa folle Hébert, lui prit les mains dans les siennes et fondit en larmes.

« Qu'a donc Votre Altesse royale? dit-elle en pleurant aussi.

— Hélas! ma pauvre Hébert, c'est fait de moi, je m'en vais mourir.

— Mourir! Pourquoi mourir? en tout cas, je suis prête. »

Je passais dans le jardin où cet entretien avait lieu, et la demoiselle Hébert, qui avait recouvré toute sa raison, m'appela, et me pria d'aller quérir un médecin. Monsieur, se sentant plus mal, s'assit sur un gazon.

« C'est Monsieur qui le demande! m'écriai-je. Fagon justement est au château.

— Fagon! interrompit Hébert. Pourquoi pas le chevalier de Lorraine ou le marquis d'Effiat?

— Hébert, reprit le prince d'une voix faible, il est inutile de répandre l'alarme; Madame serait trop effrayée. Dubois et toi vous m'aiderez à me soutenir jusque là. »

Le duc de Chartres, qui s'était un peu écarté, accourut à ce bruit, et voyant son père le visage rouge de sang, il jeta des cris qui mirent en émoi tout le domestique de Saint-Cloud. Monsieur fut transporté dans son lit; la folle, le duc de Chartres et moi ne voulûmes plus le quitter.

À dix heures l'apoplexie était sans remède, et Gendron, qui examina le malade les larmes aux yeux, saisit en silence le bras du duc de Chartres et le conduisit devant l'horloge, où il désigna du doigt le tour du cadran; le Prince comprit cet avertissement, et sa douleur éclata bruyamment. La folle Hébert ne priait pas, ne pleurait pas; mais, assise au chevet du lit, immobile comme une statue et vêtue de noir comme par un pressentiment, elle fixait des regards éteints sur les traits décomposés du moribond. Madame, que l'on avait hésité à informer de ce qui se passait, arriva lorsque l'agonie commençait; elle se pencha vers Monsieur, qui lui fit un signe de tête

pour lui témoigner qu'il la reconnaissait; après quoi, avec un sang-froid qui me surprit chez une femme, fût-elle princesse du sang et palatine, elle renvoya tout le monde, excepté la folle, le duc de Chartres, Gendron et moi; elle me remit le bréviaire de Monsieur, ouvert aux prières des agonisans; je lus sans savoir ce que je lisais. Le duc de Chartres s'était jeté dans un fauteuil, la tête cachée dans ses mains; Gendron suivait les mouvemens du pouls du malade; la folle continuait à regarder cette scène avec des yeux stupides, tandis que Madame, ayant fait apporter ce qu'il fallait pour écrire, expédia un grand nombre de lettres dans lesquelles sans doute elle n'oublia pas la maladie et peut-être la mort de Monsieur. Jusqu'à cinq heures du matin on n'entendit dans la chambre que la respiration sifflante du mourant, les sanglots du duc de Chartres, et la plume de Madame courant sur le papier.

Vers cinq heures, Monsieur tomba dans un assoupissement si profond que Gendron s'écria involontairement: « C'est fini! » Cette parole tira la pauvre Hébert de sa préoccupation; elle s'ap-

procha vivement de la fenêtre, l'ouvrit, fit un signe de croix, et se précipita; on la releva morte. Monsieur, au bruit de cet accident, se réveilla comme en sursaut: « Ma fille! » cria-t-il; et il perdit connaissance. Madame, qui le crut mort, s'en alla finir ses correspondances; nous restâmes auprès de Monsieur, qui mourut à midi. Le duc de Chartres se jeta comme un furieux sur le corps de son père; il fallut employer la violence pour l'en arracher. Aussitôt que la mort de Monsieur fut connue, le chevalier de Lorraine partit pour une de ses abbayes, et la duchesse de Chartres s'en alla en droiture à Marly, où l'affliction ne fut pas grande.

Je m'y rendis aussi, au nom du duc de Chartres, pour annoncer au Roi et à la famille royale que Monsieur n'existait plus. Je trouvai partout sur mon passage des visages joyeux, des demi-sourires qui ne m'étonnèrent pas. Monsieur détestait la Maintenon, et souvent ne s'en cachait pas; la Maintenon, en revanche, l'avait perdu dans l'esprit du Roi. Je me présentai devant Sa Majesté, qui avait pris déjà son parti sur cette mort.

« Je vous félicite, M. l'abbé, me dit-il, d'appartenir à M. le duc d'Orléans.

— Sire, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre....

— Je sais, et je souhaite de tout mon cœur que mon pauvre frère soit en paradis.

— Sire, n'en doutez pas, reprit le vieux Bontemps ; Dieu regarde à deux fois pour damner des princes. »

Il me semble que la maréchale de La Meilleraye a dit quelque chose d'aussi naïvement flatteur.

Le Roi m'ordonna d'aller porter la même nouvelle à Mme de Maintenon, qui me reçut en comédienne, avec des paroles de désolation; puis, au milieu de ses regrets de parade, elle me demanda la figure que faisait Madame.

« Elle écrit, répondis-je sans penser à mal.

— Voilà une femme qui aimait furieusement son mari; elle répand des larmes d'encre ! Vous lui direz de ma part, M. l'abbé, que cette mort me désespère.

— Madame, je n'oserai jamais.... »

Je n'achevai pas, car j'allais dire à la Mainte-

non que j'interprétais son désespoir par le mot de Mme de La Suze : « Qu'elle se garde d'aller en paradis si elle y doit trouver son mari ! »

Je me présentai ensuite chez le Grand Dauphin, qui me dit flegmatiquement : « Le duc de Chartres doit être bien content ! » Il se mettait en espoir à sa place. Le duc de Bourgogne se montra fort chagrin, et il fit ainsi l'oraison funèbre de Monsieur : « Ulysse ne laisse pas un Télémaque. » En passant près des appartemens de Mme de Maintenon, j'entendis le Roi et la duchesse de Bourgogne chanter à deux voix un air d'opéra dont les vers me frappèrent.

La mort souvent s'adresse aux plus aimables ;
Mais, dans son aveugle courroux,
Elle a des traits vengeurs pour les mortels coupables...
Elle répare ainsi ses plus rigoureux coups.

Je fus scandalisé de cette conduite, et je retournai à Saint-Cloud pour consoler le duc de Chartres, et lui faire part de l'intérêt que l'on prenait à son malheur. « Dubois, me dit-il, à la mort de la Maintenon, je veux porter des flûtes au lieu de cierges, et ouvrir le bal sur sa tombe ! »

C'étaient des paroles que le désespoir lui arrachait. Je lui redonnai du courage à force de raisonnemens :

« Vous avez perdu le meilleur des pères, lui dis-je, quoique je ne le pensasse pas ; mais vous voilà duc d'Orléans ; il faut surmonter votre douleur, pour empêcher vos ennemis de vous dépouiller de vos honneurs.

— Laisse faire la duchesse de Chartres, reprit-il, elle profitera de tous les avantages de cette grande perte. »

Il ne se trompait pas ; la nouvelle duchesse d'Orléans n'épargnait aucune démarche pour conserver à sa maison toutes les prérogatives de celle de Monsieur.

J'ai su depuis que le jour même, et le lendemain de la mort du frère du Roi, Sa Majesté avait donné l'exemple de la gaîté, et quoique *l'on* n'eût pas chanté un *Te Deum*, personne à Marly n'avait été assez mauvais courtisan pour ne pas jouer, rire et s'amuser comme à l'ordinaire. Les obsèques pourtant se firent avec décence, et l'on n'oublia pas de porter le deuil. La demoiselle Hébert fut enterrée je ne sais où, et quoique

Monsieur l'ait nommée sa fille dans un moment de délire, on ignore et on ignorera toujours son nom et sa naissance.

Louis XIV et la Maintenon eussent bien voulu réduire à rien l'héritage de Monsieur; mais le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans, selon les conventions que je lui avais fait obtenir lors de son mariage, eut non-seulement les biens immenses, mais encore les droits, priviléges et prérogatives de son père. Sa maison fut conservée sur le même pied, et sans aucun changement dans les grades ni les appointemens. Il ne renonça pas à son conseil, et se distingua des autres princes du sang par un chancelier et garde des sceaux, un capitaine des gardes, des suisses, des gentilshommes et des pages. Le nombre de ces derniers fut augmenté, et Mlle de Sery, qui s'établit plus que jamais comtesse d'Argenton, donna de sa main au duc d'Orléans deux pages qu'elle réservait particulièrement à son service : Ravannes, d'une petite noblesse et d'une jolie figure, mais espiégle, méchant et libertin; Robillard, de race bourgeoise, fort petit et fort laid, malin et fourni d'excellentes qualités. Il est mort fort

jeune à la suite d'une orgie où l'entraîna ce Ravannes endiablé.

Le duc d'Orléans se composa, d'après mes conseils et mes affections, une petite cour épicurienne qui valait bien la cour socratique de Monsieur; c'était un choix d'esprits aimables et de débauchés de bon ton : chacun y apportait sa part de saillies et de belle humeur; le duc d'Orléans en était le dieu et moi le grand-prêtre. La noblesse, je l'avoue, avait plus donné que la roture, et presque tous nos initiés étaient des gens à six quartiers. Je me rappelle avec délices ces galantes réunions qui se prolongeaient quelquefois bien avant dans la nuit. Le Roi s'inquiéta de nos conciliabules au point de nous envoyer des espions qui le rassurèrent. Il s'imaginait que nous prenions la peine de conspirer contre son gouvernement; mais quand il sut que le plaisir seul nous rassemblait, il ne jugea pas nécessaire de recommencer contre nous des dragonnades. Le duc d'Orléans aurait pu employer son inaction d'une manière plus funeste à Louis XIV.

Sa cour se composait du marquis d'Effiat, qui, par des prodiges d'esprit, se conserva le rang

qu'il avait sous Monsieur; du comte de Simiane, qui se formait à l'école de sa femme; du comte de Clermont, qui s'épuisait en bonnes fortunes; du chevalier de Conflans, qui avait toujours une histoire à la bouche; de l'abbé de Grancey, frère du maréchal de Médavy, et mieux appris aux mystères de Vénus qu'à ceux de l'Eglise; du vicomte de Polignac et du marquis de Nesle, qui ne furent effacés en galanterie que par leurs femmes; enfin le marquis de La Fare, capitaine des gardes, le plus délicat des voluptueux, faisait contraste avec le comte de Grammont, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, ne cachait pas plus ses vices que son esprit. Il aurait racheté par là de plus perverses habitudes que les siennes.

Ce Grammont, qui savait concilier la santé, la vieillesse et le plaisir, s'était immortalisé en France non moins qu'en Angleterre par mille traits d'impudence et de friponnerie. Il eût été tué cent fois sans sa lâcheté, qui lui fit épouser Mlle Hamilton. Il était avec elle sur ce que l'on nomme le pied du lit, quand il s'échappa de Londres sans lui dire adieu; les deux frères Hamilton, mécontens de ce procédé et voulant ma-

rier leur sœur à quelque prix que ce fût, coururent après Grammont, qu'ils rattrapèrent à Calais.

« M. le comte, lui crièrent-ils, du plus loin qu'ils l'aperçurent, n'avez-vous rien oublié à Londres ?

— En effet, reprit-il, j'ai oublié d'*épouser* votre chère sœur. »

Il retourna sur-le-champ et répara son oubli. Hamilton avait le cœur d'être glorieux de ce beau-frère, qui volait au jeu comme dans un bois, mais dont on citait partout les reparties et les épigrammes. Grammont a tué vingt réputations d'un coup de langue. Il disait : « Je ne suis pourtant pas enragé, d'où vient que ceux que je mords le deviennent contre moi ? » Il n'avait jamais songé à croire en Dieu, et quand on lui parlait de religion, il répondait : « Je n'ai rien vu de cela dans les cartes. » Je l'admirais comme un adroit coquin, et le Roi l'aimait malgré ses défauts : il est vrai que, depuis son exil, Grammont ménageait le Roi et ses maîtresses. Il est mort comme il a vécu ; en comptant les grains d'un chapelet, il s'écria : « Je viens de gagner la

partie avec Dieu. » Le duc d'Orléans, qui s'en amusait, le méprisait certainement.

Ma position au Palais-Royal s'améliora, et Madame, de même que la duchesse d'Orléans, me portèrent envie, et s'acharnèrent à me nuire, le tout en vain; je ne portais aucun titre particulier, mais je touchais par an une pension de douze mille livres que je gagnais bien. Le Prince avait eu trop de preuves de mon talent de pourvoyeur, pour ne pas l'utiliser. Les grandes dames, les comédiennes, les femmes entretenues, n'avaient plus de quoi raviver ses désirs; ou plutôt il avait des jours d'ennuis qu'il fallait souvent égayer par des aventures, et ma complaisance était sans bornes : je le ramenais alors aux grisettes, et il y prenait un tel goût qu'il eût voulu y revenir toujours.

CHAPITRE X.

Bizarrerie des femmes. — La mercière du Charnier des Innocens. — Mlle Gothon. — M. Lucas, M. Prudhomme et le chevalier. — Des emplètes. — Les commencemens de l'amour. — La seconde visite. — Mlle Babet. — La réputation de Dubois. — L'invitation. — Levasseur. — Le bal de la rue de la Verrerie. — Un tour de page. — Le cocher de M. Verthamont. — La chanson de *monsieur l'abbé*. — Les deux carrosses. — Le second bal. — La petite chambre et la ronde. — Le bal de l'Opéra. — Etrange façon de déguiser quelqu'un. — Les grisettes au Palais-Royal. — Métamorphoses. — Désespoir de Gothon. — Le refrain favori du duc d'Orléans. — Fin tragique.

Parmi cette multiplicité d'aventures qui signalaient la vie galante du Prince, toujours plus amoureux du changement que de tout le reste, je m'arrêterai avec quelque complaisance sur les plus importantes. Mlle Gothon, qui entraîna presque le duc d'Orléans dans une passion régulière,

mérite d'être distinguée entre les grisettes que j'ai vues; elle avait le cœur mieux placé que les filles de sa sorte, et l'impression qu'elle a laissée dans l'esprit de Son Altesse royale n'est pas encore si bien effacée qu'il n'en parle quelquefois encore. Ce qui s'est passé à cette époque prouve que le caprice et la bizarrerie chez les femmes ne connaissent pas de rang ni de fortune.

Le Prince était en brouille avec la Desmares, et j'ose dire que mes efforts n'y avaient pas peu contribué; je n'aimais pas cette princesse, comédienne en amour comme au théâtre; et, si le duc d'Orléans m'avait cru, il n'aurait jamais eu Baron pour rival. Il s'ennuyait donc de l'inaction où cette rupture l'avait jeté, et j'eus pitié de lui. La grisette n'était pas plus rare qu'à présent, mais un bon choix ne se rencontrait que difficilement. Je me fiai sur ce que j'avais la main heureuse, et me voilà courant Paris en tous sens, crotté jusqu'à l'échine, suant, soufflant, et jurant contre moi et tout le genre humain. C'est dans ces dispositions que j'entrai au Charnier des Innocens, que j'avais visité tant de fois, regardant

jusqu'au fond des arrière-boutiques. Je fus tiré de ma rêverie et de ma mauvaise humeur par une voix douce : « Nous irons volontiers, disait-on, et peut-être avec des danseurs. » Je me retournai, et j'aperçus, devant une échope de mercière, la plus jolie marchande parlant à une grosse masse d'homme qui lui dit adieu et s'éloigna. Elle rentra dans son comptoir, et j'allai me planter debout devant elle, la parcourant de tous mes yeux, avec une admiration hébêtée qui la fit sourire.

« Que désirez-vous, monsieur? me dit la charmante mercière.

— Tout, » répliquai-je sans savoir ce que je disais.

Je l'avoue à ma honte, ma première idée fut de faire tort au Prince de cette excellente trouvaille, et je commençai par travailler pour moi. J'achetai d'abord toutes les bagatelles qu'elle me présenta.

« Mademoiselle, lui dis-je, dans votre boutique je ne vois rien de mieux que votre personne.....

— Cela ne se vend pas, répliqua-t-elle ingénument.

— Pourquoi non? cela se donne aussi, je le sais, et je serais disposé, dans l'un et l'autre cas....

— A manger votre pain à la fumée, monsieur, car je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je vous crois tout au plus bon à faire un tuteur.

— Je ne suis pas si vieux que je le parais...

— Pour moi, je suis votre servante. »

Elle allait se retirer; je jugeai à propos de la prévenir; son ton sec et décisif m'interdisait toute espérance de réussir dans ce que je prétendais; cependant je songeai au Prince en désespoir de cause.

« Mademoiselle, ajoutai-je, je vous quitte, persuadé que je suis que, pour toucher votre cœur, il faut y renoncer, à moins d'être Son Altesse royale le duc d'Orléans.

— Vous me jugez bien mal, monsieur, de croire que j'aurais plus d'égards pour un prince que je n'aimerais pas; je vous jure que monseigneur le duc d'Orléans, ce grand trompeur de filles et de

femmes, ne m'effraie pas beaucoup; et je prie Dieu seulement qu'il ne fasse jamais plus d'attention à moi que je n'en ferai à lui. »

Ces paroles, prononcées d'un air de franchise, m'ôtèrent l'envie d'y répondre; je la saluai fort piteusement, et partis embarrassé de mes emplètes.

Le Prince voulut savoir les détails de mon excursion; et ceux qui concernaient la mercière, embellis de ma narration, le piquèrent au vif; il entendit avec joie la promesse qu'on avait faite de lui résister, et il se promit à son tour de la mettre en défaut. Cependant, me sachant de ma nature très-enclin à voir des beautés partout, il envoya Ravannes pour reconnaître la conquête qu'il allait tenter. Ravannes, le plus menteur et le plus adroit des pages, ne se faisait pas scrupule de s'approprier les maîtresses de son maître, et cette fois, s'il échoua dans sa perfidie, ce ne fut pas faute de l'avoir essayé. Je ne discontinuai pas mes visites, qui servirent à combattre les effets des siennes, et il s'étonnait de ne pas être plus avancé que la veille. Je lui avais fait une réputation de libertin auprès de la belle mercière, et la conduite qu'il tint ne servit pas à la défaire.

Il se douta d'où lui venait sa déconvenue, et pour me faire pièce, il représenta au Prince comme une grisette vulgaire celle que j'avais appelée une perle incomparable.

« Monseigneur, dit ce rusé page, son nom vous donnera toute la portée de ses charmes : elle s'appelle Gothon.

— Vraiment, Ravannes, reprit le Prince, depuis quand jugeons-nous, en galanterie, d'après l'étiquette du sac ? quoi de plus trompeur que nos grandes dames, par exemple !

— Monseigneur, m'écriai-je, gardez-vous d'écouter les mensonges de ce petit coquin, qui n'en parle ainsi que par jalousie. Mlle Gothon au contraire est un phénix qui n'a pas son égal...

— Dans le charnier des Innocens ! interrompit Ravannes.

— Figurez-vous, continuai-je avec exaltation, des joues rosées, une peau douce et blanche, des dents éblouissantes, et des yeux qui en disent plus qu'ils ne sont grands.

— Vous oubliez quelque chose, M. l'abbé, ajouta Ravannes.

— Je vous souhaite d'en voir davantage, M. le

page. Enfin, je supplie Votre Altesse de décider entre nous si Gothon vaut le temps que l'on perdra à triompher de sa vertu.

— Ce soir, Dubois, tu me conduiras chez elle.»

Nous convînmes de nos rôles dans la comédie que nous allions jouer, et nous étions en route à la nuit tombante. Comme je ne portais pas mon collet, je me sentais plus allègre de corps et d'esprit. Je devais me donner pour un riche célibataire habitant Paris. M. Prudhomme m'avait semblé un de ces noms qui vous déguisent encore mieux que l'habit. Le Prince s'habilla à la provinciale, et se baptisa M. Lucas tout court, pour se rabaisser au niveau de Mlle Gothon; quant à Ravannes, qui persista à nous accompagner, nous l'intitulâmes le chevalier, eu égard à son habit de petit-maître.

« Mademoiselle, dis-je en arrivant à la mercière, voici un de mes amis qui a besoin de vos marchandises : c'est un galant homme qui a de l'argent à jeter par les fenêtres. Il veut des manchons, des palatines, des rubans, des gazes, enfin ce que vous aurez de plus beau pour sa maîtresse.

— Vous raillez, mon cher Prudhomme, reprit en rougissant le Prince, qui ne se lassait pas de regarder la marchande; vous savez mieux que personne que je n'ai pas de maîtresse.

— C'est bien votre faute, monsieur, répliqua Gothon, jeune et bien fait comme vous êtes, vous n'en pourrez pas manquer quand vous le souhaiterez.

— Ma toute belle, dit Ravannes, si cela s'adressait à moi, j'en ferais volontiers mon profit.

— Pour moi, répondit M. Lucas, avec un soupir à fendre un cœur de pierre, je ne prendrais une maîtresse qu'autant qu'elle ressemblerait à mademoiselle.

— Je vous croyais meilleur goût, dit-elle tout bas et d'un air satisfait; mais je vous prie de chercher bien vite une maîtresse, afin de m'acheter toute ma boutique.

— Si ce n'est que cela! s'écrie le prince.....» Je le poussai du coude pour l'empêcher de se découvrir.

« En attendant, continua-t-il, comme l'a dit monsieur, montrez-nous ce que vous avez de plus beau....

— Que vous faut-il ? demandez-le.

— Demandez donc, M. Lucas, dis-je à mon tour.

— Ah ! monsieur se nomme Lucas, remarqua Gothon ; voilà un nom qui me plaît.

— Celui qui le porte, dit le Prince, voudrait bien être compris là-dedans. »

L'entretien se sentimentalisait, et, craignant qu'ils restassent à filer le parfait amour, je les remis sur la route dont ils se fourvoyaient.

« M. Lucas, dites à mademoiselle tout ce que vous souhaitez.

— En effet, monsieur... reprit-elle.

— Je souhaite tout ce que je vois, » répondit le tendre Lucas.

Une foule d'objets furent déployés par la marchande, dont la main se rencontrait toujours avec celle de M. Lucas ; couteaux, ciseaux, bonnets, tabatières, elle n'offrait rien qui ne fût accepté avec reconnaissance, et payé comptant sans regarder au prix. Nous dégarnîmes la boutique mieux que n'auraient fait les chalands en deux mois. L'amour du Prince augmentait en même temps ; Gothon était aussi sensible qu'une

autre de son espèce sinon moins friponne, et ce fut elle qui nous fit observer que nos emplètes surpassaient nos besoins. Elle s'abandondait naïvement au penchant sympathique qu'elle éprouvait pour M. Lucas, et si elle n'était pas aussi neuve qu'elle en avait l'air, le plus fin s'y serait trompé. Elle s'apprivoisa si bien avec M. Lucas qu'elle lui adressa plusieurs questions capables de l'embarrasser.

« Êtes-vous marié, monsieur? lui dit-elle.

— Certes non, mademoiselle, et je ne me suis jamais plus applaudi qu'aujourd'hui de ne pas l'être.

— Si vous prenez une femme (et vous êtes si honnête que vous en trouverez une bonne), je vous engage à vous défier de M. le chevalier...

— Ma chère Gothon, dit Ravannes, épousez M. Lucas, et vous verrez si je me frotte à vous faire la cour. »

Le Prince le fit taire d'un regard.

« Où demeurez-vous? dit la marchande en souriant, est-ce dans ce quartier?

— Non, malheureusement, reprit le Prince,

mais je viendrais encore de plus loin pour acheter dans votre boutique.

— Qu'à cela ne tienne, vous n'avez pas besoin de ce motif pour venir me voir : j'espère que, passant de mon côté, vous entrerez pour me donner de vos nouvelles et vous reposer quelques instans.

— Dès demain je ferai usage de la permission. »

Le temps s'écoulait si vite pour les deux amans qu'ils n'auraient pas pensé à se séparer, si je n'y avais pensé pour eux. Ils se quittèrent presque les larmes aux yeux, et à peine dans la rue le Prince s'écria :

« En vérité, Ravannes, je ne te croirai de ma vie : je n'ai jamais vu plus charmante grisette !

— Pardonnez-moi mon étourderie, Monseigneur, répliqua-t-il, je l'avais mal examinée, et j'avoue qu'elle vaut mieux que le rapport que Dubois vous en a fait.

— Dubois, mon ami, continua le Prince, je ne te savais pas si délicat connaisseur; désormais je ne veux plus m'en rapporter qu'à ton goût. Mais cette adorable Gothon ne m'échap-

pera pas; je lui donnerai fortune, noblesse, mari....

— Gardez-vous-en bien, interrompis-je; elle aime M. Lucas, et non le duc d'Orléans, et il y a tout à parier qu'elle ne s'accomoderait pas du change.

— Enfin que j'en fasse ma maîtresse, n'importe de quelle manière, je serai content.

— La meilleure manière est de continuer comme vous avez commencé; son cœur est déjà pris....

— Le mien ne m'appartient plus. »

Le Prince passa une nuit fort agitée; je ne dormis jamais mieux. Il était clair qu'un de nous deux était amoureux, et que ce n'était pas moi.

La journée du lendemain parut un siècle à Son Altesse, qui, pour se délivrer des importunité de Ravannes, l'envoya perdre son temps, son argent et sa santé avec Poussette, sa comédienne. Cela me rappelle que cette Poussette conseillait sans doute à l'effronté page de détourner son maître d'une nouvelle galanterie, pour le ramener à la Desmares. Le soir venu, le prince et moi

nous reprîmes nos déguisemens et nos noms de la veille. L'innocente nous attendait et nous espérait, ce qui ne l'empêcha pas de jouer l'étonnée en nous voyant.

« Mademoiselle, dit M. Lucas, vous m'avez grondé de ne pas faire de maîtresse, et je sens que je ferai tout ce que vous voudrez.

— Vous plaisantez, monsieur, car je n'ai pas les charmes qu'il faut pour opérer cette conversion.

— Réponds pour moi, mon cher Prudhomme, pendant que mes yeux attesteront tout ce que tu diras.

— En vérité, mademoiselle, dis-je gravement, il faut que vous ayez ensorcelé mon pauvre ami; depuis hier, il ne parle que de vous à tout propos et avec des expressions de tendresse incroyables; il n'a pas fermé l'œil de la nuit....

— Moi de même, dit-elle vivement; mais qu'est-ce que cela prouve?

— Je voudrais bien que cela prouvât que vous m'aimez un peu.

— Passe pour un peu; je n'y vois pas d'inconvénient. »

Je compris que les amans s'entendaient à demi-mot, et pour les laisser plus libres d'eux-mêmes et de leurs paroles, j'allai m'asseoir devant le seuil de la porte, comme pour regarder les passans. M. Lucas ne perdit pas une minute ; sa langue dorée fit merveille, et Mlle Gothon l'écoutait avec un silence qui me parut de bon augure. Le Prince, contre son habitude, s'abstint d'en venir brusquement aux effets, de crainte d'effaroucher sa belle; mais la tête de M. Lucas s'approchait tellement de la sienne, que, pour éviter un baiser qui aurait beaucoup avancé les choses, elle se leva pour appeler une de ses amies qui tenait la boutique voisine. Mlle Babet, vive et légère, arriva en tiers dans la conversation, et je la vis si gentille, que je ne pus m'empêcher de désirer la partie carrée. Je suppose que c'était un plan arrêté entre ces deux jolies filles ; la dernière arrivée, faute d'un plus jeune, me fit bonne mine, et prêta l'oreille à mes galanteries, que je rendais les plus honnêtes possible.

« On nous effraie, me dit-elle en riant, d'un coquin nommé Dubois, qui séduit les jeunes filles et les enlève pour les plaisirs de M. le duc d'Or-

léans ; je vous jure que je n'ai pas peur de ce méchant homme ; le bon Dieu nous a donné des ongles et des dents pour nous défendre.

— Mademoiselle, répondis-je, en riant plus fort qu'elle, je me fais garant, corps pour corps, que si ce vilain Dubois vous voyait, il deviendrait honnête homme pour vous plaire.

— Je m'embarrasse peu de ce qu'il deviendra. »

Un coup d'œil de Gothon fut un signal pour Babet, qui se pencha vers elle en disant, de manière à être entendue :

« Je me suis engagée pour toi et pour moi.

— Vous vous êtes engagée pour Mlle Gothon! s'écria M. Lucas d'un air inquiet.

— Vraiment, reprit Babet, nous allons ensemble au bal ce soir, et l'on viendra nous chercher.

— Ils sont bien heureux ceux qui vous verront au bal.

— Mais, répliqua Babet, tandis que Gothon baissait les yeux et rougissait, il ne tient qu'à vous de nous y retrouver, et si vous voulez, je vous indiquerai l'endroit.

— Quoi! dit le Prince, vous me permettez de vous accompagner?

— Méchante Babet, riposta Gothon, tu t'en repentiras.

— Non pas nous, je vous assure, repris-je en m'animant.

— Le lieu du bal est rue de la Verrerie, dit Babet; » puis se ravisant : « Trouvez-vous vers minuit à la porte du Charnier, et vous suivrez le carrosse qui nous conduira.

— Tu es une folle, Babet, interrompit Gothon, et tu sais trop que tu fais de moi ce que tu veux. »

Les adieux furent longs et réitérés, comme si l'on ne devait pas se revoir de long-temps : le duc d'Orléans en tenait pour sa marchande, que je ne croyais pas capable de donner de l'amour à un prince du sang. De retour au Palais-Royal, il fit tout préparer pour le bal de la nuit, jouissant d'avance du plaisir qu'il se promettait. Ravannes obtint la permission d'être des nôtres, quoi que je tentasse pour l'en empêcher, sans doute par pressentiment. L'impatience du Prince était telle, que si nous l'avions cru, nous serions partis avant l'heure du rendez-vous. Enfin, tous les trois en habit de masque aussi simples qu'élé-

gans, nous montâmes dans un carrosse de louage avec Levasseur, mon fidèle Achate, qui, dans mes expéditions galantes, ne me quittait non plus que mon ombre; il était masqué comme nous, et le drôle sous ce déguisement n'avait pas si mauvais air qu'on le reconnût d'abord pour un valet; au reste, la société où nous étions invités n'était pas elle-même fort relevée. Levasseur vint se placer à côté de nous dans le carrosse, et le cocher nous mena au Charnier des Innocens, mais à une porte qui n'était pas celle où nous avions affaire. J'ordonnai à Levasseur de descendre pour nous avertir quand nos belles sortiraient. Il gelait cette nuit-là, et dans nos minces habits de bal nous avions besoin de tout notre courage pour faire bonne contenance. Le valet de chambre, exposé à l'air, sans manteau, se promenait pour s'échauffer, et pendant deux heures que nous attendîmes en cet état, je m'aperçus à ma mauvaise humeur que je n'étais pas amoureux. Le Prince avait une patience d'ange, jusqu'à ce que mettant la tête à la portière, je m'aperçus que le cocher s'était trompé; alors il entra dans une si furieuse colère qu'il aurait tué quelqu'un

s'il avait eu son épée; faute de quoi, il se radoucit et me demanda si je ne me rappelais pas où se donnait ce bal. Un effort de mémoire me fit souvenir de la vague indication que Babet nous avait donnée; nous parcourûmes la rue de la Verrerie, écoutant de porte en porte si nous n'entendrions pas le bruit des instrumens. Ce fut là ce qui nous fit remarquer une maison de mesquine apparence près de l'église Saint-Méry. Nous entrâmes, et un cri de joie de Gothon fit disparaître toutes nos inquiétudes. On nous adressa mille reproches de notre retard, et l'on nous poussa à la danse. La réunion était peu nombreuse, composée de marchands, de grisettes et de quelques gens de la livrée de la cour. Notre mascarade nous ôtait la crainte d'être reconnus. M. Lucas continua sa cour assidue auprès de Mlle Gothon, qui ne voyait dans l'amour qu'un danseur; aussi le Prince ne tarda-t-il pas à demander merci. J'avais l'intention de courtiser ma petite Babet, mais ce polisson de Ravannes s'accrocha si bien à elle, que sa grâce et son esprit dérangèrent mes affaires de ce côté-là: je me rejetai à contre cœur sur la mère de Babet, à qui il restait encore des

charmes, et qui rachetait en bonne volonté ce qu'elle avait de moins en jeunesse.

C'est dans ce bal que je rencontrai un personnage fameux parmi les chanteurs du Pont-Neuf; le cocher de M. Verthamont, maître des requêtes. Cet original, qui fabriquait des couplets satiriques sur le tiers et le quart, m'avait jugé digne *d'un refrain*. Il n'était pas aussi épais d'esprit que de corps, et son rire stimulait la gaîté; il passait pour le génie de la bande, et tout le monde l'invita à chanter quelque chose; il ne se fit pas prier, et debout sur un banc, il entonna une chanson que l'on chante encore par les rues, et dont peu de personnes savent que je suis le héros. Le préambule qu'il improvisa n'était pas la chose la moins plaisante.

« Messieurs et dames, dit-il, ladite complainte a été faite par moi votre serviteur, dans le temps que j'étais encore cocher de louage. Je menais souvent l'abbé Dubois, le même qui est présentement l'ami du duc d'Orléans. Cet abbé, le plus mauvais sujet de la capitale, allait faire sa ronde dans les mauvais lieux, et je vous laisse à penser la belle vie que c'était là.

— C'est un horrible homme que ce Dubois, dit une mère de famille ; j'ai déserté le quartier Saint-Honoré rien que pour sauver ma fille de ses griffes. »

Je n'ai pas oublié cette chanson, qui prouve ma célébrité à cette époque ; je fis chorus avec les autres, et j'applaudis le virtuose, qui me remercia de mon suffrage.

Monsieur l'abbé, où allez-vous ?
Vous allez vous casser le cou.
Vous allez sans chandelles,
Eh bien !
Pour voir les demoiselles !...
Vous m'entendez bien !...

Monsieur l'abbé, que dites-vous ?
Vous jurez toujours entre nous,
Vous êtes intraitable !
Eh bien !
Soyez au moins bon diable...
Vous m'entendez bien !...

Monsieur l'abbé, que faites-vous !
Vous offensez Dieu entre nous ;
Puisqu'on sait qui vous êtes,
Eh bien !
On sait ce que vous faites...
Vous m'entendez bien !

Ce plaisant à-propos parvint à distraire le Prince de ses amours, et il voulut que le cocher, tout fier de nos éloges, répétât sa chanson. Le petit jour fut le signal de la retraite. Le duc d'Orléans avait fait de si grands progrès dans le cœur de Mlle Gothon qu'elle ne refusa pas d'entrer dans le carrosse de M. Lucas; ce fripon de Ravannes s'installa avec Babet dans celui qui avait amené les deux grisettes, et Dieu sait comment il profita du tête-à-tête. Comme une neige fine commencait à tomber et que je dormais de bout, je me plaçai vis-à-vis du Prince, malgré tous les signes qu'il me fit pour que je lui laissasse le champ libre; et pour me venger du plaisir qu'il avait pris à me lancer des lardons devant toute l'assemblée, je fis encore monter Levasseur et la mère de Babet, qui s'inquiétait à peine de ce que devenait sa fille pendant ce temps-là. La route fut triste et silencieuse, comme on peut le penser, et nous arrivâmes au Charnier presqu'en même temps que Ravannes, qui s'excusa d'être parti seul, et Babet le laissa dire. Quand nous fûmes remontés dans notre carrosse :

« Coquin de Dubois, me dit le Prince, qu'a-

vais-tu besoin de me gêner de ta présence, de celle de ta duègne et de Levasseur?

— Monseigneur, répondis-je, c'est la faute de Ravannes, qui m'a laissé la vieille sur les bras.

— Pourquoi, Ravannes, dit-il en se tournant vers lui, ne songer qu'à tes plaisirs au préjudice de ceux de ton maître?

— Monseigneur, reprit Ravannès, c'est Babet qui l'a voulu.

— En tous cas, répliqua-t-il, je vous le rendrai dans l'occasion. »

Le lendemain le duc d'Orléans m'envoya chercher.

« Dubois, me dit-il, je veux rattraper le bon quart-d'heure que tu m'as fait perdre ce matin?

— Vous n'êtes pas à cela près, Monseigneur.

— Je ne me suis couché que pour y rêver; je veux leur rendre un bal, et cela bientôt, afin de prendre ma revanche. Je te charge de faire toutes les dépenses, d'inviter qui tu voudras, et de faire agréer mon invitation à Gothon et à son amie. »

Je fis semblant d'accepter avec humeur une occasion de gagner quelques centaines de louis, et je me rendis en toute hâte au Charnier.

« Vous venez seul? me demanda Gothon, dès qu'elle me vit entrer.

— M. Lucas est malade.

— Malade!

— C'est-à-dire fatigué de la soirée d'hier, et pourtant fort impatient de recommencer. Il m'a prié de savoir de vos nouvelles, et de vous faire agréer un bal qu'il donnera pour vous.

— Un bal! mais il est trop honnête ce M. Lucas.

— Acceptez-vous? Mlle Babet est comprise dans l'invitation.

— Il le faut bien; je ne puis laisser Babet y aller seule.

— Ce n'est pas tout: M. Lucas, qui ne connaît personne ici, vous supplie d'amener votre monde.

— Volontiers, tous les danseurs de l'autre jour y seront. Dites de ma part à M. Lucas qu'il se tienne prêt à danser, au risque d'une pleurésie. »

Je lui désignai l'endroit du bal, dont j'allai ordonner la fête de manière à contenter les vues du Prince. Je n'épargnai pas l'argent; et la musique, l'ambigu et les rafraîchissemens me procurèrent un bénéfice de moitié.

Nous nous rendîmes au bal lorsque la danse était déjà fort avancée, et Gothon n'aperçut pas plutôt M. Lucas qu'elle se jeta à son cou avec un abandon plein de naturel. Elle loua le bon goût qui avait présidé à l'ordonnance de la fête, et l'emplacement lui parut parfaitement choisi. C'était une salle longue au bout de laquelle s'ouvraient deux cabinets, l'un destiné au souper, et l'autre à l'usage qu'on voudrait lui donner. Gothon n'avait plus rien à refuser à Luças, qui se dirigeait toujours vers la petite chambre, avec l'espoir de s'y trouver seul avec la grisette. Il était écrit que Ravannes prendrait toujours les devans; car je remarquai qu'il était absent du bal, ainsi que Babet, et la porte de la chambre était verrouillée.

« Ce page me désespère, me dit tout bas le Prince; voyez quand il me cèdera la place! »

Ravannes eut la discrétion de ne pas faire une absence trop longue. M. Lucas, un moment après, alla s'asseoir dans la petite chambre, et Gothon, qui l'y suivit, tomba dans le piége. La porte se ferma. Pour occuper l'attention et détourner la malignité des assistans, je proposai une

ronde générale, que je continuai jusqu'à ce que la porte se rouvrit. Je vis M. Lucas et Mlle Gothon occupés à se rafraîchir, et chacun se mit en devoir d'en faire autant. Ce ne fut pas la seule visite que les deux amans rendirent à la petite chambre, et Ravannes ne fut pas le seul qui suivît leur exemple : la mère de Babet m'y entraîna comme les autres : on aurait dit les moutons de Panurge. Vers le matin, moins fatigués que nous n'aurions voulu, nous reconduisîmes les grisettes à leur demeure, et la séparation fut plus tendre que la précédente.

Le Prince ne resta au lit que quelques heures, qui continuèrent en songe les plaisirs de la veille. « Dubois, me dit-il, je n'oublierai jamais les services que tu m'as rendus; la ronde que tu as imaginée n'est pas un des moins intéressans : je ne pensais pas que la musique fût d'un tel secours. Ah! la divine grisette! je ne m'en lasserai jamais.

— C'est peut-être déjà fait, Monseigneur.

— Va, si je l'avais en ma possession, je ne la quitterais de ma vie! C'est encore sur toi que j'ai compté...

— Faut-il vous en procurer une autre?

— Non, mais la décider en mon nom de venir cette nuit au bal de l'Opéra; sous quelque prétexte, je l'introduirai dans le Palais-Royal, et elle n'en sortira plus. J'en ferai ma maîtresse ouvertement.....

— Monseigneur, c'est le meilleur moyen de vous en dégoûter.

— Je lui dirai qui je suis, et je ne doute pas qu'elle n'aime le duc d'Orléans plus encore que M. Lucas.

— Prenez-y garde; l'amour est une étrange chose que l'on ne commande pas.

— Je te commande, à toi qui n'es pas l'amour, de brusquer ma commission. »

Mon arrivée remplit de joie la boutique de la mercière. Babet et Gothon m'embrassèrent : en vérité elles m'avaient quelques obligations. Je leur proposai le bal de l'Opéra, et, après quelques difficultés qui n'étaient que des simagrées, elles promirent de s'y rendre de leur côté, sans amener la mère de Babet, qui me sembla déjà lasse du chevalier. Je me permis de rentrer dans mon bien, que Ravannes m'avait enlevé, et le duc d'Orléans, charmé de ce que j'avais réussi

dans ma négociation, défendit au page de nous accompagner au bal.

Il était si plein de sa passion, qu'il y arriva vers dix heures et demie, au moment où les grisettes entraient. Ce fut d'abord un épanchement de tendresse, et je tâchai de me mettre à l'unisson avec Babet, qui était de très-bon accommodement. Les premières caresses finies, il fallut se remettre en danse; Gothon ne reprenait pas haleine, Babet était moins exigeante. L'abbé de Grancey, qui me reconnut sous le masque, se douta que le duc d'Orléans n'était pas loin, et m'avertit que le bal était rempli d'espions que la Desmares envoyait sur les traces du Prince; j'en fis part à celui-ci, qui rit d'abord, et par réflexion me dit : « Une imprudence de ces gens pourrait me déceler, et ce serait nuire à mes projets amoureux; quand tu verras qu'on m'examine de trop près, imagine un moyen quelconque de dérouter les soupçons; je te donne licence entière. » Les danses, les causeries à l'oreille recommencèrent, et le duc d'Orléans oublia le premier qui il était. Je l'appelais tout haut M. Lucas; mais la foule, s'amas-

sant autour de nous, j'entendis qu'on parlait du Prince, et je vis les regards se fixer sur lui; je me souvins de ma mission, et je ne balançai pas à lui donner de grands coups de pied dans le derrière : « M. Lucas, vous êtes bien déguisé, » lui criai-je. Il comprit mon avertissement; mais comme je le redoublais trop libéralement, il me dit à l'oreille : « Holà! l'abbé, tu me déguises trop. » Gothon et Babet rirent beaucoup de ce qui leur parut une farce de carnaval, et par là les argus du prince furent dépistés.

Nous allâmes tous les quatre nous reposer dans une loge, et Gothon, qui n'avait pas repris haleine depuis le commencement du bal, se plaignit de la soif. M. Lucas, qui n'attendait qu'un prétexte, se servit de celui qu'elle offrit elle-même; il prétendit que les rafraîchissemens que l'on vendait à l'Opéra ne valaient rien, mais qu'il savait où en trouver de meilleure qualité. Gothon aurait été au bout du monde avec son cher Lucas; elle se laissa donc conduire dans le Palais-Royal, sans faire attention aux riches appartemens qu'elle traversait. Babet, qui n'avait pas les mêmes raisons pour être distraite, me

demanda seulement si c'était la comédie. Un imbécile de valet de chambre faillit découvrir tout le mystère plus tôt que nous ne le voulions. « Monseigneur!...» dit-il avec respect. Un regard lui imposa silence. « A qui en a-t-il avec son monseigneur? » demanda Babet. Gothon, tout entière à son amour et à Lucas, ne s'aperçut de rien avant d'être assise dans la chambre à coucher du Prince. Elle fit un mouvement de surprise :

« Où suis-je? dit-elle; on se croirait dans un palais!

—En effet, reprit le duc d'Orléans, et ce palais est à vous.

— A moi! répliqua-t-elle.

— Oui, je vous le donne pour y passer vos jours avec Lucas, qui n'aime que vous et ne veut vivre que pour vous.

— Mais n'est-ce pas ici le Palais-Royal?

— Oui, et je suis le duc d'Orléans!

— Et moi je suis l'abbé Dubois, dis-je pour achever la reconnaissance.

—Le duc d'Orléans! Dubois! s'écria-t-elle en

pleurant et se tordant les mains; que je suis malheureuse!

— Vous êtes bien difficile! interrompis-je.

— Monsieur, monsieur, répétait-elle, vous m'avez trompée.

—C'est pour votre bonheur, répondit le Prince, et le duc d'Orléans tiendra les promesses de Lucas.

— Non, dit l'obstinée grisette; j'aimais Lucas, et je vous déteste.

— Restez, je vous en prie, reprenait le Prince, qui cherchait doucement à la retenir.

— Laissez-moi; je sortirai d'ici, à moins que vous ne me fassiez violence.

— Je n'ai jamais usé de violence avec personne, dit noblement le duc d'Orléans, et je ne mérite pas la façon dont vous me traitez.

— Que je m'en aille! répondit-elle en s'arrachant des bras du Prince; vous ne me rendrez point Lucas, et vous me faites horreur.

— Monseigneur, dis-je, scandalisé de cette scène, où diantre la pruderie va-t-elle se nicher! »

Gothon s'échappa en courant, et Babet, un

moment indécise, la suivit le plus lentement possible. Je pris des bougies pour les éclairer, et j'atteignis Babet, qui m'embrassa avec ces mots : « Gothon est une sotte; pour moi, je conserve autant d'amitié pour M. Dubois que pour M. Prudhomme. » La chère fille m'a prouvé depuis qu'elle disait vrai. Lorsque je rentrai dans l'appartement du duc d'Orléans, je le trouvai triste et préoccupé.

« Dubois, me dit-il, expliques-tu cette singulière conduite? elle m'aime sous un nom, elle me hait sous un autre; tout-à-l'heure je lui plaisais, maintenant je lui fais horreur.

— Monseigneur, répondis-je, la femme n'est-elle pas une énigme vivante? »

Il se mit à rire, et continua sur un ton plus gai :

« Parbleu! je suis content de cette aventure, qui m'apprend à quel prix il faut estimer l'amour; car j'adorais cette petite, et je croyais qu'elle m'aimait pour moi-même : je lui sais gré de m'avoir évité la peine de lui être infidèle. Décidément je préfère les grisettes à tout le reste : avise, dès demain, à remplacer celle-là; » puis,

tout consolé, il fredonna son refrain favori :

Du temps du roi Quillemot,
De la reine Quillemotte,
On prenait les hommes au mot
Et les femmes par la cotte !

Le lendemain, le bruit courut qu'une jeune fille s'était jetée dans la rivière ; le duc d'Orléans pâlit à cette nouvelle. « C'est impossible, Monseigneur ! » lui dis-je, comprenant sa pensée. Je ne lui reparlai jamais de ce triste événement, qu'il ignore encore, et dont il fut la cause involontaire. La pauvre Gothon s'était noyée au sortir du Palais-Royal.

CHAPITRE XI.

Conseil de Dubois au duc d'Orléans. — Le faux voyage en Espagne. — Moreau, la veuve Coulon et sa fille. — M. Maréchal. — Mort du chevalier de Lorraine. — Dubois passe à Brives-la-Gaillarde. — Sa mère, son frère et ses neveux. — Le cardinal d'Estrées. — Retour de Dubois à Paris. — M. et Mme Chamillart. — Le billard. — Les devises. — Les abbés Châteauneuf et Bignon. — Dubois protége sa famille. — Fin des amours du duc d'Orléans avec la Desmares. — Baron apothicaire. — Le bonnet de nuit. — Nouveaux honneurs et nouveaux biens de Dubois. — L'abbé de Pompadour. — Le chapelain du Roi.

L'ACCEPTATION du maudit testament du roi d'Espagne, qui favorisait la maison de Savoie au préjudice de celle d'Orléans, avait bien moins chagriné le Prince que ses amis; c'était à qui l'aigrirait contre l'injuste préférence de Louis XIV; moi-même je faisais fermenter très-volontiers ce levain de haine.

« Enfin, Dubois, me disait le duc d'Orléans, que faire? Je partage ton indignation; mais il n'est plus temps de s'opposer à l'exécution des volontés de Charles II.

— Au contraire, Monseigneur, répliquais-je; croyez-vous qu'un homme adroit, semant des doutes dans les tribunaux espagnols contre la validité du testament, ne pourrait pas changer la disposition qui vous regarde.

—S'il ne s'agissait que d'un homme adroit, je n'irais pas loin pour le trouver, et je sais ce que tu vaux dans les négociations.

— Je ne parle pas ici dans mes intérêts, Monseigneur, mais dans les vôtres; je remplirais mal votre but dans cette affaire.

— Comment, de la modestie! je te croyais au-dessus de ce préjugé.

— Je me connais mieux que personne, et je vous avouerai franchement que cette ambassade mystérieuse offre trop de périls pour que je consente à m'en charger.

— Cependant c'est à toi que je la veux et dois confier, avec trente mille livres d'appointemens pour les frais de voyage.

— Voilà ce qui s'appelle joindre l'exemple au précepte. »

Il n'était pas moyen de m'en dédire, et j'allais partir la bourse bien dorée, la conscience bien élargie et la peur bien diminuée, lorsqu'un dieu malin me retint à Paris. Je ne sais sur quelle herbe j'avais marché, mais je recueillis de *tristes* fruits de quelques excursions dans les mansardes. Selon l'oracle du cocher de Verthamont, *monsieur l'abbé se cassa le cou* au figuré. Cependant, comme ma position au Palais-Royal avait changé, il me fallut pour mon honneur cacher les inconvéniens du métier. Bien plus, la politique me forçait à feindre au moins un départ que la face des choses rendait urgent. Je fis donc des adieux simulés au duc d'Orléans, au chevalier de Lorraine, à mes grisettes et à quelques amis. On répandit le bruit que j'allais rétablir ma santé à la campagne.

La docte faculté me cloîtra cinq semaines dans le faubourg Saint-Germain, rue du Cherche-Midi, chez un nommé Moreau, potier d'étain, qui me donnait l'hospitalité. La veuve Coulon et sa fille me servaient de garde-malades, et j'avoue que

la fille, si peu innocente qu'elle fût, avait là un singulier emploi. Leurs soins me furent d'un grand secours, et je ne les oublierai pas plus dans mon testament que dans mes prières. Maréchal, le premier chirurgien du Roi, qui avait succédé à Félix, était dans ma confidence ainsi que Massillon; le premier venait me voir tous les jours avec un arsenal d'outils, et me répétait sans cesse que je mourrais de la pierre, à moins que je ne mourusse d'autre chose. Massillon, malgré ma mésaventure qui lui semblait en contradiction avec mon titre d'abbé, me visitait aussi fréquemment, et me rapportait tout ce qui se disait, tout ce qui se faisait au Palais-Royal.

« M. le chevalier de Lorraine est mort hier soir, me dit-il un jour.

— Mort! m'écriai-je; et suis-je un de ses héritiers?

— Attendez au moins qu'il soit enterré; il jouait à l'hombre avec Mlle de Lillebonne, que l'on dit être sa femme; il proposait aux assistans une partie à la maison de chasse de Fremont; tout-à-coup il prend la main de Mlle de Lille-

bonne et la porte à son front: » Quel violent mal de tête! dit-il. —En effet, répond-elle, vous avez la tête brûlante; il faut vous mettre au lit.» Elle achevait à peine que M. de Lorraine tombe de sa hauteur sur le plancher en rendant le sang par la bouche.

— Voilà une mort qui ressemble à *celle de* Charles IX, mon cher Massillon; mais je ne veux pas m'apitoyer avant de savoir s'il m'a laissé de quoi le pleurer. »

L'ingrat, à qui j'avais fait conserver ses logemens au Palais-Royal et à Saint-Cloud, ne m'a laissé qu'un grand merci; aussi n'ai-je pas de larmes à regretter.

Lorsque je me sentis assez rétabli pour être à même de partir réellement, Massillon, qui m'aimait autant qu'il m'aime encore, me conduisit la nuit jusqu'à Ville-Juif, où je montai dans le carrosse public, et là, pour la première fois, il me vint à l'esprit de passer par Brives-la-Gaillarde. J'étais curieux de savoir s'il ne m'était pas dû quelque capital provenant de l'héritage paternel. J'étais méconnaissable, et l'on ne me reconnut

pas; je rentrai dans les foyers domestiques comme un étranger; et ma vieille mère, malgré ses besicles, n'entendit pas le cri de la nature; elle recula de dix pas quand je me fus nommé, et elle ne m'embrassa qu'avec un respect mal déguisé. Lorsqu'en peu de mots je lui appris le brillant chemin que j'avais fait, elle pleura; je fus presque touché; je lui proposai de l'installer à Paris; elle refusa pour elle, et accepta pour mon frère. « C'est un génie que ce garçon-là! me dit-elle; il a surpassé votre père en apothicairerie, et les Récollets de Brives ne recevraient pas un clystère d'autre main que la sienne; mais il n'y a que Paris pour produire les talens! »

Mon frère Jean Dubois survint en ce moment, avec le tablier blanc et les armes à la main. C'était une véritable figure d'apothicaire, pâle et maigre, sur un corps démesurément long, avec des jambes plus longues encore; on aurait dit de loin une cigogne: l'on sait que c'est à cet oiseau que l'on doit le secret de l'opération la plus délicate du métier. Il était si pénétré de ses fonctions que ses moindres paroles y avaient rapport; nous fîmes connaisssance, et réciproquement nous

nous interrogeâmes sur nos affaires. Mon père était mort depuis long-temps : mon frère était veuf et père à son tour de deux grands garçons, qui vinrent me tympaniser du titre d'oncle. L'un avait été passablement élevé chez les Récollets; il portait tonsure, écorchait le latin, savait servir la messe, et bredouillait en parlant d'une manière inintelligible. Je promis de le protéger, et j'en fis tout bêtement un chanoine de Saint-Honoré. Il s'est laissé mourir. L'autre était si lourd, si idiot, qu'on n'en pouvait tirer deux mots raisonnables; encore les prononçait-il avec une voix enrouée qui ressemblait au gloussement d'une poule. Il vit encore, c'est-à-dire qu'il boit, mange et dort. Mon frère, qui avait tout l'esprit de la famille, devint glorieux d'appartenir à un personnage aussi huppé que j'étais, et en dépit de mes conseils il voulut suivre ma destinée et renier la boutique de notre père.

Cependant j'avais écrit au duc d'Orléans des lettres qui annonçaient mon arrivée en Espagne, et même de brillantes espérances que j'étais loin d'avoir. Pour éviter les démentis de la poste, j'adressai mes lettres à Massillon, qui les portait

au Prince. Je me mis en route, quelque envie que j'eusse de revenir à Paris, d'où l'expérience me conseillait de ne pas m'éloigner. J'arrivai à Montpellier, où dans le fond d'un carrosse armorié j'aperçus une grande bouche, garnie de belles dents blanches, qui me souriait en passant. Je m'arrêtai à tout hasard, et la tête grise du cardinal d'Estrées se mit à la portière.

« Bonjour, M. Dubois, me cria-t-il; c'est mal à vous de tuer les gens qui se portent comme moi.

— Pardon, Monseigneur, répliquai-je, je vous croyais bien mort; mais aussi pourquoi séjourner en Italie, si loin de vos amis?

— Ah! fripon, est-ce une raison pour crier partout que je suis avec le bon Dieu? Je sais de vos nouvelles; mon abbaye de Long-Pont vous semblait de bonne prise; mais n'y comptez pas, car je suis de force à vous enterrer, vous, vos enfans et petits-enfans.

— Dieu soit loué! Monseigneur; ma perte n'en sera une que pour moi.

— Enfin, mon cher abbé, pour vous prouver

que j'ai encore toutes mes dents, je vous invite à souper. »

Ce fut un souper de prince de l'Eglise ; l'intendant et le maître-d'hôtel avaient fait des merveilles. « Savez-vous, me dit le cardinal, d'où vient que je fais si bonne chère ?

— Apparemment parce que la vigne *du Seigneur* donne beaucoup.

— Comme toujours, mon fils ; mais l'excellence de ma table vous étonnera moins quand vous apprendrez que depuis trente ans je n'ai pas vu les comptes de mon intendant.

— S'il en est ainsi, cet intendant sera bientôt plus riche que son maître.

— Sans doute, il me prête souvent de l'argent. »

La conversation tourna au sérieux, et le bon cardinal, fort ami de la causerie, me raconta que la cour d'Espagne revenait d'Italie, et que des bruits circulaient sur des menées sourdes du duc d'Orléans. J'ai su depuis que ce n'était qu'un piége pour me faire parler.

« On dit même, ajouta-t-il en me regardant,

que l'on a pendu à Madrid deux espions du Prince.

— Pendus ! m'écriai-je.

— Et sans autre forme de procès; et vous, n'allez-vous pas en Espagne?

— J'en suis revenu. »

En effet, je me souciais si peu de figurer sur une potence, que je mis fin à mon voyage; je reparus au Palais-Royal avec plus d'effronterie que jamais, et je dis que j'arrivais d'Espagne. Le duc d'Orléans, que de nouvelles amourettes avaient distrait de ses projets d'ambition, crut à la lettre tous les mensonges que je lui fis, et maintenant il soutiendrait contre moi-même que j'ai failli révolutionner les Asturies. Je n'ai pas outrepassé le privilége des voyageurs.

J'étais à peine de retour que M. de Chamillart me fit appeler; je l'avais connu avant qu'il fût ministre, et, sauf la noblesse, j'avais toutes les qualités requises pour l'être comme lui. Je jouais au billard avec la même dextérité. Je l'allai voir, et je le trouvai doux, patient, poli comme au temps qu'il n'était que simple conseiller au parlement; il me proposa une partie, que j'acceptai

pour lui donner le loisir de me parler en détail de ce qu'il souhaitait de moi.

Chamillart n'avait qu'à se montrer pour se faire aimer; il était toujours d'une gaîté honnête et pacifique; sa démarche balancée ressemblait à un salut continuel. L'esprit de conduite l'avait mieux servi que tout autre esprit; il parlait peu et parlait bien, et n'avait pas un ennemi; il se laissa aller aux grandeurs sans les rechercher, et sa disgrâce ne lui parut qu'un soulagement : il ne lui manquait que de l'ambition pour arriver plus haut encore qu'il n'est parvenu. Sa femme n'était ni belle, ni sensée, ni aimable; elle n'ouvrait la bouche que pour dire : *Monsieur* ou *Madame*, et son entretien se bornait là. Le Roi dit un jour : « Mme de Chamillart serait un grand homme si elle avait employé à penser tout le temps qu'elle n'a rien dit. » Chamillart, suivant la chanson, gagna le ministère au billard : il y jouait avec M. de Vendôme et le Roi; Mme de Maintenon, qui modelait ses goûts sur ceux de Louis XIV, s'essaya dans la science du billard, et Chamillart fut son maître.

« Mon cher abbé, me dit-il tout en jouant,

auriez-vous cru que le trésor royal dût avoir besoin de vous?

— Sans doute, répliquai-je, puisque j'ai besoin de lui.

— Il s'agit d'avoir deux devises pour les nouveaux jetons du trésor royal et des parties casuelles; je suis bien aise de montrer au Roi que l'Académie des inscriptions est fort inutile.

— Vous faut-il ces devises en latin?

— En français; M. Charpentier nous a prouvé que cette manière était préférable même aux distiques de Santeuil.

— Je ferai de mon mieux, mais je ne promets pas de faire bien. »

Je venais de gagner le ministre du billard. Ces devises étaient une bagatelle, et je les composai le soir même; je les lus à l'abbé de Chateauneuf, que je rencontrai chez Ninon, et je ne lui nommai pas l'auteur; il les loua jusqu'à les soumettre à l'abbé Bignon, qui les déclara admirables. Je résistai à la tentation de me donner pour l'auteur, et je les portai à M. de Chamillart, qui n'en fut pas moins satisfait.

Mes devises furent montrées au Roi, qui s'étonna que je les eusse faites. « Ce Dubois, dit-il, sait donc tous les métiers ; le voilà qui tranche maintenant de l'académicien ! » Le soir il parla de moi à Mme de Maintenon, qui le dissuada de m'employer, sous prétexte qu'un impie n'était bon à rien. Cependant mes devises firent assez de bruit pour que les abbés de Chateauneuf et Bignon en revendiquassent l'honneur ; on leur en fit l'éloge devant moi, et ils s'en défendirent comme des gens qui seraient désespérés qu'on les crût sur parole. Je les laissai s'enivrer d'encens, et j'envoyai toucher au trésor royal, chez M. de Turmenie père, cent jetons qui étaient le prix de mes devises. Je rencontrai mes abbés parés des plumes du paon, et après les avoir presque forcés d'avouer que les devises étaient leur ouvrage, je leur dis tout haut : « En vérité, Messieurs, c'est trop de modestie ; moi-même, qui les ai composées, je me félicite que vous en preniez les risques et périls ; il est juste que vous en ayez aussi la récompense. » Je tirai mes jetons, et ils se confondirent en excuses. Ces messieurs ne devaient en vouloir qu'à eux-mêmes.

Je m'insinuai dans la maison de M. de Chamillart, qui m'appelait son rival au billard ; mon esprit l'émerveillait, et il eût désiré m'enlever tout-à-fait au duc de Chartres ; mais je compris mieux mes intérêts, et m'apercevant que le Prince, égoïste comme tous ses pareils, me partageait à contre-cœur avec un autre, je fis cesser sa froideur en cessant de fréquenter le ministre, chez lequel j'installai mon frère *Dubois de haute futaie :* c'est un surnom que je lui ai donné à cause de sa longue taille. Monsieur mon frère, peu accoutumé à parler à des visages, dégoûta bientôt M. de Chamillart, qui n'avait pas d'esprit, et qui voulait qu'on en eût. Une comparaison fort incongrue du jeu de billard avec le service d'un apothicaire fit prendre mon frère en aversion ; j'écrivis au ministre pour l'apaiser ; ce fut en vain. Mon frère l'avait brouillé avec toute la famille, et il me répondit « que dans mes lettres agréables il voyait le serpent caché sous les fleurs. » Il est vrai de dire que j'avais fait un doigt de cour à Mme de Chamillart. Mon frère me retomba sur les bras, et je lui fis obtenir un modique emploi au Palais-Royal. M. de Chamillart

m'a depuis pardonné ce qui lui avait fait plus de mal qu'à sa femme. C'était une bonne espèce d'homme : de là, sans doute, l'acharnement que l'on a mis à l'attaquer.

Mon absence avait permis à la Desmares de renouer avec le Prince, et cette comédienne avait si habilement usé de son savoir faire, que le duc d'Orléans était sa dupe et son trésorier. Elle était plus que jamais ensorcelée par Baron, qui cependant ne l'occupait pas seul avec le Prince. Il le savait par convention, et l'autre ne le voulait pas savoir. La Desmares s'était vantée à la comédie de ruiner un prince du sang en santé et en argent comptant; elle n'avait réussi qu'en partie, lorsque je me décidai à frapper les grands coups pour couper court à ce commerce.

Un soir, à souper, le duc d'Orléans me dit tristement : « Dubois, je suis las d'un repos de cinq jours ; je comptais sur une nuit mieux remplie, et la Desmares me fait dire qu'elle est malade. » J'avais été instruit secrètement des causes de cette maladie.

« Monseigneur, répondis-je, je brûlerai un cierge lorsque vous serez soulagé de cette sang-

sue, qui ne tend à rien moins qu'à vous porter en terre.

— L'un portant l'autre, apparemment. Je te jure, l'abbé, que cette femme n'en est pas une.

— Moi je vous jure qu'il faut rougir pour vous de vous voir en rivalité ou plutôt en partage avec maître Baron.

— Qu'en penses-tu, La Fare? dit le Prince à son capitaine des gardes.

— Ma foi, Monseigneur, reprit La Fare, Dubois n'a pas tort, et vous avez raison : Epicure, notre maître à tous, conseille de prendre son plaisir où l'on le trouve.

— Parbleu! s'écria le Prince, la Desmares est si bonne à voir que je m'embarrasse peu que Baron et cent autres l'aient vue avant moi.

— Bon principe, répliqua La Fare; un vieux proverbe est du même avis :

> Une femme qu'on tient
> Alors vous appartient.

— Néanmoins, interrompis-je en colère, il est honteux à un jeune prince du sang de se voir préférer un vieux comédien.

— Qui vit à vos dépens de toutes les manières, Monseigneur, ajouta La Fare.

— Et qui, en ce moment, continuai-je, prive le duc d'Orléans d'une nuit dont il a besoin.

— En ce moment! repartit le Prince; c'est impossible, elle n'aurait pas cette insolence.

— Je ne sais ce qu'elle a ou ce qu'elle n'a pas, repris-je en m'animant, mais je sais *ce que je* dis. »

Une visite domiciliaire chez la Desmares fut résolue en forme de partie de plaisir; elle ne logeait plus ouvertement avec Baron, mais celui-ci était jour et nuit dans le petit hôtel que le duc d'Orléans avait donné à sa maîtresse, cul-de-sac de l'Opéra. Le souper excitait notre gaîté, et le Prince n'avait pas la sottise de prendre au tragique ces sortes de choses. Nous arrivâmes chez la comédienne, et malgré la sévérité de la consigne, nous fîmes une si brusque irruption dans sa chambre, que nous vîmes un homme à demi vêtu s'enfuir dans le cabinet voisin. La dame restait couchée, se plaignant comme une femme en couches; un triple éclat de rire lui apprit que nous avions aperçu le fugitif.

« Eh bien ! ma chère, dit le Prince du plus grand sérieux, quelle maladie te retient au lit ?

— D'horribles coliques, reprit la Desmares d'une voix dolente.

— Pauvre fille ! continua le duc d'Orléans, que n'as-tu mandé mon médecin ?

— Mademoiselle a fait mieux, ajoutai-je, elle a brusqué la circonstance en appelant l'apothicaire.

— En effet, interrompit-elle, s'imaginant que je lui offrais un moyen de sauver une explication difficile ; au bruit que vous avez fait à la porte, ce pauvre apothicaire s'est enfui.

— Où donc ? dit La Fare, dans ce cabinet dont la porte est fermée ?

— Ouvrez, mon ami, dit le Prince à travers la serrure, on ne vous veut pas de mal ; continuez votre ministère. »

Baron sortit enfin de sa cachette, tremblant de tous ses membres ; mais comme l'appartement n'était éclairé que par une lampe, il se flatta d'échapper sans être reconnu.

« Allons, mon cher, lui dit le Prince en le prenant par le bras, nous vous avons dérangé dans

vos opérations; mais ne vous gênez nullement.

— Nous fermerons les yeux, dit La Fare en se détournant pour rire.

— Mon Dieu! continuai-je, si nous sommes de trop ici, nous attendrons dans la pièce à côté.

— Non, mes amis, s'écria le Prince; Desmares n'est pas à cela près, et vous resterez pour juger des coups; toi surtout, Dubois, qui a du sang d'apothicaire dans les veines.

— Messieurs, disait le pauvre Baron, pardonnez-moi, je suis d'une maladresse incroyable devant le monde.

— Comment! s'écria le Prince, vous ne savez donc pas que je suis le duc d'Orléans?

— Je ne sais rien, Monseigneur.

— Obéissez toujours, et vite un clystère à madame, qui souffre cruellement.»

Pendant ce colloque, j'étais en quête d'une seringue que j'apprêtai moi-même, et que je mis aux mains de Baron; il hésita, poussa un soupir, en se rappelant sans doute que ses mains n'avaient jamais manié un pareil sceptre; il allait se dévoiler, mais le Prince insista.

« Je veux, dit-il, que l'opération s'achève. »

Elle fut achevée. Alors Baron : « Je suis déshonoré ! s'écria-t-il dans l'excès de son désespoir. Je suis Baron, le roi du théâtre.

— Sois qui tu voudras, dit le Prince, maintenant que la farce est jouée ! »

La Desmares voulut la continuer : « Baron ! s'écria-t-elle, quelle trahison ! Quoi ! monsieur, ajouta-t-elle d'un air tragique, quel horrible scandale ! j'en mourrai ! Dites-moi, que veniez-vous chercher ici, M. Baron ?

— Mon bonnet de nuit, coquine, qui est resté chez toi depuis six ans. »

Cette réponse de Baron fut prononcée avec une superbe pose : on aurait cru entendre Achille dans *Iphigénie*.

Cette scène, dont j'oublie les plus plaisans détails, finit par la rupture solennelle du Prince avec la Desmares, qui perdit Baron par contre-coup. Elle trouva de quoi réparer cette perte en remplaçant la qualité par la quantité. Le duc d'Orléans, réjoui au fond de l'âme d'être délivré de cette Messaline, s'attacha d'autant plus à moi que je lui étais véritablement attaché. Sa libéralité se manifesta souvent à mon égard ;

une maîtresse n'aurait pas été mieux traitée.

Il me donna une charge de maître de ses requêtes, que j'ai vendue l'année dernière; j'avais en outre, depuis les campagnes de Flandre, conservé le titre et les appointemens de secrétaire des commandemens de Son Altesse royale. Le duc d'Orléans me fit donation d'une maison située dans la rue des Bons-Enfans; cette maison appartenait à son second maître-d'hôtel, Sylvain, qui la voulait vendre. Je lui proposai d'arranger cette affaire avec le Prince, qui me devait cinquante mille écus sur billet signé avant sa majorité : la maison avec ses dépendances en valait plus de cent; je me la fis acheter à moitié prix. J'ai fait bâtir sur ce terrain plusieurs magnifiques hôtels, dont le plus beau m'a été payé trois fois sa valeur pour contenter un caprice de la comtesse d'Argenton; dans un besoin pressant d'argent, celle-ci l'a vendu à la princesse de Montauban, à la mort de laquelle il a été racheté fort cher par la maison d'Orléans. . .

Depuis 1699 je possédais un nouveau bénéfice qui ne m'avait coûté qu'un remercîment; l'abbé de Pompadour, lourde masse de chair ec-

clésiastique qui ne savait pas lire, se faisait lire son bréviaire et dire sa messe par cas de conscience : il se serait cru damné s'il y eût manqué un seul jour. Je me trouvai avec lui à la campagne de M. de Noailles, archevêque de Paris, et il se vit bien embarrassé quand le soir fut venu : pas un laquais pour lui réciter ses prières : je me présentai, sachant qu'un bienfait n'est jamais perdu, et le lendemain il me résigna sa prévôté d'Arnat en Limousin. C'était le prix d'un *pater* et d'un *ave*.

Je fus moins heureux lorsque je voulus acquérir de l'abbé de Brière, chanoine de Saint-Honoré, fort vieux, sourd et aveugle, une charge de chapelain ordinaire du Roi; j'espérais par là gagner l'esprit de Sa Majesté, et, selon mon caractère, je ne doutais pas du succès. Louis XIV ne me connaissait pas sous des rapports assez édifians. « Je défends à l'abbé Brière de vendre sa charge à l'abbé Dubois, dit-il sévèrement; j'aime mieux me passer de chapelain que d'avoir sous ce nom un intrigant et un bouffon. »

Il fallut me contenter d'être le chapelain ordinaire des plaisirs du duc d'Orléans.

CHAPITRE XII.

Dubois exclu de la cour.—La *Maîtresse de soixante-quinze ans*.—M. Ledru quincaillier.—Sa femme.—L'abbé Dutrot et encore M. Lucas.—L'hospitalité.— La jalousie et l'avarice.—L'auberge de la Croix-de-Fer.— Le mari prisonnier.— La vertu en tablier.— Le flagrant délit. — Le mari cocu et content.— Adieux aux grisettes.— M. d'Argenson, lieutenant de police; son portrait.— Son entrevue avec Dubois.—L'escouade du guet.— Les trois officiers battus et confus.

Cette époque a bien été la plus laborieuse de ma vie; du matin au soir, sous mille déguisemens, je visitais Paris, entrant dans les boutiques et les allées, montant dans les greniers : je cherchais de quoi amuser le duc d'Orléans. Cette existence aventureuse me faisait croire au Juif errant, et le Roi, qui, selon le système de Louvois, pensait que la science du gouvernement consistait dans l'espionnage, ayant avis de mes courses mystérieuses, en voulut connaître l'objet, comme

si l'on conspirait avec des femmes. Je fus suivi et surveillé : le résultat de cette mesure de police fut mon exclusion de la cour. Le père La Chaise m'avertit de ne point reparaître devant le Roi : j'aurais fait disparate au milieu de cette hypocrisie de figures et de paroles. M[me] de Maintenon savait que je m'étais moqué d'elle dans ce petit couplet composé *inter pocula*, et répété à Versailles comme à Paris :

David à l'amour succomba,
Salomon devint idolâtre,
Pour Omphale Hercule fila,
Antoine aima trop Cléopâtre.
Mais les maîtresses de ces grands
N'avaient pas soixante et quinze ans.

Ce lui fut un sujet de me haïr ajouté à vingt autres. Elle ne s'en gêna pas, et il ne tint pas à elle de me faire chasser ignominieusement du Palais-Royal. Heureusement le duc d'Orléans l'aimait assez peu pour lui refuser ce petit plaisir, quand bien même il ne m'eût pas aimé le moins du monde.

De mon exil de la cour date surtout ma méchante réputation, que j'ai soutenue de mon

mieux. Les poissonnières des halles me prêtaient nombre d'aventures vraies ou fausses; elles donnaient mon nom à certains poissons, et réciproquement. Je riais de cette célébrité. Le duc d'Orléans, dégoûté autant que moi de la cour de Louis XIV et des dévots, s'accommodait fort bien de mon adresse; j'étais déjà presque riche; j'avais ce qu'un homme de mon caractère et de mon tempérament peut désirer, ou plutôt je ne désirais que la continuation de mon bien-être.

Parmi les beautés, faciles ou non, que je procurais à l'insatiabilité du duc d'Orléans, je n'ai pas oublié Mme Ledru, la quincaillière, et surtout les griffes peu courtoises de sa Maritorne. Le Palais-Marchand était le centre de mes excursions; j'y connaissais tout le monde, jusqu'aux petits chiens, et, en revanche, on ne me connaissait pas personnellement. J'avais enlevé dix marchandes, j'en avais séduit vingt autres, et de cruelles pas une seule. J'étais tour à tour bourgeois, abbé, militaire, jeune ou vieux, et toujours comédien. C'est en costume d'abbé que je m'étais introduit dans la quincaillerie de M. Ledru, le plus jaloux de tous les maris trompés. Il portait

sa qualité sur sa physionomie dure, renfrognée; ses yeux louches, d'après mes observations, prouvaient que sa femme ne devait pas regarder les gens de travers. Cette prude était capable de faire oublier les défauts de son mari, tant elle en avait peu l'apparence : j'admirai en elle un port de reine, un embonpoint attrayant, des regards qui demandaient l'aumône, enfin une belle femme. J'étais devenu trop scrupuleux pour songer à d'autres qu'au Prince; seulement je m'enflammai à son intention.

Je lui en parlai dans des termes qui laissèrent le champ libre à son imagination; je lui jurai en outre que les paroles resteraient toujours au-dessous de la réalité. Il souhaita de faire l'épreuve des yeux avant de passer à la dernière, et je le conduisis chez le quincaillier en le suppliant de bien jouer son rôle. J'avais arrangé une petite fable, taillée sur le patron de plusieurs autres : il voulut conserver son faux nom de Lucas, qui lui avait porté bonheur dans son intrigue avec la pauvre Gothon; pour moi, j'étais connu sous le nom de l'abbé Dutrot. Ravannes avait été dispensé de nous accompagner : il jouait dans quelque tripot.

« Bonjour, M. Ledru, dis-je en entrant; je vous amène un de mes parens, quincaillier de son état, et qui veut monter boutique.

— Nous avons justement des assortimens complets, et des plus beaux, » répondit le marchand, qui se mit en devoir de les étaler.

M. Lucas aperçut dans le fond du magasin un objet plus brillant que toute la quincaillerie, et ses coups d'œil arrivèrent à leur adresse. Mme Ledru survint, en disant d'un air doux :

« Mon bon petit mari, ces messieurs n'ont-ils pas besoin de moi?

— Et pourquoi faire, Mme Ledru? faites-vous donc partie d'un assortiment? Ces messieurs n'ont pas le temps de causer avec des femelles.

— C'est vous, M. Dutrot, dit la marchande en s'avançant vers moi, qui nous amenez des chalands?

— J'ai deux mille pistoles à dépenser, madame, repondit le Prince, et je remercie l'abbé de m'avoir conduit chez vous.

— Deux mille pistoles! s'écria le quincaillier, en qui la jalousie cédait à l'avarice; nous ferons affaires ensemble, et vous n'aurez pas à vous plaindre.

—Voici mille pistoles d'arrhes que je prie madame de compter, dit le duc d'Orléans en remettant le sac dans de belles mains qu'il serra par la même occasion.

—Attendez que je vous fasse un reçu de cette somme, répliqua le marchand, qui ne voyait que de l'or dans tout cela.

— A quoi bon, dit le Prince, je vous crois honnête homme, et j'espère que Mme Ledru ne m'oubliera pas. »

La dame savait trop bien vivre pour dire non, et le mari, s'enflammant par degrés pour l'homme aux pistoles, nous pria le soir même à souper. Le duc d'Orléans jouait des yeux aussi bien que des mains; Mme Ledru se réjouissait d'avoir affaire à si forte partie: le mari ne soupçonnait pas qu'on voulût lui en donner à garder.

Les préparatifs du souper servirent à ceux de l'amour: « Ma femme fait des crêpes, » avait dit M. Ledru. M. Lucas, sous le plus mince prétexte, courait à la cuisine, et les crêpes n'allaient que plus lentement. La table mise, le mari, que j'occupais du geste et de la voix, ne songeait pas à regarder sous la table; le vin, la conversation

animèrent les deux amans, qui osèrent tout ce qu'il était possible d'oser devant un mari jaloux. Le jeu vint ensuite, et M. Lucas perdit si libéralement et si joyeusement, au profit de M. et Mme Ledru, que le cœur de celle-ci fut tout-à-fait gagné.

« Demain, dit le Prince, vous aurez les *autres* mille pistoles.

— Et je vous livrerai vos acquisitions, reprit le marchand. Mais quelle est votre demeure, s'il vous plaît? que je vous aille rendre visite.

— Ma demeure? répliqua le duc d'Orléans, en me faisant un signe d'intelligence en même temps qu'à Mme Ledru, qui comprenait à demi mot.

—M. Lucas, interrompis-je, habite rue Saint-Denis, à l'auberge de la Croix-de-Fer, et demain il nous donnera à souper.

—Il faut accepter, mon cher mari, dit la marchande; à tant de politesse, politesse et demie; vous me promettez d'y aller.

— Certes oui, et comme tu ne seras pas là, Dieu sait les belles santés que nous porterons.

—Vous en porterez, je vous jure, » ajoutai-je.

La séparation fut pathétique; M. Lucas obtint du mari permission d'embrasser sa femme, et ce baiser-là put compter pour dix. Mme Ledru annonça par signes qu'elle consentait à tout pour le lendemain soir. Le duc d'Orléans la quitta dans un tel désordre, qu'il fallait que le jaloux s'en aperçût.

« Qu'avez-vous donc, compère? lui dit-il.

— J'ai trop soupé, répondit-il en se dérobant à cette inquisition.

— Allez vous coucher, dit Mme Ledru à son époux, vous irez demain savoir des nouvelles de ces messieurs. »

J'avais donné l'adresse de M. Lucas si légèrement que je craignis que le quincaillier ne l'eût oubliée; cependant je me préparai à tout; je louai pour ce jour toute l'auberge de la Croix-de-Fer, et j'en fis déloger voyageurs et valets. Je m'étais fait suivre par Ravannes, qui devait jouer un rôle passif dans cette affaire. Je choisis une sorte de petit caveau qui me parut propre à ce que j'en voulais faire. Après avoir de la part du Prince distribué mes instructions au page, je me mis à jouer avec lui en attendant notre homme.

Il paraît que la nuit, qui porte conseil, avait inspiré des soupçons au quincaillier, il se défiait du rendez-vous de M. Lucas, et n'y eût pas été, sans sa femme qui l'y força par des raisons de commerce et d'honnêteté.

Je le vis arriver de loin par la fenêtre, et j'eus le temps de descendre; il me rencontra sur l'escalier.

« Où allez-vous? me dit-il.

— A la cave, répondis-je; M. Lucas a fait venir de sa province des vins fins dont il veut se défaire; venez, je vous prie, les goûter.

— M. Dutrot, reprit le vieil avare, tâchez que, le marché fait, notre ami donne à ma femme un pot-de-vin en nature.

— Laissez faire, M. Lucas est généreux comme un prince. »

Nous étions parvenus près du caveau.

« Où est-il, M. Lucas? demanda le marchand en s'arrêtant tout court.

— Il est là-haut; où voulez-vous qu'il soit? pas dans ce caveau, assurément. »

Je continuai d'avancer, et me reculant contre le mur, je soufflai ma chandelle au moment où

M. Ledru passait la fatale porte, que je refermai sur lui à verroux. « Voilà une singulière plaisanterie ! » dit-il assez haut pour que j'éclatasse de rire ; et dès qu'il commença à frapper des pieds et des mains contre cette porte de prison, j'allai joindre Ravannes, qui eut ordre de faire sentinelle jusqu'à ce que je vinsse le relever.

La nuit tombait quand je fus de retour au Palais-Royal, où le duc d'Orléans s'impatientait de m'attendre ; nous fûmes bientôt partis. Je racontai en chemin l'incarcération du mari, et je n'amusai pas médiocrement le Prince. La belle quincaillière ne pensait pas nous voir arriver deux ; pourtant, à tout événement, elle avait gardé sa servante, ce qui me parut une attention délicate. Ce n'était pas le cas de prolonger les préliminaires, et M. Lucas entra sans façon dans la chambre à coucher du mari, pendant que je m'établissais garde de la porte à côté d'une vertu portant le tablier. M. Lucas fit auprès de la quincaillière une séance si prodigieusement longue, que j'imaginai un moyen de passer le temps : je me conduisis à l'égard de la servante avec toute la hardiesse d'un petit maître ; elle cria

d'abord, mais on était trop occupé pour l'entendre; alors sa vertu se changea en rage, et je faillis y perdre les deux yeux, ou mieux encore. La lutte se prolongea sans intermède jusqu'à ce que l'on frappa à la porte de la rue.

« Ouvrez, pour l'amour de Dieu! » disait une voix que je reconnus pour celle de Ravannes : je l'introduisis aussitôt. « Il est échappé, *s'écria-t-il* tout haletant; les voisins sont accourus à ses cris, et il est sur mes pas. » Je devinai qu'il s'agissait du mari prisonnier. Celui-ci s'élança par la porte, qui était restée entr'ouverte; il la referma par précaution à double tour, pendant que je courais avertir le duc d'Orléans, laissant dans la première salle la servante, le mari et Ravannes. M. Lucas, tout ému de cette surprise, tira son épée sans penser à l'équivoque de sa toilette. Arriva tout-à-coup le mari, le visage ensanglanté par sa chaste servante, qui l'avait pris pour moi.

« Madame! cria-t-il à la vue de sa Lucrèce, qui saisit brusquement M. Lucas à la gorge.

— Scélérat! disait-elle, tu sauras ce que c'est qu'une femme honnête! Si M. Ledru n'était pas survenu bien à propos, ce monstre m'aurait...

— C'est comme moi ! hurla l'égratignante soubrette, j'ai failli être violée par ce gredin d'abbé.

— Criez tant qu'il vous plaira, filles et femmes, cria Ravannes plus haut que tous, mais n'étranglez pas les gens! Le premier qui bouge, je le tue. »

Une lame nue a bien du pouvoir : Mme Ledru lâcha le duc d'Orléans à moitié étouffé ; M. Ledru se frappa le front, et la servante se regarda dans le miroir. Le Prince vint à jeter les yeux sur ma face, non moins déchirée que celle du mari : nous avions l'air de deux coqs au sortir du combat; il éclata, le rire gagna tous les assistans, jusqu'à M. Ledru, qui dit avec un soupir :

« Heureusement que je suis arrivé assez tôt, ma chère femme; ce n'est pas la faute de ce fripon d'abbé, qui m'avait enfermé dans une cave.

— Je l'ai échappé belle! dit la marchande en baissant les yeux.

— Et moi donc ! ajouta le mari.

— Et moi donc! continua le duc d'Orléans en se frottant la gorge.

— Et moi donc! repris-je en caressant mes yeux pochés.

— Et moi donc! » répéta en écho la servante qui se rajustait.

Le Prince n'était pas revenu de son émotion; il demanda un verre d'eau, que le mari lui apporta humblement : il avait aperçu les armes d'Orléans sur la poignée de l'épée du Prince.

« Mon ami, dit ce dernier en se levant pour sortir, je ne te remercie pas de l'hospitalité que j'ai reçue dans ta maison; je te demande pardon de la prison que l'on t'a fait subir dans l'auberge de M. Lucas...

— Monseigneur, répondit le quincaillier, je vous prie d'oublier...

— Je te ferai la même prière; mais garde mes arrhes pour te dédommager de l'esclandre à laquelle j'ai donné lieu.

— Adieu, imbécile, ajouta Ravannes.

— Madame, reprit noblement le duc d'Orléans, j'admire encore plus votre vertu que vos charmes; je suis leur serviteur. »

Le pauvre marchand, tout interdit, prit la chandelle pour nous reconduire en cérémonie.

« Ledru, lui dis-je en forme d'adieu, souviens-toi qu'une belle femme est un dangereux animal. »

Cette aventure, aussi mal finie que bien commencée pour l'un et l'autre, persuada au duc d'Orléans de laisser là les grisettes pour un temps. Il était pourtant sorti sain et sauf des mains de la dame, qui fit preuve d'une présence d'esprit admirable; mais cette impudence même rompit cette fois tout le charme: une autre fois elle lui aurait peut-être paru piquante. Le règne des grisettes était passé, et ce fut son imaginative qui se chargea de les remplacer. « Dubois, me dit-il un jour, tu m'as parlé des plaisirs faciles et non moins vifs que je suis tenté d'essayer; je suis sûr que mon cœur au moins ne courra pas de dangers. » Mes représentations se brisèrent contre la volonté du Prince; ce que je pus obtenir seulement, fut qu'il avertirait M. d'Argenson, le lieutenant de police, toutes les fois qu'il voudrait se rendre dans des endroits suspects. Le duc d'Orléans avait une impétuosité de désirs qui ne souffrait pas de retards. Il m'ordonna d'aller en ambassade extraordinaire auprès de M. Levoyer d'Argenson.

Ce lieutenant de police, plus habile encore que La Reynie, savait par cœur la cour et la ville; il entretenait même d'étroites intimités avec de grands seigneurs, qui le payaient bien : tous les jours Mme de Maintenon le recevait en audience particulière; voilà pourquoi elle était si promptement instruite de tout ce qui se passait. D'un autre côté, M. d'Argenson écrivait à Madame, qui nourrissait ainsi ses correspondances. Ces espionnages rapportaient gros, et le Roi, curieux par caractère, aimait qu'on lui contât de point en point tous les événemens de Paris. Depuis, le duc d'Orléans et moi-même nous avons pensionné d'Argenson, qui nous payait en services et confidences. Il avait tant d'yeux et tant d'oreilles sous ses ordres, que rien ne lui était inconnu; il pénétrait dans les familles, et la cour n'était pas à l'abri de sa juridiction; il en vint au point de m'avertir de chaque jolie fille qui débarquait à Paris.

D'Argenson était plus humain de cœur que de figure; il ressemblait en laid à ces diables que l'on représente dans les tableaux d'église, sans en excepter les cornes. Il lançait de l'esprit par

les yeux ; mais sa bouche s'ouvrait si démesurément, ses sourcils épais se fronçaient d'un air si terrible, qu'on ne pouvait le regarder sans peur. C'était l'épouvantail des voleurs, et Saint-Simon l'appelait le Minos de la police. Avec cette hideuse apparence, il y avait de la bonté dans son âme ; par caprice, il poussait souvent la sévérité jusqu'à la rigueur, et l'indulgence jusqu'à la faiblesse. Avant tout, il aimait l'argent et thésaurisait, puisque l'année dernière on a trouvé dans une armoire de son cabinet au ministère une somme en or avec un billet que je conserve, portant ces mots écrits de sa main : *L'honneur est bon, mais l'argent est meilleur.* Cette avarice vient de ce qu'il avait été pauvre, n'étant encore que lieutenant-général d'Angoulême. J'ai été pauvre aussi ; mais si j'aime l'argent, c'est pour l'employer à mes plaisirs. Depuis, j'ai été lié d'amitié et d'intérêt avec d'Argenson, et je l'ai trouvé, dans son intérieur, aimable, jovial et bon vivant.

Je me fis annoncer par mon nom, appuyé de celui du duc d'Orléans, et il me reçut avec toute l'effusion d'un ami de quinze ans.

« C'est vous, mon cher Dubois, me dit-il; vous croyez me voir pour la première fois; mais je vous ai rencontré en plus mauvaise compagnie.

— Il suffisait que vous y fussiez, monsieur, pour qu'elle changeât de réputation. Dieu sait où votre charge vous conduit le plus innocemment du monde! »

Cet exorde m'amena soudain à aborder la question de ma visite; M. d'Argenson, sans paraître étonné du goût trivial du duc d'Orléans, me répondit d'un air empressé qu'il veillerait partout sur le Prince, pourvu qu'on prît soin de l'avertir le matin.

« Il y a long-temps, me dit-il, que j'aurais proposé à Son Altesse royale de protéger ses plaisirs, si je n'avais crains de le contrarier en paraissant initié dans sa conduite. Mais les fils de Sa Majesté ont fait aussi leur temps, et plusieurs ne sont maintenant pas plus retenus. Par exemple, la semaine passée, avec des ordres, j'aurais arrêté votre quincaillier du Palais. Quant à vous, M. Dubois, qui faites presque le métier d'un lieutenant de police amoureuse, comptez

en tous temps sur mon envie à vous être utile. » En effet, je lui dois certains avis qui m'ont profité en temps et lieu.

Le duc d'Orléans pouvait pénétrer sans crainte dans les lieux les plus malfamés; il envoyait dire le matin à M. d'Argenson en quel quartier il passerait la soirée, et une escouade du guet environnait la maison à l'heure dite. Le Prince n'allait jamais seul; je m'étais fait son écuyer obligé dans ces sortes d'aventures : nous choisissions d'ordinaire un troisième coupable dans les pages ou dans les amis du Palais-Royal. Nous entraînâmes quelquefois M. le comte de Simiane, qui se faisait un scrupule de frustrer sa femme de ce qu'elle retrouvait ailleurs avec usure.

Parmi plusieurs aventures qui, pour être écrites, se sentent trop des lieux où elles se passèrent, il y en eut une bien faite pour dégoûter le Prince de ce qu'il préférait aux grisettes. Un soir il prit au duc d'Orléans une envie si subite de faire une excursion chez la Cambray, que le lieutenant de police ne fut pas prévenu. Ravannes et moi fûmes de la partie; la Cambray, qui était assez jeune pour se passer de spéculer sur la jeunesse

des autres, nous fit une honorable réception, pendant laquelle les profanes furent exclus. La porte n'était pas si bien fermée qu'elle résistât à trois officiers que le vin avait mis dans les plus tendres dispositions. Ils s'irritèrent du refus qu'on leur fit malgré nous, et surtout du privilége que nous nous étions arrogé d'affamer le public. Ils enfoncèrent les portes, et arrivèrent *jusqu'à nous*, qui étions mal préparés à soutenir un assaut de cette espèce. Ils avaient tiré leurs épées, et le duc d'Orléans n'eut que le temps de leur présenter la pointe de la sienne. « Tuons ces trois drôles, » criaient-ils, en ferraillant contre le Prince et Ravannes, qui leur tenaient tête en dépit du désavantage du nombre et de la défensive : l'un d'eux, remarquant chez moi le désordre de la peur, joint à celui du vêtement, se mettait en posture d'attaquer ce qui ne se défend pas ; le Prince l'étendit par terre d'une botte qu'il lui porta dans le téton gauche. Ce fut alors un concert de cris de femmes. « Misérables, s'écria le Prince, vous mériteriez un châtiment plus grand de votre lâcheté ! » Les officiers baissèrent leurs épées en regardant la blessure de leur camarade. « Que

l'on aille chercher un chirurgien, continua le Prince. Messieurs, je ne pense pas que vous parliez jamais de notre rencontre, qui n'est pas à votre honneur. Je suis le duc d'Orléans. »

CHAPITRE XIII.

Dubois a le *spleen*. — La princesse des Ursins; *ses commencemens*; son portrait; son caractère. — Dubois lui est présenté. — Lettres à Mme de Maintenon. — Nouvelle disgrâce. — Projet de suicide. — Le duc d'Orléans nommé au commandement de l'armée d'Italie. — Le maréchal de Marzin. — Le siége de Turin. — Les peaux. — Le duc de La Feuillade. — La missive en chiffres. — Le conseil. — Bataille de Turin. — Mort de l'abbé de Grancey. — Retraite. — Retour du duc d'Orléans à Versailles. — L'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. — Philbert.

Je croyais avoir fait mon deuil de mon exclusion de la cour; mais bientôt je me reprochai d'avoir si facilement pris mon parti. N'était-ce pas être moi-même traître à ma fortune? Il me semblait que ma carrière se fermait devant moi depuis que je ne voyais plus le visage du Roi; à vrai dire aussi les amis que je devais à ma petite condition de courtisan m'avaient tourné le dos;

la réputation équivoque que je m'étais faite pour complaire au duc d'Orléans me privait de tous les emplois, excepté des bénéfices, qui, de même que l'argent, passent indifféremment dans toutes les mains. J'avais déjà une grosse fortune, mais le contentement d'une ambition n'est que le passage à une autre. J'avais une fièvre d'honneurs qui me consumait. Je devins triste, rêveur et sombre ; on eût dit un reste de mon séjour en Angleterre. Le duc d'Orléans s'aperçut de cette métamorphose d'humeur et parut s'y intéresser : il me promit de faire ma paix avec le Roi ; mais il m'arriva de gâter son ouvrage.

La princesse des Ursins, qui, à force d'intrigues et de galanteries, s'était installée camérière de la reine d'Espagne, fut disgraciée avec un éclat qui retentit dans toute l'Europe. Elle flatta si industrieusement le mari et la femme qu'elle finit par jouer le premier ministre ; mais l'exemple de la Maintenon, maîtresse de Louis XIV à soixante-quinze ans, la jeta dans une folle entreprise : elle savait de la bouche de la Reine combien Philippe V poussait loin les effets de l'amour conjugal ; elle s'armade toutes les res-

sources de ses cinquante-quatre ans, et attaqua ouvertement les faiblesses royales. Je ne la crois pas femme à s'être embarquée sans succès dans cette galanterie ; on dit même que la Reine en vit plus qu'elle ne voulait, et Mme des Ursins, forcée de s'éloigner jusqu'à ce que l'orage fût apaisé, se hasarda en cour de France avec d'autres projets qui lui aliénèrent l'amitié de sa confidente et complice, Mme de Maintenon.

Mme des Ursins, veuve deux fois sous les noms de Mme de Chalais et de duchesse de Bracciano, commença vers cinquante ans à s'élever comme nous avons vu. Elle avait partout des amis, c'est-à-dire des amans, et encore les choisissait-elle de préférence dans l'Eglise : le pape Innocent XI disait qu'elle mangeait deux cardinaux à son déjeûner. Les cardinaux de Bouillon et d'Estrées l'avaient aimée pour mille raisons dont la première n'était pas son sexe ; le cardinal de Bouillon la fit sa légataire universelle, et son testament portait : *A Mme de Bracciano, cardinalesse et princesse de l'Eglise.* Livio Odescalchi, neveu du Pape, saisit un moment où elle avait besoin d'argent pour lui acheter son duché et le reste. Ses amours

durèrent toute sa vie, et le Romain Porto-Carrero, riche et libertin, l'aima jusqu'à la fureur, quoiqu'elle eût alors plus de cinquante printemps. Six ans après son règne, je lui aurais volontiers succédé.

C'était de ces beautés qui se conservent comme dans l'esprit-de-vin; personne, à son voyage à Versailles, ne fut tenté de lui demander son acte de naissance qu'elle démentait de près de la moitié. La parure l'encadrait de manière à faire ressortir ce qui lui restait de bien. Elle savait prendre un air majestueux et relever la tête en passant à côté du petit monde; cette tête contrariait tous les manéges pour en imposer, et l'on se sentait tenté de répondre à l'appel de deux yeux bleus, ardens, souriant et roulant sous de longues paupières : ces yeux-là savaient tout exprimer, à l'exception de la cruauté. C'était bien pis lorsqu'elle voulait se faire un ami : pas de cœur assez froid qui ne s'embrasât à ses regards. Sa parole avait un accent de caresse, et elle avait toutes sortes d'esprit, selon la circonstance; au fond de l'âme, rien qu'égoïsme et perversité. Dans ses moindres actions il y avait calcul d'in-

trigue ou des sens; hardie sans le paraître, ambitieuse sans le cacher, elle marchait par tous les chemins vers un but qui était de devenir la Maintenon espagnole.

Le cardinal d'Estrées, qui aimait autant à être flatté qu'à flatter, se plaisait à ma conversation, et comme je le fréquentais de préférence à de moins puissans, il s'attacha bientôt à moi plus que je ne l'étais à lui. Il me traitait d'égal à égal, et s'émancipait jusqu'à alonger mon nom d'un gros juron qui en paraissait le complément. Je lui avouai les regrets de cour dont j'étais poursuivi, et il s'offrit de parler au Roi en ma faveur. Sa protection fut aussi vaine que toutes les autres, et le Roi lui répondit, en lui fermant la bouche : « L'abbé Dubois n'est pas de mes amis; il a osé insulter Mme de Maintenon, et certes il ne doit l'oubli où l'on le laisse qu'à la scandaleuse amitié du duc d'Orléans; ne me fatiguez plus pour cet indigne. » Plus tard j'eus le mot de cette disgrâce, quand j'appris que le duc d'Orléans faisait sur la Maintenon des couplets que l'on me mettait sur la conscience: je lui avais tout au plus donné l'exemple.

Mme des Ursins installée à Versailles, je conçus l'espoir de la faire servir à plaider ma cause. Le cardinal d'Estrées m'y encouragea et me présenta à cette *camerera major*, que je trouvai telle qu'on me l'avait dépeinte, encore belle et toujours séduisante.

« Madame, dit le cardinal en me prenant par la main, je vous recommande le plus intrépide galantin ayant abbaye et collet d'abbé. C'est le précepteur du duc d'Orléans, lequel n'a pas surpassé son maître.

— M. l'abbé, dit gracieusement Mme des Ursins, j'espère que quelque jour nous ferons plus ample connaissance.

— Madame, répliquai-je, Dieu fasse que ce quelque jour soit aujourd'hui ou demain!

— Vous êtes bien hâtif dans vos désirs, reprit-elle.

— Allons, ajouta le cardinal, voilà deux personnes faites l'une pour l'autre. »

L'entretien se rompit là et se renoua avec de nouveaux arrivans, prêtres, hommes d'état et militaires. J'admirai comme Mme des Ursins excellait à varier de tons et de manières: tantôt ga-

lante, tantôt austère; ici parleuse, là muette; sa physionomie suivait toutes ces variations.

J'étais ravi; je me croyais fort avant dans le cœur de Mme des Ursins, et je brochais déjà un roman sur les suites de cette subite passion. Le duc d'Orléans vint me tirer de ma douce erreur. Il avait vu comme toute la cour Mme des Ursins, qui lui avait conté notre entrevue dans des termes peu flatteurs pour moi : l'intrigante cherchait à s'emparer du Prince à mes dépens; elle n'y réussit que trop, mais sans me détrôner. Je fus blessé dans la partie la plus sensible de mon amour propre, et je me promis prompte vengeance. Le duc d'Orléans, qu'elle avait mis en quelque sorte dans sa confidence, m'en fournit les moyens; il me parla d'un bruit étrange auquel avait donné lieu une secrète rencontre du Roi avec Mme des Ursins à Fontainebleau. « Je tiens de bonne part, me dit-il, que Mme de Maintenon est menacée d'une chute dont elle ne se relèvera pas, toute reine qu'elle est par mariage. Mme des Ursins a changé son rôle d'amie contre celui de rivale, ou plutôt elle les joue tous les deux ensemble. » Je fis mon profit de cette ré-

vélation, et j'écrivis mystérieusement la lettre suivante à Mme de Maintenon :

« Madame, une personne qui se prosterne à
» vos pieds et qui vous adore comme une divi-
» nité, vous supplie de prendre garde aux sour-
» des manœuvres que l'on apporte de Madrid à
» Paris pour vous nuire dans l'esprit de Sa Ma-
» jesté dont vous êtes l'ange protecteur : Mme des
» Ursins serait cent fois plus votre dévouée qu'il
» la faudrait craindre cent fois davantage. »

Je ne signai pas cette lettre, que j'envoyai sans prendre la précaution de cacher la main d'où elle partait. Mme de Maintenon, mécontente qu'un étranger vît aussi clair qu'elle-même dans ce qu'elle avait deviné, parvint à l'aide de la police à découvrir le donneur d'avis : elle jugea plus politique de me sacrifier. Mme des Ursins partagea son ressentiment après la lecture de la lettre, qui déjoua cependant une partie de ses desseins : elle préféra rompre avec eux plutôt qu'avec la Maintenon, qui, pour s'en débarrasser, la fit rentrer en grâce et l'expédia pour l'Espagne avec plus de caresses que jamais. Ces deux méchantes femmes, dont l'une me devait tant de recon-

lante, tantôt aust[illegible] [illegible] pour me persécuter, et sa physionomi[illegible] [illegible] Louis XIV je me suis vu en

J'étais rav[illegible] [illegible]es vengeances: elles m'auraient cœur de M[illegible] [illegible] les avais laissées faire.

roman [illegible]agrin que j'éprouvai de cette intri- duc [illegible] [illegible]ée, il me prit un dégoût de la vie, ré- Il [illegible] [illegible]'un esprit et d'un corps malades. J'avais q[illegible] [illegible] tous les plaisirs, toutes les jouissances et [illegible]ême temps ma santé; je n'avais rien à dési- [illegible] du côté de la fortune, mais bien de celui des honneurs; je me voyais hors de cour à tout jamais: je ne sais quel mauvais génie m'excitait, je me décidai à un suicide. Madame a dit, à ce sujet, que c'était la première bonne action que j'aurais pu faire. Je fis une ample provision d'armes qui me promettaient tous les genres de mort: poignards, pistolets, épées, poisons et cordes. Mon suicide aboutit à une agonie d'un jour entier, pendant lequel je maniai, tour à tour, chacun de ces instrumens de mort; je chargeai les pistolets, je dégaînai les poignards, j'aiguisai les épées, j'attachai les cordes et je préparai les poisons. Chaque fois que je disais adieu au monde, une sueur froide ruisselait de mon corps, ma main

…ait, et je m'écriais : « Lâche, tu n'oseras jamais ! » L'approche de la nuit calma mon agitation, et je remis à une époque indéterminée ce funeste projet, qui ne se réalisera jamais; la mort viendra bien assez vite toute seule.

La perte de la bataille de Ramillies et l'incendie de la flotte à Vigo amenèrent pour le duc d'Orléans un retour inopiné de fortune. Il s'indignait, avec raison, que l'on confiât le sort des armées à d'aussi piteux généraux que Villeroy, qui n'avait que de l'entêtement pour talent militaire. Les belles campagnes du duc de Villars furent rudement compensées par la honteuse défaite de Ramillies; la consternation était grande à Versailles. Dans un Appartement que ces tristes nouvelles occupaient seules, le duc d'Orléans dit tout haut : « Autant vaudrait mettre des femmes à la tête des troupes! La famille royale est pourtant assez nombreuse pour donner des chefs plus habiles et plus braves à dix armées! Le duc de Savoie serait réduit à la condition de simple duc à brevet avant la fin de la campagne. » Le Roi, qui sentait la nécessité d'employer le duc d'Orléans dans cette disette de bons généraux, fit

semblant d'avoir égard aux instances du Prince en l'envoyant, à la place de M. de Vendôme, qui prit le commandement de l'armée de Flandre, commander l'armée d'Italie, « tant, disait la lettre-patente, pour répondre à l'ardent désir qu'il témoigne depuis long-temps de se voir à la *tête* de nos troupes, que parce qu'il a, par *ses soins* et son application, acquis de bonne heure l'expérience et les talens nécessaires. » Le duc d'Orléans fut d'autant plus sensible à ce choix tardif qu'il s'y attendait moins; il se réconcilia presque avec le Roi, qui lui réitéra de vive voix ce que contenait la patente.

Cependant la discorde était déjà dans le château : Louis XIV avait nommé le duc d'Orléans général de l'armée d'Italie sans en prévenir Mme de Maintenon, qui jeta feu et flamme contre un prince qu'elle n'aimait pas et qui le lui rendait avec usure. La duchesse de Bourgogne, partagée entre la France et sonp ère le duc de Savoie, pour le compte duquel elle espionnait à la cour, s'affligea de voir l'armée du Roi confiée à des mains déjà victorieuses à Steinkerque et à Nerwinde; la parole du jeune Prince, sur le duc

de Savoie, l'irrita contre lui de toute la ferveur d'une femme; elle s'appuya de la Maintenon pour déprécier le mérite du duc d'Orléans et faire suspecter sa fidélité. Elle amusa Louis XIV par mille folies, bons mots, gambades, et surtout par le spectacle nouveau d'un remède qu'elle se fit administrer en présence de la cour sans que personne s'en aperçût. Louis XIV ne savait pas résister à ces gentillesses, et il consentit à donner au duc d'Orléans un inquisiteur de sa conduite dans la personne du maréchal de Marzin, qui ne devait commander qu'en second, et qui secrètement portait des ordres supérieurs.

Marzin était une grosse bête de somme liégeoise, dur de traits et de paroles, mystérieux sans objet, et de médiocre considération à la cour et dans les ambassades. Il parlait toujours à l'oreille des gens, et recommandait le secret pour les choses les plus insignifiantes. Louis XIV, qui se servait, dans l'occasion, de sa discrétion impénétrable, la plaisantait quelquefois. Souvent il faisait signe à Marzin, feignant de craindre d'être entendu, et disait : « Comment vous portez-vous? » ou bien : « Il fait très-beau! »

Lorsque j'appris qu'il devait commander sous le duc d'Orléans, je dis au Prince :

« Monseigneur, on fait mine de vous conduire à la lisière, et Marzin n'a pas l'air si affairé sans motif.

— Bon! dit le duc d'Orléans, veux-tu qu'un Liégeois gouverne un prince du sang ?»

Il partit dans l'enivrement, et je gardai mes soupçons, ainsi que le titre de secrétaire des commandemens de Son Altesse royale. L'abbé de Grancey, son premier aumônier, le suivit en cette qualité : mal lui prit de quitter son petit sérail et les bâtards.

Le duc d'Orléans avait fait face de tous ses biens aux dépenses de l'entrée en campagne. Il arriva comme un triomphateur au siége de Turin, que le duc La Feuillade, gendre du ministre Chamillart, traînait en longueur, avec l'aide de son *ingénieur* Tardif, que par économie on avait préféré à Vauban. Le duc La Feuillade remit le commandement au Prince, le promena dans tout le camp, et lui montra tous les travaux qui n'annonçaient pas la fin du siége. Le duc d'Orléans examinait tout en silence, le désordre et l'inexpérience des

opérations, haussant les épaules et ne disant mot. Il se tourna vers moi et me dit :

« Dubois, quand penses-tu que l'on prendra la ville ?

— Monseigneur, pensez-vous qu'on la prenne? répondis-je en montrant la circonvallation interrompue par deux rivières.

—Dans huit jours, reprit La Feuillade, nous serons maîtres de Turin, où les assiégés manquent de vivres et de munitions. »

Je remarquai sur la Doire de grandes peaux fraîchement écorchées qui naviguaient à fleur d'eau et entraient dans la place.

« Tenez, dis-je à La Feuillade, voilà un convoi qui arrive par le fleuve.

— Bah! dit le duc, ces peaux que vous voyez ont été emportées par le courant, elles viennent des tanneries qui sont dans les montagnes : cela est fort commun.

— Vraiment, interrompit le Prince, qui examinait ces petites embarcations, Turin, si vous le laissez faire, s'approvisionnera jusqu'à la fin du monde. »

Il ordonna d'arrêter ces peaux, que l'on trouva

remplies, en forme d'outres, de poudres et de farine. Des postes furent établis sur les bords de la Doire et du Pô.

Le duc de La Feuillade, fils de l'illustre amante de Louis XIV, si connu par les quatre lanternes de la place des Victoires, n'était pas aussi niais que son père, s'il était plus malhonnête homme. Il mettait sa gloriole dans sa laideur, qui ne l'empêchait pas de conquêter les faveurs de toutes les femmes. On se jetait à sa tête, et cela le rendait fier et méprisant. Il essaya de s'illustrer et ne fit jamais de beaux coups qu'au jeu. Pas de voleur plus adroit que lui et plus effronté; il s'en amusait et finit par se faire une manie de ses vols. Tout lui était bon, et en causant avec lui il fallait veiller aux poches qui déménageaient dans les siennes. Il força un jour le coffre-fort de son oncle, évêque de Metz, et s'il épousa en secondes noces la laide fille de Chamillart, c'était pour vivre aux dépens du beau-père, qu'il volait à visage découvert. Enfin il ne dut qu'à ses flagorneries d'être au service du Roi, qui condamnait sa négligence, ses vols et ses débauches.

Depuis son arrivée au camp, le duc d'Orléans

se renfermait dans sa tente jour et nuit, pâlissant sur des plans et des livres. Il n'avait pas daigné assister à la fête que le duc de La Feuillade donna pour célébrer son arrivée; il travaillait à rétablir dans l'armée une discipline plus sévère; il dirigeait lui-même le siége, passait les soldats en revue, et écrivait en France le déplorable état de ses troupes incomplètes et découragées; les désertions et les duels furent réprimés, et l'on s'aperçut bientôt des heureux effets de sa vigilance et de son génie.

Je le voyais à peine quelques instans tous les jours, et je tuais le temps comme mon plus grand ennemi : les campagnes voisines dévastées n'offraient pas une seule femme à consoler; je me trouvai réduit à la société de l'abbé de Grancey, qui m'assourdissait de l'histoire de ses conquêtes galantes, et des dangers qu'il avait courus la veille en s'approchant des remparts à portée du mousquet :

« Je gage, lui disais-je, que les dames de Turin sont amoureuses de vous.

— Je ne parle pas de celles qui ne m'ont pas vu. »

Je me promenais un jour avec un livre à une lieue du camp, je vis un corps sanglant qui paraissait avoir été traîné par un cheval, et dont la tête était brisée sur les cailloux; il ne donnait pas signe de vie, et je l'examinai de si près que je découvris dans sa poitrine une missive écrite en chiffres. Ma trouvaille pouvait décider la réduction de Turin; je la portai en hâte au duc d'Orléans, qui l'envoya sur-le-champ à Versailles. C'était une dépêche qui apprit que le prince Eugène devait aller chercher les Français dans les retranchemens de leur camp.

Le duc d'Orléans, qui voulait livrer bataille à tout prix, assembla le conseil et proposa de marcher à l'ennemi; il s'aperçut qu'il était seul de son avis; et comme il le soutenait des plus fortes raisons, Marzin lui dit :

« Monseigneur, le Roi veut que vous refusiez le combat, ou du moins que vous ne l'acceptiez qu'à la dernière extrémité.

— Monsieur, reprit le duc d'Orléans, en attendant que le Roi me fasse savoir ses ordres, je donnerai les miens comme bon me semblera.

— Pardon, Monseigneur, répliqua brutale-

ment Marzin, mais ce papier vous en dira plus que moi. »

Le duc d'Orléans pâlit de surprise et de colère, en voyant un ordre de Louis XIV qui paralysait tout son commandement. « M. Marzin, dit-il seulement, je vous rends responsable de ce qui doit arriver : j'envoie sur l'heure ma démission à Sa Majesté. » Il m'appela, me fit rédiger une longue lettre grossie de tous ses griefs et déboires, puis s'occupa de son départ. Le soir, il ne voulut recevoir personne, et resta fort tard, avec l'abbé de Grancey et moi, à s'entretenir de ses amours.

Le matin, un bruit sourd et lointain m'éveilla, je priai Ravannes de s'informer de ce qui se passait. Il revint me dire que l'armée du prince Eugène s'avançait en ordre de bataille.

« Et le Prince ? demandai-je.

— Il dort encore, » reprit-il.

Je courus l'éveiller; il reçut ma nouvelle avec une insouciance et des bâillemens qui me surprirent.

« Que veux-tu que je fasse, Dubois? ils s'en tireront comme ils pourront. »

Cependant il s'habilla, monta à cheval, et parcourut le camp avec un air de se promener.

Marzin, tout troublé de la tournure que prennent les choses, accourt vers le Prince en criant :

« Monseigneur, les ennemis !

— Priez-les de s'éloigner, » dit le duc d'Orléans ; et il continua sa route.

« De grâce, Monseigneur, reprend Marzin, secourez-nous de vos conseils.

—Bien volontiers, monsieur ; mais, je *vous le* répète, je me lave les mains de ce malheur : l'armée d'Italie est perdue, et par votre faute.

— Ne m'ôtez pas le peu de courage qui me reste pour mourir à vos côtés. »

La bataille menaçait d'être terrible, et je ne retrouvais pas ma valeur des campagnes de Flandre ; la brillante position où je me voyais était une attache de plus à la vie. Pendant cette désastreuse journée, je demeurai pétrifié sans avoir la force de me lever. « Le duc d'Orléans est blessé ! le duc d'Orléans est tué ! » criait-on à chaque instant ; et Grancey, qui me tenait tristement compagnie, me serra la main en silence, et s'enfonça dans la mêlée. Il prit pour son compte un coup mortel qui était adressé au duc d'Orléans ; le comte de Roucy, qui passa près de moi pour se

faire panser, m'annonça sa mort, en ajoutant : « Ce pauvre abbé ! s'il ressuscitait, il mourrait de joie en apprenant qu'il a été tué. » Le duc d'Orléans, tout couvert du sang de deux blessures, accourut l'épée au poing vers une de nos brigades qui ne bougeait pas. « Marchez ! » cria-t-il. L'officier ne répondit pas. « Traître ! ajouta le Prince en fureur, tu porteras les marques de ton infâme lâcheté. » Il lui balafra le visage, et la brigade marcha.

Cependant l'avantage du nombre, de la discipline et de l'artillerie était du côté du prince Eugène ; un tumulte effroyable signala notre retraite ; au milieu de la confusion et de la terreur, le duc d'Orléans s'occupa seul à sauver les débris de notre armée, les officiers généraux ne songeaient qu'à leurs trésors. On tint un conseil ; et, malgré l'absence de Marzin fait prisonnier et mort de ses blessures, La Feuillade osa s'opposer au duc d'Orléans, qui ne put se contenir plus long-temps : « Monsieur, lui dit-il, taisez-vous pour votre honneur ; et vous, messieurs, qu'on m'obéisse ; je suis le seul maître ici ! » Cependant on ne suivit pas son plan de passer dans

l'Italie, qui fut perdue avec la bataille de Turin.

La retraite fut précipitée; j'étais dans le carrosse du duc d'Orléans, qui, pendant la route, gardait un silence obstiné; derrière et à côté de la voiture, des officiers et généraux marchaient à cheval, causant de mille objets frivoles et riant entre eux. La Feuillade oubliait totalement la bataille qu'il avait fait perdre par sa faute, et s'étendait avec complaisance sur ses prouesses galantes. Le duc d'Orléans, impatienté de tout ce caquetage, mit la tête à la portière, et dit à La Feuillade :

« Monsieur, si, comme vous, j'étais cause d'une aussi funeste défaite, j'envierais le sort de M. Marzin, qui n'a pas voulu y survivre.

— Monseigneur, reprit La Feuillade, comme vous je suis gentilhomme, et j'ai droit de m'indigner de vos reproches.

— Mes reproches, monsieur, n'égaleront jamais ceux que vous devez vous faire. »

Le duc d'Orléans, dont la belle conduite avait eu pour témoin l'armée entière, fut reçu à la cour comme un vainqueur; le Roi lui-même se rendit ou parut se rendre à l'opinion générale,

« Sire, lui dit le Prince, vous m'avez mis en tutelle; je me croyais pourtant hors de page; ces réflexions ne me viendraient pas si la bataille eût été gagnée.

— Monsieur, reprit le Roi, la campagne suivante vous offrira de quoi prendre votre revanche : quant au désastre de Turin, personne n'en souffre plus que moi. »

La duchesse de Bourgogne, charmée au fond du cœur des malheurs de cette campagne, toute à l'avantage de son père, osa seule braver le duc d'Orléans.

« Mon cousin, lui dit-elle, m'est avis que M. Marzin a bien fait de mourir pour votre gloire; on peut rejeter tout le mal sur son compte, bien sûr qu'il ne se défendra pas.

— Madame, répondit le duc d'Orléans blessé au vif, Marzin n'était qu'un instrument; honte à qui s'en est servi. Ce n'est pas tout, il y a des trahisons à découvrir, des traîtres à punir....

— Mon Dieu! M. d'Orléans, de quel ton vous dites cela? Il ne fait pas bon à vous plaisanter. »

Elle avait rougi, et ne parla plus.

Je m'occupais moins de ces débats politiques

que d'augmenter ma fortune et en même temps mon crédit au Palais-Royal, puisque la cour m'était fermée. L'année 1705 m'avait procuré un nouveau bénéfice, l'abbaye de Nogent-sous-Coucy, vacante par la mort de l'évêque de Nevers. La mort du pauvre abbé de Grancey ne me fut pas aussi profitable : sa riche abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire devait me revenir *de droit*; je la demandai le lendemain de la bataille de Turin, et le Prince me l'accorda brusquement. Pendant la route il me parla d'y mettre quelque pension; je ne m'opposai pas à son idée. En passant par Grenoble, nous nous arrêtâmes chez M. de Bérulle, qui nous fit un accueil de prince. Le duc d'Orléans était si triste, qu'un magnifique souper et des femmes charmantes ne furent pas de trop pour le remettre en gaîté. Au dessert, animé par mes saillies, il porta une santé à l'abbé Dubois, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire; les convives firent chorus. Le lendemain il entama le chapitre des pensions, que je croyais bien avoir esquivées.

« Monseigneur, lui dis-je, cette condition n'était pas dans notre marché, et j'ai accepté votre bénéfice, mais sans pension.

— Puique tu veux marchander avec moi, reprit-il, tu ne l'auras pas, l'abbé.

— Oui, Monseigneur, continuai-je, pensant qu'il n'en parlait que pour me décider, je préfère ne pas l'avoir du tout, que de l'avoir dévoré de pensions.

— Soit, l'abbé; qui songe à te mécontenter! Je ne mettrai que trois pensions sur cette abbaye: deux de six cents livres pour ma chapelle, et une de mille écus pour Philbert. »

En effet, l'abbaye fut donnée à un autre. Ce Philbert, sorte de valet savant, était précepteur de la petite duchesse de Berry, qu'il élevait assez mal pour que cette éducation portât ses fruits; il apprit l'histoire de mon refus et de sa pension: « Je suis content qu'il n'ait pas cette abbaye, dit-il, puisque j'ai ma pension; mais, en vérité, il faut être aussi homme d'esprit que l'abbé Dubois pour manquer un si gros bénéfice; un sot l'aurait obtenu en se laissant faire. »

CHAPITRE XIV.

Le duc d'Orléans va commander l'armée d'*Espagne*. — Intrigues de cour. — Frénésies de Dubois. — Accident du bois de Boulogne. — Le duc d'Orléans de retour de sa première campagne. — Lettre de la princesse des Ursins. — Singulière demande de Dubois. — L'embrassade. — Le teinturier et l'*abbé peint en vert*. — Sobriété de Dubois. — Son séjour à son abbaye de Saint-Just. — Marie. — La lumière éteinte. — L'évêque de Strasbourg. — Les deux pères. — Seconde campagne du duc d'Orléans. — La reine d'Espagne, la comtesse della Maria, Mme des Ursins. — La *Vieille capitaine* et la *Vieille lieutenant*. — Deslandes de Regnault. — Le général Stanhope. — Accusation contre le duc d'Orléans. — Calomnies. — Coliques de Mme d'Orléans. — L'accouchement et le poison.

Je n'étais plus homme de cour, plus même homme d'intrigue. Je serais retombé dans mon obscurité primitive sans le duc d'Orléans, qui continuait à me consoler, du moins par sa munificence, en payant mes services au centuple de

ce qu'ils valaient : je doute pourtant qu'il eût trouvé mon pareil. J'encourais, pour l'approvisionnement de ses plaisirs, et les coups de bâton et les avanies. On s'apercevait aisément quand le Prince et moi nous étions à Paris. Bontemps et La Vienne, qui avaient eu auprès de Louis XIV la charge que je remplissais auprès du duc d'Orléans, ne s'enrichirent pas si vite que moi.

Son Altesse royale fut choisie pour commander l'armée d'Espagne, que le maréchal de Berwick maintenait dans une situation florissante. Louis XIV se détermina à ce choix, moins pour rendre justice aux talens de son neveu, que pour servir ses intérêts particuliers. Les princes, race envieuse s'il en fût, cabalèrent contre le nouveau général, et leur haine s'augmenta encore de ses succès. La duchesse de Bourgogne se croyait en droit de nuire au duc d'Orléans, qui avait failli démasquer les espionnages où elle trempait ; elle écrivit à la princesse des Ursins pour se liguer avec elle ; cette ministresse n'était déjà que trop envenimée par la Maintenon contre le Prince, qui ne lui épargna pas les sujets de le détester plus justement,

tant il est vrai que l'amour touche à la haine. Le duc d'Orléans décida que je ne l'accompagnerais pas dans cette campagne; et, pour me retenir à Paris, il me nomma secrétaire intime de son cabinet, avec commission de liquider toutes les dettes de son père et les siennes, et de dresser l'état de ses revenus. Des frais extraordinaires que lui avaient occasionés la guerre de Piémont, et qui ne lui furent jamais remboursés, avaient dérangé sa fortune, qui est encore grevée de plus de six millions.

La veille de son départ, Mme de Maintenon lui demanda s'il m'emmènerait avec lui.

« Non, madame, reprit-il; sa présence ici est nécessaire pour remédier à l'embarras de mes finances.

— Je vous félicite, dit la Maintenon, de ne pas traîner ce débauché à votre suite.

— C'est un abbé bien précieux, madame.

— On sait le prix que vous y attachez, M. le duc.

— L'abbé Dubois! ajouta en riant la duchesse de Bourgogne; il est toujours bon d'avoir sous la main des gens capables de tout. »

Le Prince me rapporta ces paroles, qui me prouvèrent qu'on me craignait.

Pendant que le duc d'Orléans prenait Lérida, devant laquelle le grand Condé avait payé les violons (1), je menais à Paris une vie toute sensitive, et les captures que je faisais n'intéressaient que moi-même. Massillon ne tranchait pas plus du grand seigneur avec moi, depuis les triomphes qu'il obtenait à la cour; il commençait à se séparer de la mauvaise compagnie où je l'entraînais pour se distraire; il avait cependant le courage de me fréquenter, malgré les bruits qui couraient sur mon métier : c'était presque là le seul ami que j'eusse conservé. J'avais rompu les liens les plus chers, et ma mélancolie me reprenait par intervalle; je ne savais qu'un seul moyen de la calmer, moyen que j'employais volontiers : il ne changeait rien à mes habitudes. De cette époque datent les frénésies chroniques qui m'affligent encore de loin en loin.

La première m'arriva à la suite d'une violente

(1) Sans doute parce qu'au siége de Lérida, en 1667, le grand Condé fit ouvrir la tranchée par des violons. Ce fut une bravade inutile. (*Note de l'Éditeur.*)

contrariété. J'allais à Versailles par le bois de Boulogne; Ravannes, à peine remis d'une fièvre lente, suite d'une débauche avec des comédiennes, m'accompagnait ; il eût souhaité accompagner plutôt le Prince à l'armée.

« Tu l'as échappé belle, lui dis-je, petit marque; un plus honnête serait mort cent fois pour une à ta place.

— Si les coquins seuls avaient la vie dure, tu ne mourrais jamais, riposta l'impudent page.

— Dis-moi comment tu fais pour t'engraisser en si peu de temps? tu es dodu comme un chapon du Maine.

— Chapon toi-même.

— On dirait que les plus jolies filles se sont liquéfiées pour réparer chez toi les ravages de la maladie et de la médecine.

— Raille, l'abbé; mais si je suis maigre tu n'as pas lieu d'être jaloux, car la faculté pourrait faire à travers ta peau ses expériences anatomiques.

— Va, va, petit drôle, les princesses qui ne m'ont pas laissé une once de chair sur les os n'ont plus rien à prendre, Dieu merci; la différence

qui existe entre nous deux, c'est que ton squelette est plus jeune que le mien. »

L'insolence de Ravannes, quoique j'y fusse accoutumé, m'avait échauffé le sang; mais l'air frais du matin et le mouvement de la marche dissipèrent ces vapeurs. Après un instant de silence, je demandai à Ravannes s'il me trouvait changé.

« Non, reprit-il; vous êtes aussi scélérat que d'ordinaire.

— Malheureux! m'écriai-je; trève à ces injures.

— L'injure ne vient que de votre part, et je vous défie de jamais changer sur ce que je vous ai dit. »

L'absence du Prince excitait le page à se venger des reproches que je lui avais attirés; mais je ne fus pas maître de modérer ma fureur; mon visage se décomposa, et j'arrachai l'épée de Ravannes, en lui laissant le fourreau pour se défendre. Je n'étais pas en état de prononcer une parole; mes dents se heurtaient, et j'avais la bouche remplie d'écume; mes yeux nageaient dans le sang. Je me précipitai, l'épée nue, sur Ra-

vannes, que j'aurais infailliblement percé d'outre en outre, s'il n'eût paré le coup avec le fourreau qui lui restait. L'épée vola en pièces ; et Ravannes, qui s'aperçut avant moi que j'avais la tête perdue, s'élança si adroitement qu'il me jeta dans un fossé où je donnai du front contre une pierre; le sang qui sortit de ma blessure me soulagea, et je me mis à pleurer. Quand je revins à moi, je me trouvai dans une auberge où Ravannes m'avait fait transporter. Ces accès, qui se sont répétés plusieurs fois depuis, deviennent plus rares à mesure que j'avance en âge ; je les explique par l'incroyable chaleur de mon sang.

Le duc d'Orléans reparut à Versailles au milieu d'applaudissemens unanimes; M. le Prince et M. le Duc, qui le jalousaient à Chantilly et à Meudon, se joignirent en apparence à ses partisans, et Mme de Maintenon lui dit avec *intention*:

« En vérité, M. le duc, vous seriez roi d'Espagne, que vous ne vous battriez pas mieux. »

Le duc d'Orléans parla de la princesse des Ursins avec enthousiasme, et pas un ne fut d'un avis différent à la cour, car moi, qui n'étais pas plus coiffé de la Maintenon espagnole que de la

française, je ris beaucoup des éloges que donnait le Prince à ses belles qualités; je devinai, s'il ne me le dit pas, que la vieillesse de la des Ursins ne l'avait pas effarouché. Il se disposa bientôt à rentrer en campagne, et moi à le suivre, parce que je prévoyais qu'il lui arriverait avant peu une couronne ou une régence; j'avais donc intérêt à défendre pied à pied mon crédit contre les périls de l'absence.

Mes préparatifs étaient faits, sinon mon testament, lorsque je fus appelé au Palais-Royal. Le duc d'Orléans venait de recevoir d'Espagne une lettre qui me concernait.

« Monsieur et cher Prince,

» Si tant est que les sacrifices sont de l'amour, » je vous en demande un seul qui m'importe au» tant qu'à vous. N'avez-vous pas à votre service » particulier un valet nommé Dubois? A moins » qu'il soit chassé de votre maison comme il le » mérite, je vous prie de ne le point amener avec » vous; ces sortes de gens sont dangereux de » près, et ils peuvent déshonorer leurs protec» teurs.... etc. »

Le duc d'Orléans me cacha la suite, qui le regardait exclusivement; je n'avais pas attendu à ce manque de confiance pour m'apercevoir du refroidissement du Prince à mon égard. Mme de Maintenon et la duchesse de Bourgogne avaient reçu pareillement un avis qui tendait à me démonétiser auprès de mon maître. Il me fit part de ce complot, dont il ne doutait pas que *le Roi ne* fût instruit; j'en versai des larmes de rage; il fut attendri de ma douleur.

« Monseigneur, lui dis-je, souffrirez-vous que je sois persécuté pour vous avoir trop fidèlement servi?

— Que veux-tu que je fasse, mon pauvre Dubois? j'ai les mains liées.

— N'est-ce pas assez que j'aie été frustré du premier voyage d'Espagne, où j'aurais rempli mes poches de pistoles, de doublons et de quadruples?

— Mais encore une fois, l'abbé, que puis-je faire à toutes tes doléances?

— Me donner un témoignage public et non équivoque de votre estime et de votre amitié.

— Lequel?

— Je supplie Votre Altesse royale de m'embrasser avant de monter en voiture.

— Peste ! quelle tendresse ! passe pou le baiser, pourvu que tu sois content !

— Aussi content qu'on peut l'être en quittant un maître tel que vous. »

Le lendemain, avant son départ, le duc d'Orléans alla à Versailles prendre congé du Roi, qui se mit à la fenêtre pour le voir monter en carrosse ; je m'étais glissé dans la cour, pleine de curieux. Au moment où le Prince se plaça dans son carrosse, je m'approchai de la portière pour le décider à ce qu'il m'avait promis.

« Adieu, Monseigneur, lui dis-je fort haut et en pleurant.

— Adieu, mon cher Dubois,» s'écria-t-il avec explosion.

Je me jetai dans le carrosse et m'y assis à côté de lui. Il m'embrassa à plusieurs reprises, et j'exagérai les caresses, au scandale de la cour, qui me contemplait : au sortir de ces embrassades, j'étais plus fier que le Roi.

Un accident fâcheux me força de quitter Paris presque en même temps que le duc d'Orléans. Il

y avait, rue Saint-Honoré, une teinturière fort appétissante et un peu cruelle, excepté pour les abbés. J'ignore si elle croyait faire œuvre méritoire en les traitant mieux que des amans séculiers. Les abbés Perno et Fortia, grands confesseurs de femmes, possédaient fraternellement la teinturière, lorsque je vins me mettre en tiers. L'abbé Fortia, traître comme un Napoli*tain qu'il* était, avertit le mari du tort que je leur faisais. Le teinturier, comme tous les maris vulgaires, s'avisa de trouver mauvais ce que sa femme trouvait bon, et jura de se venger en teinturier. L'heure de mes visites était concertée avec la teinturière, qui choisissait le temps où son mari était en ville. Celui-ci arriva sans être attendu.

« Coquine, dit-il à sa femme, je te pardonne tes infidélités, à condition que tu m'aideras tout-à-l'heure à en tirer vengeance.

— Que faut-il faire? demanda-t-elle.

— Forcer ton abbé à se mettre au lit.

— Quel abbé?

— Diable, il y en donc plusieurs? je te parle de Dubois.

— Volontiers : il m'a promis un diamant que je n'aurai jamais. »

Je ne manquai pas au rendez-vous, et la perfide teinturière me déshabilla sans que je m'y opposasse. Pendant ce temps, le teinturier avait fermé la boutique et préparé un tonneau de couleur verte à mon intention. J'étais sans défiance et sans armes; il s'empara de moi, et j'eus beau hurler et me débattre, il me plongea dans ce bain d'une nouvelle espèce; il me permit d'en sortir lorsqu'il jugea que l'étoffe était bien teinte, et je partis au milieu des éclats de rire et des quolibets des passans, mes bourreaux m'ayant mis tout nu à la porte. Il m'en resta une légère nuance verdâtre qui a résisté opiniâtrément aux bains et aux drogues. La suite ne fut pas une plaisanterie : des coliques et des convulsions, produites par le vert-de-gris, faillirent m'envoyer au diable, dont j'avais revêtu l'uniforme par anticipation. Pour me rétablir entièrement et faire lessive complète, je pris occasion de visiter mon abbaye de Saint-Just, en Picardie; et, avant mes adieux à Paris, j'eus soin de jeter le ridicule de mon aventure sur les abbés Fortia et Perno, qui se

défendirent vainement. J'aurais pu y gagner le surnom de *M. Dubois vert*, ce fut l'abbé Fortia qui reçut celui d'*abbé peint en vert*.

Les médecins, à cette époque, firent une nouvelle tentative pour adoucir mon sang et guérir une rétention d'urine dont je suis encore affecté : c'est là, sans doute, ce qui me tuera. Le *régime* sévère auquel j'étais astreint, en fait d'alimens, depuis quelques années, fut remplacé par la diète blanche. Pendant six mois que je passai à Saint-Just, je vécus de lait d'ânesse, de lait de vache et d'œufs frais. Je me trouvai bien de ce régime, que j'ai continué tant que j'ai pu. Aujourd'hui que j'use mon corps étique à travailler comme doit un ministre, je fais un grand usage des eaux de Forges et de Balaruc, dont je prends un ou deux verres le matin, à jeun. Je me nourris comme un anachorète, et Son Altesse royale me disait hier :

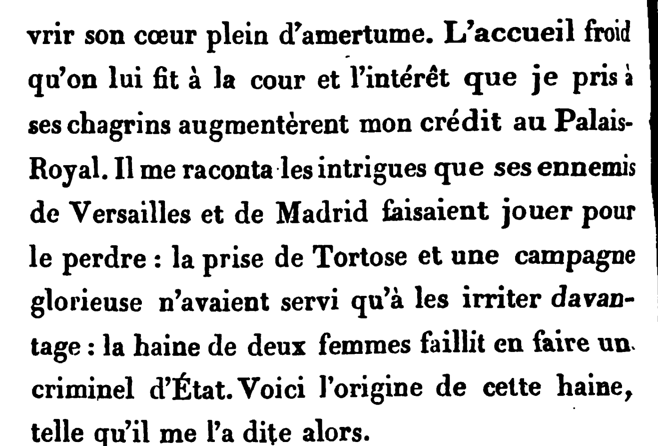
« Dubois, on te croirait un saint, à te voir à table.

— Et à me voir autre part? répondis-je.

— Ma foi, mon cher, tu es encore au-dessus de ta réputation. »

Mon dîner consiste en une soupe aux herbes cuite sans sel, et en viandes bouillies; je ne sais ce que c'est qu'un ragoût aux épices, et je bois peu de vin sans eau. Mais qu'est-ce que ces sacrifices auprès de ceux dont je me vois menacé à la première indisposition?

Mon abbaye de Saint-Just me dédommagea des privations que m'imposait Hippocrate. J'aperçus une petite paysanne fort gentille et innocente autant qu'on peut l'être à treize ans. Elle aidait aux cuisines où son père était chef, et lorsqu'elle passait devant ma fenêtre, je lui faisais des signes qu'elle ne voyait pas ou faisait semblant de ne pas voir. Levasseur, mon confident, que je lui dépêchai en ambassadeur, parla trop pour lui et trop peu pour moi. Il fallut en venir à la séduction et agir de ruse comme pour la prise d'une place forte. Je la guettais de si près, que je la vis, un soir, dans la cour, rangeant du blé à la clarté d'une lanterne. Je descendis doucement et je soufflai ma lumière comme si le vent l'avait éteinte : « Marie, lui criai-je, obligez-moi de m'apporter de la lumière. » Elle accourut sans soupçon, et, renversant sa lanterne, je l'attirai dans un



vrir son cœur plein d'amertume. L'accueil froid qu'on lui fit à la cour et l'intérêt que je pris à ses chagrins augmentèrent mon crédit au Palais-Royal. Il me raconta les intrigues que ses ennemis de Versailles et de Madrid faisaient jouer pour le perdre : la prise de Tortose et une campagne glorieuse n'avaient servi qu'à les irriter davantage : la haine de deux femmes faillit en faire un criminel d'État. Voici l'origine de cette haine, telle qu'il me l'a dite alors.

Le duc d'Orléans avait mis la princesse des Ursins en droit d'être jalouse de lui ; il se fit remarquer à la cour de Madrid par son esprit non moins que par sa grâce et sa beauté. Plusieurs bals où il dansa firent tourner vingt têtes espagnoles. La Reine elle-même, non contente de la prodigieuse exigence de son mari, se laissa entraîner par le courant, et le Prince oublia ses humeurs froides en faveur de la royauté. Mme des Ursins commença son rôle d'Hermione à plus de soixante ans ; ce n'était qu'un prélude à la folie qui la tint, six ans plus tard, d'épouser le jeune Philippe V, le plus concupiscent des dévots. Le duc d'Orléans, las d'un accès de vanité qui l'a-

vait porté dans le lit de la Reine, ne céda qu'à l'amour en courtisant la belle comtesse della Maria, ennemie intime de Mme des Ursins. Cette comtesse, dont le Prince ne parle encore qu'avec un respect de volupté, fut bientôt sans rivale, et le duc d'Orléans sacrifia trop légèrement la sultane-ministre. La comtesse della Maria dépensait sa jeunesse et ses charmes en mystérieuses orgies que nous avons imitées quelquefois au Palais-Royal. C'étaient des soupers où tous les convives, choisis parmi les plus aimables libertins, portaient un costume trop naturel pour être adopté même dans les pays chauds; les femmes n'étaient pas mieux vêtues que les hommes, et l'art restait à la porte de ce sanctuaire. Dans une de ces réunions, où le vin et la bonne chère n'étaient que des préludes, on vint à parler de la guerre que dirigeaient la Maintenon et la des Ursins.

« Fils et filles d'Adam et Eve, dit le duc d'Orléans, portons une santé à la Vieille capitaine et à la Vieille lieutenant.

— Ne pourrait-on pas trouver un mot plus

expressif que la *Vieille*, dit malicieusement la déesse de la fête.

— Le nom ne fait rien à la chose, reprit le Prince. Ces deux vieilles sont favorites par les mêmes moyens : on prend souvent la partie pour le tout, et réciproquement. »

Chacun dit son mot, et les santés furent *portées* de différentes façons. Cette plaisanterie parvint aux oreilles de Mme des Ursins et puis à celles de Mme de Maintenon : il serait difficile de dire laquelle fut la plus furieuse des deux.

Le duc d'Orléans à la tête de son armée manquait de vivres, de munitions et de machines pour le siége ; il se plaignait à la cour de Madrid, et Mme des Ursins s'appliquait à faire échouer tous ses projets. On l'entoura d'espions et d'agens chargés d'ordres supérieurs ; il se voyait paralysé dans ses plans les mieux combinés. M. de Saint-Simon, l'ambassadeur de France, parlait pour lui et n'était pas écouté ; enfin le Prince quitta l'Espagne avec le désir de n'y point retourner. Son imprudence ou plutôt des amis imprudens se tournèrent contre lui.

Il laissa en Espagne un commissaire chargé de solliciter la cour de Madrid et de conjurer le mauvais génie de la princesse des Ursins. C'était un nommé Deslandes de Regnault, homme d'esprit et de tête, bien entendu en politique et propre à tout; je l'avais connu à Paris, sous les auspices de lord Stanhope, cousin de mon ami de Londres. Ce Stanhope, bon vivant autant que bon général, avait, durant un hiver qu'il passa en France, pris part aux plaisirs du Palais-Royal, et Regnault avec lui. Le duc d'Orléans le retrouva en Espagne qui commandait l'armée anglaise; un commerce de lettres s'établit entre ces deux anciens amis, et plusieurs fois ils se réunirent à la même table. Dans un de ces soupers où Regnault se trouvait, on vint à parler de la situation des affaires, et Stanhope dit que le bruit de la retraite de Philippe V en France paraissait se confirmer.

« Messieurs, dit le Prince, si le duc d'Anjou renonce à cette belle couronne, je suis décidé à soutenir mes droits contre la maison de Savoie.

— La face des choses changerait alors, reprit Stanhope, et je ne doute pas que si vous mon-

tiez sur le trône d'Espagne, l'Angleterre ne se fît votre allié.

— Tope là, répliqua le Prince; à défaut de mon cousin Philippe, j'en cours la chance, et je suis sûr de réussir. »

L'entretien changea d'objet. Le lendemain Regnault dit au duc d'Orléans :

« Si l'on vous avait offert la *couronne d'Espagne*, l'auriez-vous acceptée, Monseigneur?

— Plutôt deux fois qu'une, mon ami, mais on a préféré le petit-fils de Louis XIV, au fils et au petit-fils de Louis XIII. »

Ce propos en resta là.

Aussitôt que le Prince fut parti, Regnault s'associa Flotte, autre intrigant moins hardi, et le voilà quêtant des partisans au duc d'Orléans, sans y être autorisé. Mme des Ursins, avertie par ses espions, fit arrêter Regnault et Flotte au moment où ils allaient en France chercher des hommes et de l'argent pour opérer une révolution en faveur du duc d'Orléans. L'Inquisition d'Espagne obéit à Mme des Ursins, en accablant le Prince d'une accusation de haute trahison; le procès s'instruisit, et comme les aveux des deux

prévenus n'incriminaient point le duc d'Orléans, ils furent exécutés en effigie et incarcérés. Cependant Versailles se faisait l'écho de Madrid; le Prince, harcelé de soupçons et d'injustices, fut sur le point de descendre sur le banc des accusés. Louis XIV, par sa conduite inquiète avec lui, encouragea les princes et la cour à s'en détourner; le Palais-Royal fut déserté, et l'opinion publique condamna celui qu'elle devait absoudre. Dans cette crise inouie, j'employai à la défense de mon bienfaiteur le seul pouvoir que j'eusse entre les mains, ma plume; je composai un mémoire pour la justification du duc d'Orléans, qui dédaignait de répondre à ses calomniateurs et se consolait des ingratitudes des cours avec l'étude et le plaisir. Ce mémoire, écrit avec l'entraînement de la conviction, réconcilia les gens raisonnables avec le Prince, qui ne sortit de cet abîme d'ennuis que pour retomber dans un autre. Mme des Ursins était infatigable, Mme de Maintenon et la duchesse de Bourgogne la secondaient à merveille.

Des bruits absurdes avaient déjà séduit les plus crédules: on disait que le duc d'Orléans devait

répudier sa femme, déclarer ses enfans bâtards, épouser de fait la reine douairière d'Espagne, et promettre sa main en usufruit à Mlle de Sery, qui, avant sa dernière campagne, avait obtenu la légitimation du fils qu'elle avait de lui. Ces suppositions, dont les auteurs faisaient mouvoir tant de ressorts, ne supportèrent pas l'examen le plus léger: une circonstance vint leur *donner du* poids.

La duchesse d'Orléans avait une grossesse très-douloureuse qui fournit un texte à la calomnie. On n'ignorait pas que le Prince aimait à sonder les secrets de la chimie; les uns lui accordèrent une puissance surnaturelle, que d'autres réduisirent à la connaissance des poisons. Mme d'Orléans eut à diverses reprises des coliques convulsives qui réveillèrent ces infâmes rumeurs. Le duc d'Orléans, qui avait souffert stoïquement toute la rage de ses ennemis, s'épouvanta des horribles conséquences qu'aurait pour lui la mort de sa femme, dont la maladie offrait tous les symptômes du poison.

La cour entretenait à plaisir un doute presque aussi funeste que la certitude; le duc d'Orléans

osa s'y présenter; il vit chacun se détourner de lui comme d'un pestiféré, et le Roi, le visage sombre, dit en passant : « Messieurs, si la duchesse d'Orléans vient à mourir, je prévois que quelqu'un la suivra. » Ces paroles, qui renfermaient un double sens doublement terrible, furent répétées et expliquées par la malignité. La duchesse, endoctrinée par la Maintenon, qui la venait voir, finit par se croire réellement empoisonnée; le désordre s'en accrut; enfin la maladie paraissait à son comble, les coliques redoublaient; un soir que le duc d'Orléans, assis au chevet de la duchesse, cherchait par ses soins et ses caresses à détruire de cruelles impressions, elle lui dit : « Allez-vous-en, votre vue me fait mal; bientôt vous serez content! » Le Prince voulut insister pour lui tenir compagnie; elle s'obstina à ce qu'il partît, et les médecins accoururent. Je travaillais dans le cabinet de chimie où le Prince entra, le désespoir dans le cœur; il brisa plusieurs matras, renversa des poudres, et s'écria : « Dubois, si la duchesse meurt, je suis perdu! » A ces mots il se jeta dans mes bras, avec des torrens de larmes. « Espérez, Monseigneur,

lui dis-je, quoique je n'espérasse pas moi-même; d'ailleurs qui ne se rendrait garant de votre innocence! »

Il se fit un grand bruit dans les appartemens, le duc d'Orléans pâlit, prêta l'oreille, et dit :

« Serait-elle déjà morte?

— Non, Monseigneur, ce ne sont point là des cris de douleur.

— Cours, Dubois, et reviens. »

J'avais des ailes, et je reparus en criant: « Madame d'Orléans est accouchée!

— Dieu soit loué!» répondit le Prince.

Une fiole qu'il tenait à la main, lui échappa, et se brisa en éclats à ses pieds. J'ai toujours pensé qu'il était au moment de s'empoisonner!

CHAPITRE XV.

Fontenelle. — Son portrait. — Son abstinence. — Son logement au Palais-Royal. — Le café Laurent. — Rousseau et Saurin. — L'oreille coupée. — Jolyot de Crébillon. — Lamothe-Houdard. — L'abbé Pellegrin. — Danchet. — Saurin. — Leriget de La Faye. — Boindin. — Malafaire, Debrie, Oghières, Villiers. — Les gens de lettres. — Maranzac, bouffon du Grand Dauphin. — Les couplets. — Rousseau. — Les représailles. — La quête. — Affaire des couplets satiriques.

Le duc d'Orléans aimait particulièrement Fontenelle; je profitai de l'exemple : notre amitié n'a pas diminué depuis que ma fortune s'est accrue, et je deviendrais son confrère à l'Académie française (1), qu'il ne serait pas plus jaloux de

(1) Dubois ayant été reçu à l'Académie au mois de décembre 1722, ce passage prouve que ces Mémoires ont été écrits peu de temps avant cette époque.

(*Note de l'Editeur.*)

moi; non que j'en sois indigne, car si Fontenelle a de l'esprit comme un dieu, j'ose me flatter d'en avoir comme un diable. Il voulut même m'encourager à écrire par la connaissance des gens de lettres; mais ces immortels me parurent si bas et si petits, vus de près, que j'achevai de les mépriser en masse. Fontenelle au fond pense de même, sauf les exceptions.

Fontenelle, à proprement parler, n'est pas un homme de lettres; il a fait des tragédies, des vers, des églogues, des dialogues, des livres scientifiques, ou plutôt il a fait de l'esprit sous toutes ces formes; mais il s'est défendu le plus possible du titre d'auteur; celui d'homme aimable lui suffit auprès des dames, qui l'ont divinisé, non pas à cause de ses épaules qui ne promettent pas plus qu'elles ne tiennent, mais à cause des jolies choses qu'il sait dire. L'estime où l'a mis cet incroyable talent de donner un tour agréable à tout, ne l'a point abandonné à plus de cinquante ans, et le suivra jusqu'à la belle vieillesse qu'il devra sans doute à son bon tempérament et à sa parfaite santé. Il n'a jamais été beau de figure, et pourtant sa figure plaira toujours. Ses cheveux commencent

maintenant à grisonner ; ce qui lui faisait dire dernièrement : « Il y a bien de la neige sur la tête des volcans. » Cependant je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de feu dans cette tête-là, mais seulement des étincelles. Le cœur s'en ressent, et la marquise de La Mésangère, sa maîtresse, lui reprochait de n'aimer que par les yeux et la langue. En vérité, sa conversation vaut le plus réjouissant spectacle : il raconte mieux encore qu'il n'écrit, et le plaisir qu'on prend à l'entendre augmente chaque fois qu'on l'entend. Tout ce qu'il dit avec une simplicité fort recherchée pourrait être appelé de la raison ingénieuse. Un des rapports qui existent entre nous, c'est un amour de l'ordre, qui lui a fait régler les heures de son travail, de ses repas, de son sommeil, de ses récréations, de ses lectures, et cela depuis sa jeunesse ; il pousse même cette exactitude à un point dont je ne suis pas capable. Une dame l'invita un jour à un souper en tête à tête ; comme il devinait le principal assaisonnement de ce souper :

« Madame, dit-il, excusez-moi, c'est aujourd'hui jeûne.

— Hé bien, reprit-elle, pour vous avoir on consent que vous ne mangiez pas.

— Non, madame, je craindrais que deux beaux yeux ne me fissent rompre l'abstinence. »

Il n'a jamais été malade, pas même de la petite vérole : je ne m'étonnerais pas qu'il ne mourût que d'avoir trop vécu. « M. Dubois, me *disait*-il en frappant sur sa poitrine, il y a *là* dedans plus d'un siècle de vie. » Enfin je suis disposé à mal juger les écrivains, que je fuis comme la peste, mais je regarde M. Fontenelle avec d'autres yeux ; je ne lui compare que le jeune Arouet, qui a de moins que lui l'esprit de conduite : si l'un en a de trop, l'autre n'en a pas assez ; aussi ai-je prédit à ce coquin d'Arouet qu'il n'aurait d'autre Parnasse que la Bastille.

Le duc d'Orléans, qui appréciait singulièrement le mérite de Fontenelle, lui avait donné un logement au Palais-Royal, pour le rapprocher de sa personne. Fontenelle allait tous les matins au lever de Son Altesse royale, qui s'entretenait avec lui de littérature et de sciences. Ces visites n'ont cessé qu'au commencement de la régence, et le Prince s'en est aperçu le premier.

« M. Fontenelle, lui a-t-il dit, lorsque je vous ai logé chez moi, je comptais vous voir plus souvent.

— Je le comptais bien aussi, répondit Fontenelle; mais, Monseigneur, vous avez fait une si grande fortune que je crains bien de ne plus être à votre taille.

— Vous voulez dire que je ne suis plus à la vôtre, et que j'ai perdu en votre estime ce que j'ai gagné en puissance.

— Non, Monseigneur; mais je vous regarde comme le soleil que l'on adore de loin; je supplie vos rayons de venir toujours jusqu'à moi. »

Fontenelle trouvait dans ma société l'agrément que je cherchais dans la sienne. Pendant quelques mois surtout que la solitude où vivait le duc d'Orléans n'avait pas besoin de mes services, je fus l'accompagnement obligé de Fontenelle; ce qui fit dire à Mme de Flamarens: « Passez-moi Fontenelle, je vous passerai l'abbé Dubois. »

Fontenelle allait fréquemment le soir dans un café de la rue Dauphine, tenu par la veuve Laurent; ce café était d'autant mieux achalandé

qu'il faisait perdre aux gens de lettres la manie des cabarets. Là se réunissaient depuis plusieurs années un monde d'auteurs grands et petits, de tous genres. La veuve Laurent était un morceau tendre encore; autour d'elle s'empressaient vingt galans poètes ou se croyant tels; ses yeux, fort bien appris pendant dix ans de mariage à faire des malheureux, s'exerçaient sur des *cœurs remplis* seulement de vents et de rimes. Il fallait la voir s'adresser à des amoureux transis, qui ne connaissaient de femmes qu'Iris et Philis de leurs madrigaux. Les principaux habitués de ce café étaient Crébillon le tragique, Danchet le lyrique, Lamothe-Houdart le pindarique, et Saurin le géomètre; il y avait aussi, dans cette coterie littéraire, des amateurs de tous états : Boindin, trésorier de France et procureur du Roi; La Faye, officier; Villiers, rentier; Malafaire, rentier, et d'autres plus imperceptibles, de toutes couleurs et de tous états.

« Dubois, me dit un soir Fontenelle, voulez-vous que je vous mène au café Laurent? nous jouerons aux échecs et prendrons une tasse de café.

— Je ne conçois pas qu'un homme aussi prudent que vous l'êtes, boive de ce poison lent.

— En effet, il est possible que j'en meure tôt ou tard; mais j'y suis accoutumé, et n'en déplaise à Mme de Sévigné, le café me semble l'ambroisie des dieux, dont les anciens poètes font tant de bruit.

— Tenez, vos poètes me poursuivent comme les Furies poursuivaient Oreste.

— Cependant il est bon de les connaître avant de les juger. Vous verrez chez la Laurent les auteurs d'*Electre* et d'*Hésione*, et vous entendrez les beaux propos qui s'y tiennent.

— Quel charme peut avoir pour vous la bavarderie de vingt ou trente écervelés envieux, les uns des autres et se déchirant à belles dents?

— C'est cela même qui m'amuse; j'écoute en phisosophe; mais je m'étonne que mon ami Lamothe se plaise parmi cette valetaille. »

Je consentis à paraître au café Laurent, et, modestie à part, j'étais allé dans de plus mauvais lieux. Durant la route, Fontenelle me mit au fait de quelques troubles qui avaient été causés dans ce café par une autre Hélène. Rousseau, qui fai-

sait des épigrammes ordurières et des psaumes pieux, réussissait auprès d'une certaine espèce de femmes par le premier de ces deux talens. Il employa ces armes plus que grivoises contre la Laurent, qui voulait qu'on lui plût physiquement avant tout. Rousseau, avec son sourire de serpent et ses vers de débauche, ne s'attira de la part de la Laurent que des mépris énergiquement exprimés. Il comprit qu'il avait un rival; c'était Saurin, géomètre qui n'arrivait pas toujours par la ligne droite à son but, mais qui avait plus de bonnes qualités que n'en annonçait son extérieur balourd; au reste, fort secret dans ses amours comme dans ses goûts, il attendait que le monde fût retiré du café pour y rentrer d'intelligence avec la veuve qui s'accommodait de sa géométrie. Un soir Rousseau, plein d'un projet noir comme la nuit, se cacha sous un banc du café pour laisser sortir le public; quand il se vit seul avec la Laurent, le cœur lui revint au ventre, et il se jeta sur elle si brutalement, qu'elle commençait de crier au voleur! Saurin d'ouvrir la porte de la rue; mais il remarqua sans peine que le projet de l'assaillant n'é-

tait pas de voler, et il reconnut Rousseau, qui restait son ami par politique. «Holà! maître larron, cria-t-il, tu fais, à ce que je vois ton profit, du bien d'autrui; aidez-moi Mme Laurent à punir ce scélérat de Pétrone-David;» c'était le surnom que lui avait donné Danchet. Pour toute vengeance, ils se contentèrent de couper un bout d'oreille à Rousseau, qui n'espérait pas en être quitte pour si peu. Rousseau ne se vanta pas de l'aventure, et cacha son oreille coupée; Saurin, par bonté d'âme, s'abstint de le livrer au ridicule en divulgant son impertinence : seulement la Laurent ne lui fit plus de crédit. Ce dernier coup le chagrina plus que tout le reste; il composa sur un air *Hésione*, qui était alors dans toute la nouveauté du succès, des paroles injurieuses contre ses amis du café. Ces cinq couplets, pétris de fiel, soulevèrent l'indignation des intéressés, et Rousseau les auraient fait passer sur la responsabilité de Saurin, si Maranzac, le bouffon du Grand Dauphin, n'était parvenu à dérober de sa poche un brouillon des couplets. Rousseau fut chassé du café Laurent, et le calme s'y rétablit; «mais, ajouta Fontenelle, ce calme ressemble à

celui qui précède l'orage. Jean-Baptiste Rousseau, qui n'a jamais pardonné à Boileau d'avoir critiqué une rime de ses odes, ne serait pas Rousseau s'il pardonnait son oreille coupée à Saurin, et sa honteuse exclusion du café à Lamothe, Crébillon et autres. Il digère sa colère. »

Nous arrivâmes dans ce bouge enfumé, qui me rappela les tavernes de Londres, et Fontenelle, avec sa grâce de langage ordinaire, énuméra mon nom et mes qualités. La réputation d'esprit qu'il me fit dès mon entrée s'est enracinée dans l'opinion de tous les assistans. D'ailleurs la recommandation de Fontenelle était déjà un brevet de mérite. J'avoue que ces réunions m'agréèrent sans doute parce que j'y étais le bienvenu; je passai par-dessus la pédanterie des uns, l'ignorance des autres, l'orgueil de celui-ci, la sottise de celui-là. Fontenelle et Lamothe auraient racheté pis encore. Ces personnages, que j'ai perdus de vue, quoiqu'ils existent encore pour la plupart, ont laissé dans ma mémoire si présente et si impressionnable des portraits assez ressemblans.

Jolyot de Crébillon, si monstrueux, si sanglant dans ses tragédies, était le plus doux des poètes,

sinon des hommes; car il avait horreur de l'ombre d'une satire, et disait que Despréaux était pendable en bonne justice divine et humaine. Les épigrammes qu'il se permettait prenaient dans sa bouche une âpreté cruelle; ce qui rend encore son commerce fort maussade. « On ne doit, dit-il, parler mal des gens qu'en face; ils savent au moins à qui s'en prendre des vérités qu'on leur jette à la figure. » Son style et son génie n'ont pas changé depuis sa première pièce; son caractère et ses défauts se sont conservés les mêmes qu'alors. Comme Fontenelle, il est fait pour vivre long-temps, quoique ses excès soient à citer comme la sobriété de l'autre. Il n'a pas aimé que les femmes, et ses mauvaises mœurs finiront avec lui. Je l'ai vu beau et bien fait, remarquable par ses yeux bleus expressifs et par la noblesse de sa physionomie, qu'il a rendus rébarbative à force de froncer ses sourcils touffus. Il fumait des journées entières ou lisait des romans; c'est de cette source qu'il tirait ses héros; il paraît qu'il a outrepassé les bornes de la bizarrerie. On m'a dit qu'il a dans sa maison une chambre tendue de noir comme un catafalque,

éclairée par des lampes ; tel est le cabinet de travail qu'il a choisi ; sur une table en forme de tombeau sont des poignards nus, des coupes et des têtes de mort. Le Roi fait les frais de cette folie de poète ! Crébillon, simple par défaut d'instruction, franc jusqu'à la rudesse, impatient d'une critique, tantôt gai, tantôt mélancolique, était le roi du café Laurent, depuis le *succès de* son *Electre*.

Lamothe-Houdard, un des hommes les plus spirituels de France, est encore ce qu'il était alors, doux, modeste, inoffensif, et de la politesse la plus exquise. On lisait tout cela sur sa figure, déparée par un clignement d'yeux continuel ; il n'était pas encore aveugle, et ses admirateurs disaient qu'il ressemblait à Homère, à cette infirmité près. Je ne sais pas quel rage on a de comparer un écrivain aimable à un ancien *fort* ennuyeux : c'est dépasser le privilége du panégyrique. Le plus grand éloge que l'on puisse adresser à Lamothe, c'est de le nommer l'ami de Fontenelle : c'est faire honneur à tous deux. Lamothe avait un travers qui consistait à ne point souffrir qu'on parlât devant lui de chapeau ni

de chapelier, parce que son père exerçait cette dernière profession. Il ne se cachait pas de son obscure naissance, puisqu'il l'avoue dans ses odes; mais les mots de *chapeau* et de *chapellier* produisaient un ébranlement nerveux dans tout son individu. Un jour qu'il passait près d'une procession, qu'il ne voyait pas apparemment, on lui cria: « Monsieur, ôtez donc votre chapeau! » Sa mansuétude habituelle se démentit, et il alla droit, la canne levée, vers la personne qui l'interpellait; il ne fut pas peu surpris de se trouver vis-à-vis des marguilliers d'église, qui répétaient: « A bas le chapeau! « La rougeur lui monta au front, et il se mit à s'enfuir jusqu'à ce que ses oreilles ne fussent plus blessées de cette expression roturière. Voilà bien une bêtise d'homme d'esprit. Pour de l'esprit, il en semait partout à pleines mains, jusque dans sa traduction d'Homère et ses opéra.

L'abbé Pellegrin, au contraire, n'avait d'esprit que ce qu'on lui en connaît, fort peu, pour ne pas dire qu'il en manque absolument. Ce n'est pourtant pas être bête que de dîner de l'autel et de souper du théâtre, comme di-

sait de lui le cardinal de Noailles en l'interdisant (1). Néanmoins, des messes à deux livres ne lui rapportaient pas de quoi s'engraisser, et sa paresse de tempérament s'opposait à ce qu'il retirât d'honnêtes avantages de son talent, s'il en avait; son plus sûr bénéfice était les complimens et les vers de fête qu'on lui achetait parmi les gros marchands de la rue Saint-Denis. Souvent il ne dînait pas plus de l'autel qu'il ne soupait du théâtre, et je l'ai obligé de ma bourse pour l'empêcher de mourir de faim. Sa conduite dérangée et crapuleuse expliquait cette misère de tous les jours, et la pitié ne se prenait pas à son visage have et à son extérieur malpropre. Voilà ce qui distingue à mon sens la volupté de la crapule. Quelque basse que soit sa réputation, Pellegrin est encore au-dessous d'elle. L'hôpital est fait pour ces malheureux.

(1) Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

Ces deux vers d'un poète obscur, nommé Rémy, renferment la même plaisanterie sur l'abbé Pellegrin. On ne peut douter de leur origine. (*Note de l'Éditeur.*)

Danchet, autre faiseur d'opéra et de tragédies, est moins connu par ses ouvrages que par sa stupide physionomie ; je ne lui fais pas injure en le jugeant d'après l'apparence ; sa large bouche béante, ses yeux inertes, ses doigts ouverts comme une patte d'oie, le faisaient reconnaître entre mille. Le duc d'Orléans, qui s'amuse de sa bonhomie inoffensive, appelle *Danchet* tout ce qui est sot de sa nature. Danchet a le talent de bien lire les vers, si ce n'est de les bien faire.

Saurin sentait son ministre protestant, bien qu'une conversion de Bossuet eût passé par là. Je ne dirai pas combien de fois il a changé de religion, et maintenant même il serait assez embarrasés de savoir quelle est la sienne ; honnête homme cependant, il ne revient jamais sur le *roman de sa vie*, de peur de regretter le passé ou de désirer l'avenir. La géométrie est encore pour lui la science universelle ; il écrit en chiffres et voudrait parler de même ; c'est un caractère fortement trempé, fier, rude, courageux et passionné. C'est lui qui, à la représentation du *Romulus* de Lamothe, l'année dernière, s'est écrié

tout haut et sans méchante intention : « Mon Dieu ! qu'est-ce que cela prouve ! »

Leriget de La Faye était le plus jovial des géomètres et des physiciens ; à l'entendre railler, rire et chanter, on ne l'aurait pas cru de l'académie des sciences. Il avait été militaire, et toutes ses manières gardaient l'empreinte de son premier état ; il ne lui manquait que de *la santé* pour être bel homme, de l'intrigue pour faire fortune ; il avait du courage de toute la longueur de son épée.

Boindin avait toute l'élégance et le faste d'un grand seigneur ; il parlait aussi volontiers de ses richesses que de ses ouvrages ; il s'admirait tant qu'il méprisait tout le reste ; sa manie, que j'ai blâmée devant lui sans ménagement, est un athéisme tout en dehors, verbeux et ridicule ; on m'a donné comme vrai qu'il arrête quelquefois les passans dans la rue pour leur demander : « Croyez-vous en Dieu ? » Le duc d'Orléans s'indigne de sa suffisance impie, et l'empêche d'arriver à l'académie. Boindin s'est fait des ennemis par sa révoltante brutalité de critique. « Je nie bien l'existence de Dieu, dit-il, pour-

quoi ne nierais-je pas celle du génie des autres? »

Le café Laurent rassemblait une foule d'auteurs subalternes qui ne méritent pas d'être nommés. Parmi les partisans non lettrés qui s'y rendaient de longue date, je me rappelle Malafaire, petit marchand joaillier qui remplissait toutes les conditions de son nom; Debrie, usurier, fesse-Mathieu, comme l'appelait son ami Rousseau; Oghières, suisse de corps et d'esprit; Villiers, riche imbécile, qui s'imaginait aimer la poésie et tranchait du petit Mécènes, en recevant chez lui mystérieusemeut les fidèles du café, pour tenir séance littéraire, ou pour toute autre chose, si l'on en croit Rousseau. C'était, dit-on, un temple de mystères d'impiété et de libertinage.

Cette séquelle de beaux esprits m'eût chassé du café Laurent plutôt que de m'y attirer, si les yeux de la veuve ne m'avaient pas apprivoisé avec la littérature de moyen ordre. J'avais pris une circonlocution pour parler d'amour, et j'étais arrivé où je voulais en venir, sans que mes oreilles fussent diminuées par Saurin, le coupeur d'oreilles. J'étais donc assez exact à venir au café,

où j'achetais quelques œillades de ma belle au prix d'un débordement de vers et de querelles poétiques.

J'arrivai un soir lorsque tout était en rumeur au café Laurent; on criait à ne pas s'entendre; je fus bien vite au courant des nouvelles. Crébillon, furieux qu'on lui attribuât une satire, venait de quitter le café en jurant qu'il *n'y reviendrait* que pour châtier les marouflles.

« Je l'ai lue, disait Oghières; chacun de nous est désigné par un nom d'animal : Lamothe s'appelle la *taupe;* l'abbé de Pons, le *singe;* Danchet, le *chameau;* Fontenelle, le *renard :* Saurin, le *bœuf*, et ainsi des autres.

— Je donne un démenti formel, s'écria Saurin, à ceux qui attribueront cette satire à Crébillon, qui ferait plutôt des éloges que des satires, quoiqu'il méprise ces deux choses pareillement.

— Au moins, reprit le poète Gaçon, qui pouvait bien être l'auteur de la satire, ne défendrez-vous pas Rousseau qui a composé de nouveaux couplets plus infâmes que les premiers?

— Alors, répétèrent plusieurs voix, le parlement se chargera de notre vengeance.

— Sans préjudice de la mienne, interrompit La Faye ; un militaire se fait justice soi-même.

—Qui vous dit que l'auteur soit Rousseau ? riposta Debrie; accusez-le et il se défendra.

— Puisque l'imprudent a laissé transpirer cette infamie, ajouta Oghières, je dois avouer que je connais ces vers ; Rousseau me les montra, et je les jetai au feu en lui disant que l'auteur, quel qu'il fût, méritait le carcan et les galères.

—Sans doute qu'il ne vous aura pas plus épargné que les autres? continua Fontenelle en souriant.

— Messieurs, dit Lamothe sans s'émouvoir, je ne vois pas sujet de s'inquiéter de ces misères sans esprit.

— C'est pousser un peu loin l'hyperbole, remarqua Boindin : Rousseau a quelque chose de mieux que de l'esprit.

— Le beau talent, dit Fontenelle, de noircir le papier d'injures et de grossièretés!

— Il veut nous punir, repartit Lamothe, du mauvais succès de ses pièces de théâtre, il a fait d'abord le *Flatteur*, et le voilà encore dans son *Capricieux*.

— Je parie, dit Villiers, qu'il se moque de mes soirées d'amis ?

— Il fait mieux que s'en moquer, répondit Debrie.

— Vous connaissez donc ces ordures, M. le fesse-Mathieu? se récria Saurin.

— L'âme de Rousseau est plus laide que son corps, reprit l'abbé de Pons, qui lui-même *n'a*-vait pas figure humaine.

— Messieurs, continua Saurin, vous avez blessé ce pauvre Crébillon, qui est incapable d'un méchant procédé.

— Hé! dit impétueusement Gaçon, on lui prête du génie qu'il n'a pas; Rousseau l'a bien nommé *Lycophron*.

— Il me semble, acheva Fontenelle, que Crébillon a épargné Rousseau en l'appelant *poil de roux*.

— Messieurs, dit Pellegrin avec vivacité, voici le fou de Danchet ou le Danchet du fou. »

Maranzac entra en disant : « M. Danchet et vous me faites marcher à bride abattue. J'étouffe dans les pieds. » Maranzac (1), fou de Monsei-

(1) Maranzac et ses folies nous avaient d'abord paru assez

gneur, était un piqueur, hideux, bossu, contrefait et niais par-dessus tout; de grandes dames se passionnèrent pour lui et sa sottise, qui avait l'air de l'esprit par l'assurance qu'il mettait à débiter sa marchandise. On le fit asseoir à une table, et pendant qu'il prenait son café, on l'entoura en lui demandant des nouvelles. «De quelle année? » demanda-t-il. Puis se ravisant:

« Savez-vous les contre-vérités du jour? Je vous les dirai quand vous les saurez. Voyez la Comédie en chanson :

On dit que chez la Dancourt
On y joue au jeu d'amour ;
On dit que la Desmatin
Donne à jouer soir et matin ;
On dit que dans l'opéra
La Maupin a fait cela...

— De la prose ! dit Fontenelle.

— Bon, reprit Maranzac ce n'était que de la prose en vers; mais je vais parler la plume à la

apocryphes pour que nous en fissions honneur à feu Mercier; mais l'existence du *Maranzaciana*, imprimé par Mme la Duchesse, et son lecteur l'abbé Grécourt, nous a démontré que tout ce qui concerne ce bouffon était d'une scrupuleuse vérité. (*Note de l'Editeur.*)

main : on s'aperçoit, sans y regarder, que Mme de Caylus est grosse de quelqu'un : Sa Majesté a tout ce qu'il faut pour être ce quelqu'un; la marquise de Charost se laisse aimer par le Roi comme une bête. A propos de bête, j'ai chassé hier M. le sanglier qui n'est pas sorti de sa chambre, et Monseigneur m'a donné des bas de castor qui sont en soie, en me disant : « Je veux prêter les mains à ta chaussure. »

Les éclats de rire que ces plates bouffonneries excitaient à chaque instant avaient fait oublier les couplets et Rousseau, lorsque Maranzac tira gravement de sa poche une longue pancarte, et, lunettes sur le nez, se mit à psalmodier la fameuse chanson qui commence ainsi :

Que de mille sots réunis
Pour jamais le café s'épure ;
Que l'insipide Dionis
Porte ailleurs sa plate figure, etc.

On écoutait dans un silence impatient et interrompu par de violentes exclamations ; chacun attendait son nom pour le saisir au passage avec les injures dont il était assaisonné. Maranzac conservait un imperturbable sang-froid, et sa voix

de fausset rendait ces couplets encore plus sanglans; on se regardait les uns les autres, et le nom de Rousseau était dans toutes les bouches.

« Personne n'a été oublié, dit tranquillement Fontenelle, jusqu'à l'abbé Dubois qui n'est pas des nôtres *ab origine.* » En effet, mon nom se trouvait accolé aux plus sales médisances; il m'en coûta cent écus pour le faire disparaître.

« Mignon, dit Malafaire à Maranzac, qui t'a procuré ce curieux chiffon de papier?

— Pas un procureur, mes bons petits; il me vient à pied plutôt qu'à cheval, d'un savoyard qui était noir comme la suie.

— Messieurs, dit Saurin, nous avons en main les pièces du procès.

— Je vous ferai observer, reprit Debrie, qu'un pareil procès coûterait beaucoup d'argent.

— On en donnera, s'écria Gaçon, qui n'était pas nommé dans les couplets et qui ce jour-là était plus déguenillé qu'à l'ordinaire.

— Au parlement! » fut le cri général.

Fontenelle et Lamothe haussèrent les épaules.

« Je serai tout à la fois juge et bourreau! » s'écria La Faye, qui s'élança hors du café et happa

un personnage fort attentif à contempler ce débat à travers les vitres; il faillit s'échapper comme Joseph des mains de la femme de Putiphar, tant son habit était mur; mais d'une main robuste, La Faye le traîna dans le café, où ses cris furent étouffés par les cris de vingt personnes indignées. C'était Rousseau avec sa petite figure caustique, ses yeux timides, ses grosses lèvres et son *impudence* de cafard. « Messieurs, dit La Faye, vous avez été témoins de l'injure, vous le serez du châtiment. » Il leva sa canne et bâtonna le coupletier, qui tendit le dos sans se plaindre. Lorsque l'exécution fut terminée, il salua l'assemblée et dit effrontément: « M. La Faye, j'ai compté cent coups sans erreur de calcul; nous saurons ce que cela vaut en bonne justice. » Il allait sortir, lorsque les amis de La Faye, pour assoupir cette affaire avant qu'elle fût portée en justice, arrêtèrent Rousseau et lui proposèrent des dédommagemens: « Volontiers, répondit-il, j'ai besoin de trente louis ce soir même. » On fit dans le café une sorte de quête qui s'éleva plus haut; Rousseau accepta tout, et consentit, non sans peine, à signer un dédit des coups de canne.

« M. Rousseau, lui dit Fontenelle, vous êtes un homme bien dangereux.

— Pour mes ennemis, il est vrai, reprit-il.

— Nous allons vous accuser pour vos couplets, ajouta Danchet.

— Vous me rendrez service, messieurs, répondit Rousseau; le véritable auteur sera démasqué.

— Ne l'êtes-vous pas comme celui des cinq autres, sur un air d'*Hésione ?* interrompit Pellegrin.

— Ces derniers sont sur l'air des *Aieux chimériques*, dit Gaçon.

— J'accuse demain, continua Rousseau, les trois auteurs de ces horreurs: Saurin, Lamothe et Malafaire.

— Mon ami, répondit doucement Lamothe, vous ne me ferez pas croire que je suis un malhonnête homme.

— Messieurs, conclut Maranzac en frappant sur la table, le chapelier ne paiera pas pour le cordonnier. »

C'était une allusion assez fine pour un fou, à la condition des pères de Lamothe et Rousseau.

